U d'/of OTTAWA
39003003482618

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/posiesetth00bern

2
feuillets
déchirés

OEUVRES

DE

CHARLES DE BERNARD

OEUVRES COMPLÈTES

DE

CHARLES DE BERNARD.

Le nœud gordien	1 vol.
Gerfaut	1 vol.
Le paravent	1 vol.
La peau du lion et la chasse aux amants	1 vol.
Les ailes d'Icare	1 vol.
L'écueil	1 vol.
Un homme sérieux	1 vol.
Un beau-père	1 vol.
Le gentilhomme campagnard	2 vol.
Poésies et théatre	1 vol.
Nouvelles et mélanges	1 vol.

CORBEIL, imprimerie de CRÉTÉ.

JUIL 20 1972

POÉSIES

ET

THÉATRE

PAR

CHARLES DE BERNARD

NOUVELLE ÉDITION

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

2e Série.

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1855

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

(Bibliothèque contemporaine)

PQ
2196
.B4A6
1855

PLUS

DEUIL QUE JOIE

POÉSIES

Dans la société, tout naît pour mourir, tout meurt pour renaître. Si les créations les plus fraîches se fanent d'une aurore à l'autre, en revanche, il n'est chose si vieille qui n'ait son heure de rajeunissement. La préface, si dédaignée naguère, est redevenue le préambule indispensable de toute publication littéraire, l'exorde insinuant dont un auteur qui sait vivre doit affriander le lecteur qu'il vient distraire, d'une manière souvent malavisée, des graves événements dont les flots nous entraînent. La politique, cette autocrate des sciences humaines, exerce aujourd'hui sur toutes une suzeraineté à laquelle nulle ne saurait refuser l'hommage, et

la littérature doit se faire humble et modeste en lui demandant une petite place au foyer commun. Indépendamment de cette raison qui a remis en honneur la préface, l'auteur de ces *Esquisses* en a une particulière qui lui impose la nécessité de quelques explications préliminaires. Appartenant, par une conviction profonde, à un parti en minorité, du moins parmi les personnes qui s'occupent d'art et de poésie, il a contre lui quelque chose de plus que la médiocrité de son œuvre, c'est la couleur présumée de sa bannière. Il sent donc le désir de conjurer, par une franche profession de foi, les préventions que pourrait faire naître la teinte politique dont plusieurs pièces de ce recueil sont empreintes.

Les adversaires des doctrines monarchiques se divisent en plusieurs classes :

Il en est dont la polémique se résume en un seul mot : *carliste*. De tout temps le *voyou* (que le péché de cette expression soit sur M. Auguste Barbier et non sur moi) a eu besoin d'un nom qu'il puisse moduler en mélopées à la Robert le Diable, dans ses jours d'*humour* et de crânerie. Henriquinquiste était long et un peu difficile ; légitimiste avait le tort d'exprimer une

idée vraie ; carliste, n'étant qu'une absurdité, méritait de toute manière la préférence. Carliste ! donc ! carliste ! pardieu ! pour beaucoup, c'est la *tarte à la crème* du Marquis de Molière ; je ne sais point de réponse à un pareil argument.

Il est de plus profonds politiques pour lesquels *carliste* est mieux qu'un mot ; c'est un individu, homme invariablement coiffé à l'oiseau royal, portant un jabot, des manchettes et une épée d'acier horizontale. Ces estimables libéraux, grands ménagers de leur esprit, et vivant le plus longtemps possible sur la même idée, crainte de disette, en sont encore au *Marquis de Carabas* de Béranger et aux spirituelles bouffonneries de Charlet ; d'ailleurs, ils lisent *le Constitutionnel;* je n'ai rien non plus à leur dire.

Il en est d'autres, gens de philanthropie et de tolérance, qui voient dans le carliste une sorte de moine du douzième siècle, priant, jeûnant et s'abstenant ; ou bien, un Torquemada en frac, ne rêvant que pendaison d'infidèle et chair roussie de mécréant ; ou bien encore, un séminariste à cheveux plats, ceignant son cœur d'une corde, encapuchonnant son esprit, oignant pieusement tous les pores de son intelligence de l'huile

de la sainte ampoule. Je n'ai pas encore rencontré les originaux de pareilles caricatures.

Il est enfin des personnes qui veulent bien reconnaître aux royalistes quelques idées de dévouement et d'honneur; dévouement, à la vérité, de serf et d'homme lige; honneur de paladin, étrange anomalie dans un siècle positif. De fort jolies choses ont été dites sur la chevalerie blanche, le don-quichottisme et l'amour de nourrice (ce dernier mot surtout a fait fortune); mais de patriotisme éclairé et sévère; de vive sympathie pour tous les sentiments nationaux et populaires; d'esprit d'amélioration, de progrès, d'émancipation, de perfectibilité; d'intelligence, enfin, de ce siècle, de ses droits, de ses besoins, de son penchant, de ses écueils, il est reconnu que les royalistes en sont à jamais déshérités; cela est article de foi parmi ceux de leurs adversaires qui les traitent le plus favorablement; je ne parle ici que des hommes consciencieux.

Je ne pense pas que le parti dans lequel je me fais gloire de me ranger, soit aussi usé, aussi romanesque, aussi incapable qu'on veut le dire.

Une forêt de gramens enveloppe parfois un arbre

vigoureux, au point de le couvrir tout entier ; mais, vienne un été brûlant, les plantes parasites meurent, l'arbre reste. De même, il est une rouille qui s'attache à la longue aux institutions les plus sages et les plus fortes, et dont le frottement d'une révolution les purifie sans attaquer leurs principes vitaux ; car, qu'on le comprenne, rouille n'est point vermoulure. Les journées de juillet, pas plus que celle du 10 août, n'ont tué aucune des doctrines royalistes ; mais elles les ont débarrassées de l'alliage que la corruption de bien des siècles y avait mêlé ; peut-être une dernière et sanglante ablution était nécessaire à ces doctrines pour qu'elles pussent remplir la haute mission qui les attend.

La rouille, l'alliage, les voici : C'est cette fraction gangrenée de la cour, comblée des bienfaits des exilés d'Holy-Rood, et qu'on voit aujourd'hui aux Tuileries, balançant dans un quadrille avec madame Potasse ; c'est cette infortunée pairie, ridicule importation anglaise dont notre terre d'égalité a dévoré les racines ; ce sont les camarillas de toutes sortes, doctrinaires ou jésuitiques, à aiguillettes d'état-major ou à soutanes violettes ; aux unes nous devons le juste-milieu, dont je crois qu'elles ont assez ; l'incapacité des autres, qui,

avec de bonnes intentions peut-être, ont voulu faire du sentiment religieux un levier politique, et de l'autel un pavois, est trop reconnue pour que leur retour soit à craindre ; c'est la centralisation, hideux nourrisson de 93, qui a lui-même engendré la bureaucratie, le monopole, l'énormité du budget, le dédain des intérêts locaux, l'asservissement des provinces, la faiblesse de notre système de défense en cas d'invasion. Toutes ces misères dont la Restauration avait accepté l'héritage ; tous ces oripeaux dont elle eut parfois la faiblesse de s'affubler, les glorieuses journées en ont à jamais délivré notre parti ; qu'elles soient réellement glorifiées pour cela ! A Louis-Philippe maintenant les courtisans et les camarillas. Aux catacombes du Luxembourg, ce tronçon de pairie qui remue encore ; nos hommes ont quitté ce tombeau pour respirer un air plus pur, l'air du Forum populaire. Au juste-milieu, la centralisation et toutes les plaies dont elle ronge la patrie. Le royalisme, pur de ces souillures, libre enfin des lisières dont l'incendie a été pour lui un feu de joie, combat aujourd'hui dans l'arène, nu comme les lutteurs antiques, armé seulement de son courage et de son droit.

Ce parti retrempé et rajeuni par ses revers ; ce vivace *néo-royalisme* qui n'a rien oublié, mais qui a appris, sait fort bien que les rois sont nés pour les peuples et non les peuples pour les rois ; que toute forme gouvernementale n'est qu'une institution humaine et politique ; que le droit n'est que le fait accompli ; que la légitimité n'est que l'expression continue de la souveraineté populaire, le symbole couronné de la nation ; mais il sait en même temps que nul n'a le droit de conspirer contre la communion politique de son pays ; d'être, par exemple, monarchiste aux États-Unis, ou démagogue en France ; que le droit national, représenté par la légitimité royale ou républicaine, subsiste de lui-même, envers et contre tous, malgré les faits plus ou moins éphémères qui peuvent s'élever contre lui. Ce parti, au milieu de la tempête qui nous déchire, laisse donc aux saint-simoniens leurs rêveries d'organisation antisociale, aux républicains, leurs théories destructrices, parce qu'elles sont au moins prématurées, aux bonapartistes, leur imbroglio républico-impérial, au juste-milieu, son système d'ossification dans un *statu quo* qui fait eau de toutes parts, et il s'attache à la légitimité comme à la seule planche qui puisse

nous sauver, au seul dogme capable de résoudre l'immense problème politique et social qui s'agite en ce moment. Deux principes, a-t-on dit, se sont longtemps disputé le monde, la légitimité des rois et la souveraineté des peuples, et il faut que l'un tue l'autre. Il faut qu'ils se donnent la main, car, en réalité, ils ne sont qu'un; d'ailleurs, on ne tue pas les principes. Les rois pour les peuples, les peuples par les rois, voilà toute la science politique applicable à l'Europe actuelle.

Si le nom de Henri V est dans beaucoup de cœurs et dans toutes les bouches, ce n'est point parce que les quatorze siècles de la monarchie française sont autant de fleurons d'une couronne que lui a laissée l'exil, et qu'aucune puissance humaine ne peut briser; ce n'est point parce que sa jeunesse, comme celle des plus grands rois de notre histoire (1), croît et se fortifie loin des cours, au souffle salutaire de l'adversité; ce n'est point parce qu'à travers les gouttes du sang de son père, les pleurs des fortes femmes de sa famille, la boue des barricades de juillet, sa jeune tête rayonne, si blonde, si noble et si pure; ce n'est point enfin pour

(1) De Charles V, de Henri IV, de Louis XIV.

toute cette auréole d'innocence et de malheur devant laquelle il n'est point d'œil qui reste sec, point d'entrailles qui ne s'émeuvent, c'est par une raison plus froide et plus haute ; c'est parce qu'au front découronné de cet enfant, est lié, non-seulement le sort de toutes les couronnes européennes, mais aussi la paix de toutes les chaumières ; c'est parce qu'il est réellement lui-même la base de l'édifice dont il n'est plus le faîte, le principe unique qui ait conservé de la vie au milieu de la décomposition générale, le point où peuvent seulement se rencontrer, pour s'unir à jamais, ces opinions trop longtemps ennemies, le droit et la liberté, la conservation et le progrès, la garantie de toutes les propriétés et l'émancipation de toutes les classes.

Un parti qui a, dans un pareil dogme, une foi vive et inaltérable, n'est donc pas aussi décrépit qu'on le prétend. Quant à ses illustrations littéraires, Châteaubriand et Lamartine sont deux bannières que toute intelligence s'enorgueillirait de suivre ; quant à sa gloire militaire, je ne sache pas que les lauriers du juste-milieu aient fait oublier ceux d'Alger ; quant à ses espérances de succès, il a pour type le plus jeune des hommes poli-

tiques de France, celui par conséquent qui a le plus de chances d'avenir ; quant à la disposition individuelle de ses membres, si la guerre civile (affreux malheur que tous nos vœux repoussent) imposait au citoyen le devoir de combattre pour la liberté de conscience, il est encore des places vides dans la terre où tombèrent Charette et la Rochejaquelein.

Toute opinion politique est un droit : je ne voulais pas abandonner la mienne au jugement public sans dire quelques mots en sa faveur, pour les gens qui comprennent peu ou point les principes légitimistes. Quant à mes vers, je les livre sans justification ni apologie à la critique, n'étant pas de ceux qui lui refusent le droit de juger.

PROFESSION DE FOI.

Etiam si omnes, ego non !
(Devise de Clermont-Tonnerre.)

Quel est l'autel vainqueur qui manque de génisses?
Chacun au nouveau temple offre ses sacrifices;
Mais la foule sans moi peut y porter ses pas;
D'autres genoux devront user son sanctuaire;
Ma main n'a point d'encens, mon cœur point de prière
Pour ces dieux étrangers en qui je ne crois pas.

Que sous mes doigts ma lyre à jamais soit brisée!
Que mon nom soit infâme et serve de risée,
Si leur foudre me voit pâlir à son éclair;
Si je mêle mes chants à ces clameurs de fête;
Si j'abjure un seul jour mon serment; si ma tête
S'abaisse à saluer le chapeau de Gessler.

Qu'importe que les rois chéris de mon enfance
Aient vu tomber leur trône et périr leur puissance!

Tout cet éclat n'était pour rien dans mes amours.
Que le traître et l'ingrat suivent leur loi commune :
Je ne suis pas de ceux que chasse l'infortune,
Et mon cœur ne ment point en disant : Pour toujours !

Au milieu du torrent dont le flot broie et roule
Les débris insultés du temple qui s'écroule,
Je resterai fidèle à l'autel qui n'est plus ;
J'élèverai ma tente au pied de ses décombres.
Ma voix des anciens jours évoquera les ombres,
Et devant les vainqueurs chantera les vaincus.

La Terreur, qui rugit du sein de son abîme,
Nous menace, et demain, pleurer peut être un crime :
Je le sais ; mais malheur à qui cache sa foi !
Le front doit être prêt à payer pour la lyre.
Lorsque devant la hache en homme on sait sourire,
L'échafaud est un trône, et l'on y tombe roi.

Oui, qu'il naisse des jours comme en ont eu nos pères,
Des jours buveurs de sang ! aux poignards populaires
Je m'offrirai sans crainte et non pas sans orgueil.
La mort d'André Chénier mérite qu'on l'envie,
Car la palme des vers, qu'on niait à sa vie,
A fleuri d'elle-même au fond de son cercueil.

A HENRI CINQ.

Point ne me chaut d'attendre.
(La reine Blanche.)

Quand Galilée eut dit : « C'est la terre qui marche, »
Ce fut de toutes parts une absurde clameur,
Comme si, déchirant le saint voile de l'arche,
Il eût du tabernacle arraché le Seigneur ;
Mais tandis que l'erreur, qu'aveugle la lumière,
Plongeait dans un cachot le sage et son flambeau,
La terre, dans les cieux poursuivant sa carrière,
Emportait avec elle et victime et bourreau.

L'esprit des nations, ainsi que la planète,
A son orbe prescrit, immuable et sans fin ;
Malheur à qui te brave, ô mer que rien n'arrête !
Malheur à l'insensé qui croise ton chemin !
Fût-il géant, un choc de ta vague profonde
L'écrase, afin qu'il soit à jamais un témoin

Que ce n'est point à toi qu'au premier jour du monde
La voix d'en haut a dit : « Tu n'iras pas plus loin. »

Un homme vint, portant dans sa tête puissante
L'étoile des Césars et l'avenir des rois ;
Sa main pouvait, peut-être, arrêter sur sa pente
L'Europe qui se roule à de nouvelles lois ;
Mais les rois, reniant ce sauveur et ce maître,
Crurent sur ses débris haüsser leur majesté,
Car ils ne voyaient pas que l'aigle de son sceptre
Dans sa serre enchaînait pour eux la liberté.

Il tomba : d'un seul bond s'élançant de sa chaîne,
La déesse reprit son vol impétueux ;
Plus d'une fois, depuis, au roc de Sainte-Hélène,
Les monarques tremblants ont adressé des vœux.
Ils comprennent enfin qu'ils ont tué leur père,
Que dans son sang captif leur pouvoir s'est dissous,
Et de l'Empereur mort invoquant la poussière,
« Contre la Liberté, disent-ils, défends-nous ! »

Il est trop tard : l'esprit des nations l'emporte,
Et son flux désormais ne reculera plus.
Eh bien, dût-il creuser un abîme, n'importe,
Allégeons notre cœur de soucis superflus :

Qu'à nos yeux l'avenir soit la terre promise,
Et, malgré le désert, marchons-y sans effroi ;
Pour nous guider le Ciel a sans doute un Moïse,
Qui doit nous apporter les tables de la Loi.

Ce chef, ce roi tribun des nations nouvelles,
Ce régénérateur, Henri, sera-ce vous ?
Est-ce pour un tel sort qu'à l'abri de ses ailes
Le malheur, dans l'exil, vous mûrit loin de nous ?
Verrons-nous refleurir la couronne d'épines
Qui de votre innocence orne la majesté ?
Est-ce vous qui devez, relevant nos ruines,
En l'épousant, sacrer enfin la liberté ?

Ah ! ce destin immense et si digne d'envie,
Par qui mieux que par vous peut-il être accompli ?
Votre nom n'est-il pas le seul dogme de vie
Que le trône en tombant n'ait pas enseveli ?
N'êtes-vous pas le seul, ô dernier fils de France !
Qui puissiez, sans péril, exhumer du tombeau
De nos vieux champs de mai la rude indépendance,
Et l'asseoir avec vous sur un pavois nouveau ?

La foudre qui brisa sur votre tête blonde
Le bandeau paternel dont la ceignaient nos vœux,

Vous a fait saint parmi tous les princes du monde;
Enfant et détrôné, vous êtes plus haut qu'eux.
L'infortune n'est point souillure; le panache
Légué par Henri quatre est blanc comme autrefois,
Et, malgré ses revers, votre écusson sans tache
Est toujours le premier dans le blason des rois.

Sur votre front proscrit quinze siècles de gloire
De leurs fleurons tressés ne forment qu'un laurier:
C'est votre royauté. Du haut des cieux, l'Histoire
Vous salue et bénit en vous son héritier.
Votre nom bien-aimé, symbole d'espérance,
Dore au fond de nos cœurs le deuil du souvenir.
Vous êtes le rameau de paix et d'alliance
Que la main du passé présente à l'avenir.

Votre sort est très-grand; mais soyez grand vous-même;
Car ils sont loin de nous, ces jours où le Pouvoir,
Comme un chapeau de fleurs portant le diadème,
Faisait un fouet du sceptre et du trône un boudoir;
Aujourd'hui que chacun enfin ouvre l'oreille
A la terrible voix de l'Europe qui bout,
Malheur au roi qui dort quand la Liberté veille,
Et qui ne grandit pas quand son peuple est debout!

Ce fut là le seul tort qui perdit votre race :
Ployant sous le fardeau de sa vieille splendeur,

Elle parut débile à la France vivace
Qui rêvait, dans ses bras, au lit de l'Empereur.
Sur la tête d'un peuple une royauté naine
Pèse plus que le joug dont l'écrase un tyran,
Et le sceptre impuissant d'un pouvoir qui se traîne,
Comme un fruit trop mûr, tombe au premier ouragan.

Le plus triste malheur, c'est d'être un roi vulgaire,
D'avoir sous la couronne un front étroit et bas;
Si vous êtes ainsi, que la terre étrangère
Vous garde, notre voix ne vous appelle pas :
Au destin des Stuarts résignez votre vie,
Si Dieu, qui mit la grâce et l'esprit sur vos traits,
Ne vous a point empreint aussi de son génie,
Car il faut être grand pour parler aux Français.

Mais si le chevalier qui conquit sa couronne,
Vous a légué son cœur aussi bien que son nom ;
Si, pour éclore un jour, dans votre sein bourgeonne
L'âme de Charlemagne ou de Napoléon ;
Si, du siècle nouveau dirigeant la puissance,
Vous marchez hardiment dans ses flots en courroux,
Alors que Dieu vous sauve et protége la France !
Henri, fils de nos rois, l'avenir est à vous !

A MADEMOISELLE.

Vergine dolce e pia.
(PETRARCA.)

Terre d'exil funeste et sombre,
Où, quand le soleil est brillant,
L'image du pays absent
Vient toujours projeter une ombre.

Terre où le dôme de la nuit
N'a qu'une étoile, l'Espérance,
Sois douce à la fille de France,
Qui loin de sa mère languit.

Tendre fleur, près du trône éclose,
L'orage a voulu la flétrir !
Qu'a-t-elle donc fait pour souffrir ?
Quel est le crime de la rose ?

Ne la plaignez pas; le Seigneur
Aux rois qu'a frappés sa colère
A laissé cette enfant si chère
Pour leur adoucir le malheur.

Noble et charmante jeune fille,
Accomplissez votre destin;
Comme l'étoile du matin,
Rayonnez sur votre famille.

Au front blanchi de votre aïeul
Le tonnerre a laissé sa trace;
Que votre sourire l'efface
Et jette une fleur sur son deuil!

S'il meurt sur la terre étrangère,
Qu'il trouve au moins dans votre amour
Des larmes pour son dernier jour,
Et pour sa tombe une prière!

La prière est aimée au Ciel,
Quand des lèvres de l'innocence,
Comme un parfum, elle s'élance
Jusqu'au trône de l'Éternel.

Ange exilé de la patrie,
Que nous chérissons à genoux,

Douce vierge, priez pour nous,
Afin que Dieu plustôt sourie.

Priez pour ceux que vos malheurs
Ont trouvés tristes et fidèles,
Et qui, loin des grandeurs nouvelles,
Gardent votre nom dans leurs cœurs.

Priez pour ceux dont la misère
Vous a dû des jours plus heureux;
En invoquant le Ciel pour eux,
Vous vous montrez encor leur mère.

Surtout pour le prince chéri
Dont la vie est notre espérance,
Faites des vœux, fille de France,
Louise, priez pour Henri!

LE PEUPLE DES RÉVOLUTIONS.

Quare fremuerunt gentes, et populi meditati sunt inania ?
(Psalm. II.)

Jadis objet d'effroi, maintenant de risée,
Samson, les yeux saignants et la tête rasée,
Veille seul au portail du temple philistin ;
Son corps vit de tourments, son âme d'espérance,
Car il sent repousser sa force, et la vengeance
Lui sourit dans ses fers comme un rêve divin.

Le jour vient : de Dagon on célèbre la fête ;
La foule à flots nombreux inonde jusqu'au faîte
L'édifice sacré ; le Juif étend les bras,
En étreint deux piliers, les ébranle ; tout tombe,
Et le temple n'est plus qu'une effroyable tombe
Où vainqueurs et vaincus ont trouvé le trépas.

Comme Samson, le peuple, aveugle dans sa haine,
A toujours, sous le trône où le destin l'enchaîne,

Une épaule meurtrie et prête à le briser;
On croit qu'il dort, il veille; et quand son heure sonne,
Il sape en se levant et pavois et couronne,
Sans voir si leurs débris le pourront écraser.

Naguère elle a sonné, cette heure de colère.
La fourche des faubourgs a broyé sur la terre
Le sceptre glorieux que porta Pharamond;
Des pieds nus sur la pourpre ont empreint leur souillure
Et des voix ont crié : « Peuple, ta gloire est pure!
Comme autrefois les dieux, les rois enfin s'en vont. »

Vaine clameur! Ainsi qu'une tige vivace,
Où du tronc qu'on abat un rameau prend la place,
Sur les débris du trône, un trône a repoussé;
Et, lorsque les vainqueurs ont cherché leur conquête,
Ils n'ont trouvé qu'un roi nouveau, qui sur sa tête
Ajustait le bandeau qu'ils croyaient éclipsé.

Peuple, qu'as-tu gagné? Vois-tu sur ta chaumière
Luire, depuis juillet, un soleil plus prospère?
Germe-t-il dans tes champs de plus riches moissons?
As-tu, quand d'autres mains spoliaient ton ouvrage,
Arraché pour ta part quelque épave au naufrage?
Un lambeau de la pourpre orne-t-il tes haillons?

Peuple-roi, dont la main mit en poussière un trône,
Ta majesté qui jeûne a-t-elle eu pour aumône
Quelque morceau de pain moins trempé de sueur?
Ou bien t'a-t-on du moins jeté cette monnaie
Dont ton cœur généreux facilement se paie?
As-tu reçu la gloire à défaut de bonheur?

Dérision ! on voit les grappes de sangsues
Qui dévorent ta vie, à ton cou suspendues,
D'un dard plus acharné nuit et jour se gorger.
L'étranger s'est armé ; mais le coq tricolore
Du haut de nos drapeaux ne chante point encore,
Aucun laurier nouveau n'a vieilli ceux d'Alger.

Pour te mettre au niveau d'un pouvoir cul-de-jatte,
La courtisanerie à livrée écarlate
A suspendu son câble à ton front de géant;
A ta gloire qui penche elle apprête une bière,
Et ton nom, devant qui se prosterna la terre,
Par elle prononcé, paraît déjà moins grand.

Honte et malheur à vous, race lâche et parjure,
Qui pensez que le peuple à votre longue injure
Sans fin tendra sa joue en se croisant les bras,
A vous tous qui, semant sur le sol de la France
La honte et le mépris, croyez que la vengeance,
Moisson inattendue, un jour n'éclôra pas.

Car le peuple est encor ce Samson redoutable,
Qui se plaît à mûrir son courroux implacable,
Comme au rêve enchanté des plus douces amours ;
Lorsque votre insolence à ses yeux se prélasse,
Son œil semble dormir, sa bouche est sans menace,
Mais sous votre pavois son épaule est toujours !

LA FÊTE ROMAINE.

Panem et circenses.

Rome, quel bruit de guerre a troublé ta nuit sombre?
Le clairon retentit et dirige dans l'ombre
L'étendard empressé de chaque légion.
Qu'as-tu donc? De Brennus a-t-on vu les cohortes?
Pyrrhus devant tes portes
Agite-t-il sa lance en parlant d'Ilion?

Non : l'appel du clairon n'est point un cri d'alarme;
D'une indolente main le soldat tient son arme,
Et mille enfants joyeux de fleurs jonchent le sol.
Rome triomphe encor; l'aigle, effroi de la terre,
Sans doute a mis sa serre
Sur quelques rois nouveaux étouffés sous son vol.

Rien de cela. Brennus n'est plus que de la cendre;
Pyrrhus sous un fuseau de femme a vu se fendre

Son front où s'émoussa le glaive des guerriers,
Et l'aigle des Romains, dans une paix profonde,
Sur les lambeaux du monde
Dort, lourde de sa gloire, ivre de ses lauriers.

Rome aux mains des Césars a remis sa fortune,
Et cette nuit Néron, que le jour importune,
Convie à ses plaisirs le peuple et les soldats.
Hâtez-vous, citoyens : dans la ville éternelle,
Jamais fête plus belle
N'aura charmé vos yeux au retour des combats.

Qu'on ne nous parle plus de ces jeux où la Grèce
De ses peuples d'enfants amusait la mollesse ;
Il faut aux rois du monde un plus mâle festin.
Des athlètes, des chars roulant dans la carrière
Sans rougir sa poussière,
Sont-ils un plaisir d'homme, un plaisir de Romain ?

Voyez : le Cirque immense à vos yeux se déploie
Éclatant dans la nuit de tumulte et de joie :
Quelle foule se presse à ses gradins ouverts !
Pour lui plaire, bientôt une race parjure
Va servir de pâture
Aux torches des bourreaux, aux tigres des déserts.

De leur culte nouveau qui germait sous la terre,
Ces chrétiens de nos dieux insultaient le tonnerre;
Et nos dieux dans l'Olympe étaient restés sans voix;
Mais Néron sait parler au défaut de la foudre;
Il va les mettre en poudre,
Et noyer dans leur sang les débris de leur croix.

Néron! gloire à Néron! c'est lui-même; il s'avance.
Jupiter, dans les cieux troublés de sa présence,
A-t-il un front plus large, un sourcil plus altier?
Qui sait comme Néron préluder sur la flûte?
Qui l'égale à la lutte?
Qui danse comme lui devant un peuple entier?

Surtout, il est clément : les Romains le chérissent;
Les vierges à son nom sous leurs voiles rougissent;
Ses soldats devant lui roulent comme un torrent,
Et les tigres du Cirque en le voyant paraître
Reconnaissent leur maître,
Et poussent jusqu'au ciel un long rugissement.

L'empereur est assis : que la fête commence.
Les chrétiens enchaînés s'avancent en silence;
Dans le milieu du Cirque on les fait arrêter;

Là s'élève un autel, là leur race avilie
Pourra sauver sa vie,
En abjurant le Christ aux pieds de Jupiter.

Des femmes! des vieillards déjà blanchis par l'âge!
Des enfants sans vigueur! des hommes sans courage!
Voilà donc ces héros aspirant à mourir!
En voyant les bûchers dont la flamme s'apprête,
Ils vont courber la tête,
Et par leur lâcheté tarir notre plaisir.

Non : devant la statue ils passent intrépides :
Aucun d'eux, fléchissant sur ses genoux timides,
Au plus grand de nos dieux n'a demandé pardon.
Bien, chrétiens : s'il vous faut de nouvelles croyances,
Sachez dans les souffrances
Mourir dignes du moins des regards de Néron.

En cercle, à des poteaux, deux à deux on les lie :
La résine a couvert leur toge d'une lie
Que la flamme préfère au plus divin nectar ;
Dans la main du bourreau les torches éclatantes
Brûlent impatientes,
Et le feu n'attend plus que l'ordre de César.

Il a levé la main. O spectacle sublime !
Tel on voit de l'Etna le rugissant abîme

Vomir des flots brûlants et rougir le ciel bleu ;
Telle, au milieu du Cirque, une flamme écarlate
Surgit, s'étend, éclate,
Et croise dans les airs mille gerbes de feu.

Tout le ciel est noyé d'une mer de fumée,
Et sous ce dôme noir, dans l'arène enflammée,
On voit comme un flambeau brûler chaque chrétien.
Les tigres dans leurs fers bondissent en délire,
Et leurs cris semblent dire :
Le feu dévore tout et ne nous laisse rien.

Paix, tigres ! votre chaîne à la fin est rompue ;
Du festin désiré pour vous l'heure est venue.
Ils volent ; de leurs bonds trembleraient les enfers :
Moins prompt est le coursier du cavalier numide,
Sa flèche est moins rapide ;
L'éclair plus lentement serpente dans les airs.

Les voyez-vous, les dents ruisselantes d'écume,
Disputant les chrétiens au feu qui les consume,
Attirés par le sang, par la flamme effrayés ?
Et voyez-vous le feu, qui, pour garder sa proie,
Autour d'eux se déploie
Et repousse en grondant leurs escadrons rayés ?

Que de tableaux divers! Un tigre avec furie
D'un des poteaux éteints arrache, plein de vie,
Un enfant qui chantait un hymne à son faux dieu,
Et l'enfant emporté dans sa gueule sanglante,
D'une voix éclatante,
Poursuit son chant de mort commencé dans le feu.

Un autre vient ravir à la flamme vermeille
Les membres d'une vierge à Diane pareille,
Qui doit mourir bien jeune, et mourir de deux morts;
Ainsi que des rivaux luttant pour une épouse,
Dans leur rage jalouse,
La tête reste au tigre, à la flamme le corps.

Des torrents d'un sang noir partout couvrent l'arène.
Ici de blonds cheveux d'une gueule d'hyène
Pendent, comme la fleur au tranchant de la faux,
Et la mère, qui voit ces boucles adorées,
Sous ses yeux dévorées,
Ne songe plus au feu qui calcine ses os.

Ah! ce spectacle enivre, et la foule enchantée
Trépigne, bat des mains de plaisir transportée;
Rien de tel jusqu'ici n'a charmé ses regards;
Non, rien, depuis le jour où Rome sans défense
Vit l'incendie immense
Embraser ses palais, ses tours et ses remparts.

Qu'il est doux d'être assis au grand amphithéâtre,
Auprès d'une beauté blanche comme l'albâtre,
D'enlacer les contours de son sein frémissant !
Qu'il est doux de baiser sa bouche parfumée,
Quand des flots de fumée
Se mêlent dans le Cirque à la vapeur du sang !

Que des yeux sont brillants au feu d'un incendie !
Qu'une joue a d'éclat par ses reflets rougie !
Qu'un soupir a de charme au milieu de ce bruit !
Combien un cri de mort ajoute au plaisir même,
Et que la voix qu'on aime
Paraît plus douce encor quand le tigre rugit !

Non, le riant séjour de Paphos et de Gnide,
Lieux charmants où Vénus avec sa cour réside,
De tant de voluptés n'a pas été témoin ;
Retraites de Tibur, et toi, blanche Caprée,
Aux amours consacrée,
Vous n'avez pas porté les plaisirs aussi loin.

Aussi voyez Néron : dans ses yeux quel sourire !
Quel air d'enchantement sur tous ses traits respire !
Jamais d'un tel bonheur il ne fut enivré ;
Comme il semble jouir de la fête qu'il donne !
Que son front sans couronne
Est serein sous les fleurs dont il est entouré !

Et toi, grand Jupiter, dont sur toute l'arène
Domine la statue immense et souveraine,
De Saturne, dit-on, jadis tu fus jaloux,
Car ce dieu chaque jour s'engraissait de carnage,
Et des fils de Carthage
Les jeunes corps faisaient ses festins les plus doux.

Ne sois plus indigné contre notre avarice;
Jamais d'autant de sang l'airain du sacrifice
N'a rougi les autels du dieu carthaginois;
Jamais temple n'a vu de plus riche hécatombe;
Vois : devant toi succombe
L'élite des chrétiens, l'avenir de la croix.

Reçois donc cet encens que Néron te présente :
Bois ce sang.... Mais, ô ciel! quelle image effayante!
Jusqu'à ton piédestal les flammes ont volé;
Entre les bras du feu ta statue immortelle
Se débat et chancelle.
Dieux!... dans le sang chrétien Jupiter a roulé!

LES COURTISANS.

Lorsqu'on apprit au château les dernières nouvelles de Paris, chacun commença ses préparatifs de départ. Le soir, la cour était presque déserte.

(*Relation des trois journées.*)

Adieu, nobles seigneurs ; adieu, meute de traîtres,
Dévots à tous les saints, valets de tous les maîtres ;
Sortez de ce palais qu'a frappé le malheur ;
Pour votre dent vorace il n'est plus de curée ;
N'ayez donc point de honte à changer de livrée :
Ne vous reste-t-il pas celle du déshonneur ?

Brûlez vos anciens dieux, comme ont fait les Sicambres.
Consolez-vous ; partout il est des antichambres ;
Ainsi rien n'est perdu, ce n'est qu'un autre roi.
Allez retenir place aux degrés de son trône,
Et broutez les faveurs qu'on y jette en aumône
A ceux qui trahissent leur foi.

Allez ! on y connaît le tarif de la vôtre.
Soyez au roi nouveau dévoués comme à l'autre ;
Ayez toujours surtout, dignes hommes de cour,
Dans la bouche un serment, dans le cœur un parjure,
Et préparez l'encens pour l'idole future,
Tout en baisant les pieds de l'idole du jour.

Amour ! fidélité ! dévoûment pour la vie !
Courtisans, c'est cela : pour cette dynastie
Vous êtes prêts sans doute à descendre au tombeau,
Car votre âme est constante et rien ne peut l'abattre,
Seulement votre épée, au moment de se battre,
Est sans lame dans son fourreau.

Des vainqueurs de juillet la clameur plébéienne,
Hurlant *la Marseillaise* ou *la Parisienne*,
Fatigue enfin, dit-on, les échos du palais.
Bercez de chants plus doux les majestés nouvelles :
L'hymne qu'au roi de France offraient vos voix fidèles
Ne peut-il pas servir pour le roi des Français ?

Reptiles, dans la fange où le sort vous fit naître,
Engraissez en rampant, c'est la loi de votre être ;
Dévorez ce festin, bientôt il va finir.
Vous êtes grands, heureux, et tout vous est propice ;

Mais vous ne fuirez pas au jour de la justice :
Derrière vous est l'avenir.

Car c'est vous qu'a vus Dante aux portes de l'abîme :
Vous êtes ces maudits dont parler est un crime,
Qui trahirent leur Dieu sans servir Lucifer,
Et qui, marqués au front par la main du tonnerre,
Précipités du ciel, méprisés de la terre,
Ne sont pas même admis aux honneurs de l'enfer.

LA MESSE D'UN INCRÉDULE.

L'ÉGLISE.

Introïbo ad altare Dei.

La cloche dans les airs lance sa voix d'airain ;
C'est le jour du Seigneur, c'est l'heure de la messe ;
De femmes, de vieillards une troupe se presse,
Et de la vieille église inonde le chemin ;
J'irai comme eux : je veux dans ces lieux où l'on prie,
Traîner le sombre ennui dont mon âme est flétrie.

Que ce portique noir aux cintres bas et pleins
S'élève lourdement ! Son arche pour sculptures
Présente à l'œil surpris d'effroyables figures
D'anges et de damnés, de diables et de saints.

Tous les plus laids héros de l'histoire sacrée,
De la maison de Dieu semblent garder l'entrée.

Pourtant ces tours sans fin et ces minces créneaux
Dont les festons à jour au ciel bleu se découpent,
Ces voûtes en arceaux, ces piliers qui se groupent;
Ce soleil qui, nageant à travers les vitraux,
De leurs mille couleurs semble poursuivre l'ombre
Sur les dalles de marbre, au fond de la nef sombre;

Ce parfum de l'encens, ces guirlandes de fleurs,
Ces tableaux, ces autels, où dans un saint mystère
Le Ciel en s'abaissant vient s'unir à la terre,
Tout frappe dans ce lieu, tout paraît dire aux cœurs:
Ici d'un Dieu puissant la majesté suprême
A choisi son séjour: c'est le temple qu'il aime.

KYRIE ELEISON.

Entrons : le peuple est à genoux ;
Vers l'autel les prêtres s'avancent ;
Les chants sacrés au ciel s'élancent :
Seigneur, ayez pitié de nous !
C'est le cri de douleur que dans le sanctuaire,
Pécheurs, ont élevé vos voix ;
C'est le premier encens qu'apportent à la croix
Vos fautes et votre misère.

On nous dit que vos rangs pieux,
Du siècle fuyant la souillure,
Gardent encor fervente et pure
La croyance de nos aïeux.
Mais qui de vous pourrait dire avec assurance :
Me voici devant toi, Seigneur ;
J'apporte à tes autels les prémices d'un cœur
Dont rien n'a flétri l'innocence ?

Est-ce toi, qui ne sais prier
Qu'assis à la première place,
Pharisien ? Ton cœur de glace
En vain paraît s'humilier ;
Tes soupirs sont appris, ta foi n'est qu'un spectacle,
Et tu viens, sépulcre blanchi,
L'esprit gonflé d'orgueil et le genou fléchi,
Mentir au pied du tabernacle.

Est-ce toi, dont les yeux d'azur
Semblent dormir sous leurs paupières ;
Qui, recueillie en tes prières,
Penches ton front modeste et pur ?
Ta pudique beauté, qu'un long voile protége,
Nous retrace, ô fille du Ciel !
Les vierges que l'amour apprit à Raphaël
Et les madones du Corrége.

Et, ce soir, au bal tu viendras,
Vive, brillante, enchanteresse,
Et mille amants avec ivresse
Voleront, épris, sur tes pas ;
Et peut-être l'un d'eux verra tes yeux de sainte
Languir sous son regard brûlant ;
Ses bras t'enlaceront, et ton sein en valsant
Bondira sous leur douce étreinte.

Vous tous qui priez à genoux,
Femme ou vieillard, jeune homme ou prêtre,
Un seul élu digne de l'être
Se trouverait-il parmi vous?
Dans les plis de vos cœurs mes yeux savent descendre,
Et, comme dans ce fruit menteur
Qui croît aux bords du lac maudit par le Seigneur,
Je n'y vois qu'une vile cendre.

GLORIA.

Gloire à Dieu dans le ciel ! Cet hymne des vieux jours
De mes pensers amers soudain change le cours.

La nuit de son voile sombre
A couvert Jérusalem ;
Des bergers paissent dans l'ombre
Leurs troupeaux vers Bethléem ;
Et voilà que sur la terre,
Un ange blanc de lumière
Vole à leurs yeux confondus,
Et la flamme de sa trace,
Et la splendeur de sa face
Les renversent éperdus.

Mais l'esprit, fermant son aile :
« Soyez sans crainte, ô pasteurs !
Car j'annonce une nouvelle

Qui va réjouir vos cœurs.
Vous verrez couvert de langes,
Celui devant qui les anges
Ont tous le front prosterné.
Allez : au fond d'une étable,
Le Dieu fort et redoutable,
Le Sauveur du monde est né. »

Il dit. La nuit dans ses voiles
Soudain s'enveloppe et fuit;
De ses plus belles étoiles
Le ciel se couronne et luit;
Du haut du céleste dôme,
Dans l'air que leur vol embaume
Les anges prennent l'essor,
Et sur Israël qui tremble,
Leurs voix s'unissent ensemble
Aux sons de leurs harpes d'or.

La terre, alors enivrée
De ces concerts des élus,
Depuis cette nuit sacrée
Ne les a plus entendus.
Le Ciel a repris ses anges;
Mais leur hymne de louanges

Vit encor dans le saint lieu,
Et comme son chant de fête,
L'Église après eux répète :
Paix à l'homme! gloire à Dieu!

L'ÉVANGILE.

Silence, chants du cœur ! voix de l'homme, silence !
Votre Dieu va parler ; l'Évangile commence.
Les séraphins, dit-on, voilent en l'écoutant
La flamme de leurs yeux sous leurs ailes d'argent,
Car c'est du Dieu jaloux la vivante parole ;
C'est elle qui punit, c'est elle qui console.
Et quelle voix jamais avec tant de grandeur
Sut confondre l'esprit et pénétrer le cœur ?
Épictète, Zénon, et vous tous, dont la Grèce
Admira si longtemps la stoïque sagesse,
Auprès du livre saint que vos livres sont froids !
Combien votre vertu pâlit devant la croix !
Que d'hommes parmi vous, démentant leur langage,
Cachant un cœur gâté sous un manteau de sage,
Ont, tout courbés déjà sous le fardeau des ans,
Dans le vice fangeux souillé leurs cheveux blancs !
Car la raison terrestre, ainsi qu'une ombre vaine,
Pendant un temps nous berce et sa voix nous entraîne.

Mais celui qui dans elle a cherché son appui,
Comme un faible roseau la sent rompre sous lui,
Et bientôt, sans soutien, sans croyance et sans joie,
Il se voit seul, aveugle et perdu dans sa voie.
Mais ta parole, ô Christ ! est un guide certain :
Celui qui croit en elle est sûr de son chemin.
Et moi qui n'y crois plus, moi dont l'âme est rebelle,
Je m'incline pourtant comme un chrétien fidèle ;
En rejetant ta loi j'admire sa beauté,
Et mon cœur l'aime encor dans son impiété.

LE SERMON.

Mais tous les yeux sont fixés sur la chaire.
J'entends partout mes voisins murmurer :
On va prêcher..... C'est un missionnaire.
Prêche-t-il bien ?... Il vous fera pleurer.
Pleurer... Hélas ! ma paupière creusée
Depuis longtemps a vu ses pleurs tarir !
Je m'assieds donc, et la tête baissée,
J'écoute avide et prêt à m'attendrir.

Autour d'un vieux pilier perdu dans l'ombre,
Monte la chaire, et dans son cadre noir
Soudain on voit surgir, sévère et sombre,
L'homme à qui Dieu délègue son pouvoir ;
Il s'agenouille, et son surplis sans tache
D'un seul reflet de soleil éclairé,
Comme un portrait de Rembrandt se détache
Du fond obscur dont il est entouré.

Il joint les mains, et sa tête s'incline;
Puis en silence il se lève, et ses doigts
De son front pâle à sa large poitrine,
En descendant dessinent une croix.
Il va prêcher, écoutons. Sa parole,
Comme le feu des flancs noirs de l'Etna,
Jaillit terrible, et le Dieu qui console,
Semble tonner au sommet du Sina.

J'entends les mots de damnés, de supplice,
D'enfer brûlant et dont l'éternité
Attend l'impie..... O Dieu! que ta justice
Doit me frapper avec sévérité,
S'il nous dit vrai! Pourtant nulles alarmes
N'ont de mon cœur secoué le repos;
Je suis sans foi; j'attends en vain mes larmes,
Et comme Hamlet je dis : *Des mots! des mots!*

Autour de moi je regarde en silence;
Je vois partout l'auditoire glacé.
A mes côtés une vieille en cadence
Penche son front par le sermon bercé;
De son lorgnon jusqu'au pied de la chaire
Un fat poursuit un chapeau de velours,
Et deux abbés tout bas de leur confrère
Dévotement critiquent le discours.

Vous, dont le front a conquis l'auréole,
Xavier, Vincent, saints de l'humanité!
Moins foudroyante était votre parole,
Mais qu'elle avait bien plus d'autorité !
Quand Bossuet, sur le corps d'une reine,
Aux rois du monde enseignait leur néant,
Ces rois pleuraient; et le simple Bridaine
Voyait les grands pâlir en l'écoutant.

Prêtre, pourquoi la parole de vie
Dans votre bouche est-elle morte ainsi?
La source sainte a-t-elle été tarie?
L'astre du Christ est-il donc obscurci?
Le temple un jour, démentant ses miracles,
Doit-il survivre à son culte effacé?
Ainsi qu'Ammon verra-t-il ses oracles
Couchés muets sur leur trépied brisé?

Et toi, Seigneur, qu'en ces lieux on révère,
Deviens-tu donc comme ces dieux de bois
De qui les yeux sont ouverts sans lumière,
L'oreille sourde et la bouche sans voix?
Sous les débris de leurs autels en poudre,
Rois détrônés, ils sont allés pourrir;
Comme eux dois-tu laisser tomber la foudre?
Comme eux, Seigneur, es-tu né pour mourir?

CREDO.

Mais du prédicateur la voix soudain s'est tue;
Le sermon est fini; la messe continue,
Et le prêtre à l'autel élève un nouveau chant :
Je crois en un seul Dieu, le Père tout-puissant,
Créateur éternel du ciel et de la terre.
Je crois, répond le peuple, et comme le tonnerre
Mille voix à la-fois aux voûtes ont jeté
Ces mots, serments sacrés de leur fidélité,
Je crois... Un jour aussi mon cœur se le rappelle,
Dans ce riant matin dont l'aurore est si belle,
Où l'homme, comme un lys vierge et pur en sa fleur,
En naissant à la vie semble naître au bonheur;
Un jour je crus comme eux. Mon âme avec délices
De son printemps doré savourait les prémices.
Riche de mon enfance, à la face des cieux,
Je m'élevais docile, innocent et pieux,
Et d'un cœur simple encor j'adressais ma prière
Au Dieu que m'apprenait l'exemple d'une mère.

J'étais heureux alors, et de ces jours de paix
Le souvenir toujours attriste mes regrets.
Mais bientôt à mes yeux mille vagues chimères
Firent briller au loin leurs beautés mensongères;
Mon âme en fut séduite, et pour les embrasser,
Dans leur monde étranger brûla de s'élancer;
En vain la loi du Ciel comme un mur redoutable
S'élevait devant moi; mon cœur déjà coupable
Le franchit, et bientôt dans l'incrédulité
Il marcha libre et fier de son impiété.

Tel sur le sol brûlant de la jaune Arabie
Vole un jeune coursier; sa bouche enorgueillie
Du frein qu'elle a rompu fait tournoyer les fers.
Hier, il a rêvé, dans le fond des déserts,
Un air moins dévorant, de plus riants ombrages,
Et des sources d'eau vive et de verts pâturages;
Il court : le sable d'or que soulèvent ses pas
Enveloppe sa trace et ne la garde pas;
Une fraîche oasis au loin charme sa vue,
Mais toujours, devant lui, dans l'immense étendue,
Comme l'ombre d'un mort désertant son cercueil,
Elle fuit. Haletant, il s'arrête; son œil
Parcourt de l'horizon la ceinture enflammée,
Mais il y cherche en vain la tente accoutumée,
Et le turban du maître et le palmier poudreux;
Partout c'est le désert ou l'abîme des cieux;

Faible, enfin il succombe, et sa bouche altérée,
Pleurant alors le frein dont elle est délivrée,
Se détache parfois des sables qu'elle mord
Pour boire un souffle d'air, et cet air c'est la mort !

Tel fut mon sort, hélas ! mon âme de ses songes
Vit se faner bientôt les plus riants mensonges ;
L'Éden que je cherchais se trouva le désert ;
Dans le chemin de mort que je m'étais ouvert,
La fleur qu'avait cueillie une main enivrée
S'effeuillait sans parfum, une fois respirée.
La femme que j'aimais, je ne l'aimais qu'un jour ;
Mon cœur usé déjà ne savait plus l'amour.
J'avais douté du Ciel, en qui pouvais-je croire ?
Aussi vertu, talent, amour, désir de gloire ;
Je vis tout s'envoler comme un rêve imposteur,
Et je demeurai seul dans l'ennui de mon cœur.
C'est ainsi que se traîne et végète ma vie.
En vain, pour l'éveiller de cette léthargie,
J'implore quelquefois un plus cuisant tourment,
J'appelle des remords ; j'appelle vainement.
Aucune voix du ciel ne gronde à mes oreilles ;
Aucun spectre vengeur n'épouvante mes veilles ;
Mon cœur d'aucun poignard ne se trouve percé,
Et je dors dans ma nuit incrédule et glacé.

COMMUNION ET FIN.

A votre Dieu vivant dans son Eucharistie
Unissez-vous, chrétiens : moi, de la blanche hostie
Je ne prends plus ma part.
J'ai jeté loin de moi la robe sans souillure ;
J'ai quitté le Seigneur, comme un soldat parjure
Quitte son étendard.

J'ai renié ma foi pour un vain nom de sage,
Comme Esaü jadis livra son héritage
Pour un grossier festin,
Et j'ai vendu le Ciel qui m'attendait peut-être,
Pour des roses d'un jour qu'une aurore voit naître,
Et qui mourront demain.

J'ai dit : Rien ne survit à l'homme sur la terre ;
La justice d'un Dieu de leur froide poussière
N'éveille pas les morts;
Et quand la lampe humaine a vu tarir sa flamme,

Dans le sein du néant il est des vers pour l'âme
Ainsi que pour le corps.

O néant! c'est vers toi que mon esprit s'élance !
C'est un tombeau sans fin, sans joie et sans souffrance
Que creuse mon espoir ;
Là je veux m'endormir dans mon sommeil tranquille,
Ainsi que le soleil dans la mer immobile
S'endort quand vient le soir.

Là s'évanouira votre vaine fumée,
Illusions d'amour; désir de renommée,
Espoir d'un souvenir.
Une mort solitaire, une tombe sans gloire,
Et chez ceux que j'aimais l'oubli de ma mémoire,
Voilà mon avenir.

Ah ! cette idée est triste, et c'est là mon supplice.
N'importe; de ma main j'ai rempli le calice,
Il le faut épuiser;
Goutte à goutte je dois m'abreuver de sa lie,
Jusqu'à ce que la mort sur ma tête pâlie
Vienne enfin se placer.

Mais si dans mon déclin la foi de mon jeune âge
Pouvait, comme une fleur échappée à l'orage,

Un seul jour refleurir !
Ou bien si comme Paul une vive lumière,
De son rayon céleste inondant ma paupière,
La forçait de s'ouvrir !

Dans quel ravissement, pure enfin de sa fange,
Mon âme vers le ciel, sur les ailes d'un ange,
S'envolerait soudain !
De mon Dieu retrouvé, comme ma voix fidèle
Chanterait les grandeurs et cette heure si belle
Qui changea mon destin !

Vain espoir ! la lumière au ciel reste cachée.
La fleur qui pend encore à la branche séchée,
Est morte pour toujours.
Des rives de la mer où son penchant l'entraîne,
Le fleuve mugissant vers sa source lointaine,
Ne reprend pas son cours.

Église antique, adieu ! la messe est terminée,
Et le prêtre a béni la foule prosternée.
Gardez bien votre foi,
C'est le plus précieux de tous vos héritages;
Chrétiens que j'aime, adieu ! plus que moi soyez sages
Et plus heureux que moi.

LE DÉPART D'UN CROISÉ.

Adieu, patrie!
Isaure, adieu!

(Casimir Delavigne.)

La voix de Dieu partout s'est fait entendre,
Dans les hameaux comme à la cour des rois;
En Palestine elle dit de se rendre,
Là le chrétien doit son sang à la croix.
En tous pays la croisade est jurée;
Aucun ne peut
Rester en paix, car la guerre est sacrée,
Et *Dieu le veut*.

Les prêtres saints ont revêtu l'étole,
Et leurs discours embrasent tous les cœurs.
Chaque soldat, une croix sur l'épaule,
Rêve déjà le laurier des vainqueurs.

Le casque en tête et brandissant sa lance,
Le chevalier
D'un pied léger, plein d'audace, s'élance
Sur son coursier.

D'un ton dolent, aux genoux d'un vieux prêtre,
Plus d'un a dit de bien nombreux péchés;
De l'air contrit que leur front fait paraître,
Les gens de Dieu sentent leurs cœurs touchés :
Allez, mon fils, allez en terre sainte,
Et dans ce lieu
Vous obtiendrez, en combattant sans crainte,
Pardon de Dieu.

L'un va laisser les vieux ans de son père
D'un poids nouveau loin de lui se charger;
L'autre, oubliant une épouse bien chère,
Ne rêve plus que combats et danger;
Une autre enfin dans l'ardeur dont l'enflamme
Le saint devoir,
Livre, en partant, aux mains d'un Juif infâme,
Son vieux manoir.

Et l'écuyer tout joyeux se prépare
Pour les combats promis à sa valeur;

Jeune et brillant sous le fer qui le pare,
D'un noble espoir il sent battre son cœur;
Il veut gagner dans les champs de Syrie
Ses éperons,
Et surpasser, pour l'amour de sa mie,
Tous les barons.

Mais Raoul seul, d'un œil plein de tristesse,
Voit ces apprêts de guerre et de combats;
Quoique bouillant du feu de la jeunesse,
Son cœur se trouble et ne s'anime pas;
Jeune beauté plus fraîche que la rose
Du vert printemps,
Au lit d'hymen entre ses bras repose
Depuis deux ans.

Depuis deux ans le plus doux mariage
De leurs beaux jours confondait le destin;
De leur amour par un bien tendre gage,
La jeune épouse ornait encor son sein,
Et voici l'heure où ce sort plein de charmes
S'en va finir;
Voici l'instant des ennuis et des larmes;
Il faut partir.

Bientôt la nuit du bonheur la dernière,
Sur leur château descendit tristement;

Des deux époux dans sa durée entière,
En longs soupirs s'exhala le tourment.
Contre le sein de Raoul qui la presse,
Bien se serra
Sa jeune amie, et, pâle de tristesse,
Elle y pleura.

« Sèche tes pleurs, doux ange de ma vie,
« Lui disait-il, et son baiser brûlant
« Allait séchant chaque larme chérie,
« Qui de ses yeux ruisselait lentement;
« A notre amour l'avenir saura rendre
« Des jours meilleurs;
« Il ne faut pas dans le deuil les attendre :
« Sèche tes pleurs.

« Il est bien nuit, pourtant un chant de guerre
« Dans mon manoir vient déjà retentir;
« C'est la chanson de mon plus jeune frère,
« Qui plein d'ardeur avec moi veut partir;
« Le seul amour de son âme sans tache,
« C'est le laurier;
« Son seul désir, c'est le brillant panache
« De chevalier.

« Las! comme lui j'étais dans le jeune âge;
« Gloire et dangers faisaient tout mon plaisir;

« Mais dans mon cœur quand parut ton image,
« Pensers nouveaux sont venus le saisir.
« A tes genoux je rêvais plus de gloire
« Qu'au champ d'honneur,
« Entre tes bras j'oubliais la victoire
« Pour le bonheur.

« De trop de fleurs ma vie était parée ;
« Dans leur printemps ce jour vient les flétrir.
« D'un sort trop doux j'avais l'âme enivrée,
« Loin de tes yeux, hélas, je vais souffrir.
« Fleurs d'amour tendre et sort si plein de charmes,
« Renaîtrez-vous ?
« Longtemps encor verseront-ils des larmes
« Tes yeux si doux ?

« Qui me rendra sur le lointain rivage
« Ce long regard dont tu charmais mon cœur ?
« Qui me rendra ce gracieux visage,
« Plus que la rose éclatant de fraîcheur,
« Ta douce voix dont chaque accent me touche
« Comme un soupir,
« Et la saveur des baisers de ta bouche
« Qui fait mourir ?

« Mais de la nuit pâlissent les étoiles ;
« D'un triste jour la terre va s'orner.

« Vois, le navire au vent livre ses voiles;
« En s'inclinant, il roule, il va tourner;
« Demain, hélas, sa bannière éclatante
« Disparaîtra,
« Et loin de toi sa proue impatiente
« M'entraînera.

« Adieu ! je pars; la trompette m'appelle.
« Autour de moi pourquoi lier tes bras?
« Pourquoi pleurer? Mon cœur déjà chancelle;
« Laisse-moi fuir, n'arrête point mes pas;
« Mais donne encor de ta bouche adorée
« Un seul baiser :
« Dernier bonheur, mon âme déchirée
« Veut t'épuiser! »

Lors dans ses bras sentant toute pâmée
Sa douce amie, au lit il la laissa,
Et sur sa bouche, hélas, inanimée,
La sienne encore un instant se posa;
Puis il partit; et la brillante aurore
Du lendemain
Le vit voguant triste et pensif encore
Vers le Jourdain.

LE JEUNE HOMME.

Solo e pensoso i più deserti campi
Vo misurando a passi tardi e lenti.
(PETRARCA.)

Sur les rives du Doubs on rencontre un sentier
Que la fraîche aubépine et le rose églantier
D'un long voile de fleurs couvrent avec mystère;
L'eau qui murmure et fuit, les ombrages naissants,
Et les vagues parfums qu'exhale le printemps
Sont les seules beautés de ce lieu solitaire.

Là, point d'horizon vaste où se perdent les yeux ;
Point de flots courroucés, point de roc orgueilleux
De la foudre et des vents défiant la furie.
Tout est simple, modeste et doux en ce séjour,
Et d'un pas indolent à la chute du jour
J'y viens souvent bercer ma longue rêverie.

Et je me dis parfois : Oh ! combien serait pur
Un destin s'écoulant comme ces flots d'azur

Sur des sables dorés et sous de verts feuillages,
Et qu'une vie aurait de repos et d'attraits,
Livrée aux seuls loisirs de ces ombrages frais,
Indifférente au monde et loin de ses orages!

Et ce sont là les jours que m'offre en vain le Ciel;
D'un cœur libre de haine et d'un esprit sans fiel
Je pourrais embrasser cette innocente vie;
Sans désir de renom, sans rêve d'avenir,
Au murmure des eaux je pourrais m'endormir,
Et de mon front oisif fatiguer la prairie?

Ainsi des passions qui grondent dans mon cœur,
Aux paisibles tableaux d'un champêtre bonheur,
Je voudrais quelquefois assoupir la tempête;
Mais, enfant indocile à me laisser bercer,
De ces liens fleuris dont je veux m'enlacer
Je m'échappe bientôt, et relevant la tête:

Qui? moi, dis-je, au matin m'arrêter et m'asseoir!
Boire en partant les vins de la halte du soir!
A des amours futils user un cœur de flamme!
Me courber en vieil homme à la force des ans!
D'une robuste main glaner la fleur des champs,
Et sécher au printemps la séve de mon âme!

Au vieillard ce bonheur qu'on trouve sous la main ;
A lui l'humble églantine, ornement du chemin,
Et le ruisseau timide aux ondes toujours claires.
A lui les plats sentiers sur le tendre gazon,
Le ciel toujours serein et l'étroit horizon
Et les jours indolents et les nuits solitaires.

A lui le court espoir et le long souvenir,
Et le récit sans fin des jours qu'il a vus fuir,
Et l'ennui des plaisirs ravis à la vieillesse ;
A lui les chauds rayons du soleil de midi,
Et le vin du cellier où son sang refroidi
Cherche à puiser le feu qui brûle ma jeunesse.

Dédaigneux du vain miel de ces fades plaisirs,
Il me faut un ciel vaste autant que mes désirs,
Des flots comme mon cœur turbulents et rebelles.
Frais sentiers où mes pas s'égarent, dites-moi,
Vos dômes parfumés ont-ils de l'oiseau roi,
Du jeune aigle des cieux emprisonné les ailes ?

LA FRANCE.

O patria!

(TANCREDI.)

Bardes du Nord, vantez les grâces
De Moscow, la fille des Czars,
Dont brillent au loin sur les glaces
Les tours et les dômes épars.
Reine des eaux, île fleurie,
Chante les vents et leur furie
Muets devant ton pavillon;
Et ton fleuve aux vagues profondes,
Roulant les tributs des deux mondes
Jusqu'au pied des murs d'Albion.

Portugais, célébrez le Tage
Et Lisbonne aux orangers verts,
Qui baigne, assise sur la plage,
Ses pieds dans le bassin des mers.

Peuple veuf de ta renommée,
De géant devenu pygmée,
Rappelle tes vieilles vertus;
Romains, que sur le Capitole
Votre aigle indigné se console
Au souvenir des deux Brutus.

Nous, sous notre blanche (1) bannière,
Français, courons tous nous ranger,
Et laissons la lyre étrangère
Chanter un hymne à l'étranger.
Sois ma muse, ô France chérie!
Ta voix inspire le génie
Mieux que le souffle d'Apollon;
Ton amour aujourd'hui m'enflamme;
Qu'il fasse éclore de mon âme
Des accents dignes de ton nom.

Il est aux champs de la patrie
Un charme qui séduit mon cœur;
La verdure en est plus fleurie,
Les bois en ont plus de fraîcheur,

(1) Cette pièce a été composée à l'époque où le drapeau blanc flottait sur les murs d'Alger.

Le vent d'une plus douce haleine
Berce les épis dans la plaine,
Et semble en passant les baiser;
La mer même pendant l'orage,
D'un flot plus pur, sur son rivage,
En mugissant vient se briser.

Un plus formidable tonnerre
Gronde et rugit dans nos canons;
D'un pied plus ferme sur la terre
On voit marcher nos bataillons;
Le noble étendard de la France
Avec plus de grâce balance
Dans les airs sa blanche couleur;
La voix d'airain de nos trompettes,
Et les flammes de nos aigrettes
Glacent l'ennemi de terreur.

Et toi, dont les pudiques charmes
Fleurissent mieux nos gais vallons
Que le lis qui luit dans nos armes,
Ou que la rose de Sarons,
Quels accents pourraient nous décrire
L'attrait naïf de ton sourire,
Les tresses de tes blonds cheveux,
Les doux trésors de ton corsage,

De ta voix le tendre langage
Ou l'éclair qui brille en tes yeux?

Près de toi la belle étrangère
Voit s'éclipser tous ses attraits;
A celui pour qui tu veux plaire
Nulle autre ne plaira jamais;
Mais si ta grâce séduisante,
Comme une magie enivrante,
Bien mieux qu'ailleurs sait nous charmer;
Crois-moi, dans notre douce France,
Mon cœur t'en donne l'assurance,
Bien mieux qu'ailleurs on sait aimer.

Ainsi qu'une mère chérie
Est heureuse de ses enfants,
Sois fière, ô ma noble patrie,
De ceux que célèbrent mes chants;
Tes fils sont braves et fidèles,
Tes filles des fleurs les plus belles
Ont les grâces et la fraîcheur.
Et ton nom, que chérit la guerre,
Chez tous les peuples de la terre,
Se prend pour celui de l'honneur.

Un jour, jour de deuil et de larmes,
Au souffle des lointains frimas

Tes yeux virent tomber les armes
Des bras glacés de tes soldats;
Les baïonnettes étrangères
Luirent sous le ciel de nos pères,
Rouges du sang de nos guerriers,
Et naguère on lisait encore
Aux arbres dont Paris s'honore,
Les dents des tartares coursiers.

Alors de ta tête souillée,
Sous le joug d'un grossier vainqueur,
Glissa la couronne effeuillée
Des lauriers, prix de ta valeur;
Mais cet injurieux veuvage
N'a pas longtemps sur ton visage
Imprimé le crêpe du deuil,
Il est né des jours plus prospères,
Et les lauriers saints de nos frères
Ont reverdi sur leur cercueil.

Puisse leur couronne enlacée
Au doux olivier de la paix,
Sur ta tête cicatrisée,
O France, fleurir à jamais!
Mais qu'un seul jour sur ta frontière
L'étranger lève sa bannière,

Sur tes enfants tu peux compter;
A ta voix nous saurons tous prendre
Une lance pour te défendre,
Une lyre pour te chanter.

SARDANAPALE.

Eat, drink and love; the rest's not worth a fillip.
(BYRON.)

I

La lune s'est levée aux champs de l'Assyrie,
Et jamais nuit plus douce à la terre endormie
De ses étoiles d'or n'a versé la clarté ;
Mais, voile virginal sur un front de bacchante,
Des cieux la coupole innocente
Rayonne sur les murs d'une infâme cité.

O Ninive ! si folle en ton imprévoyance,
Que sont-ils devenus ces jours de pénitence,
Où, foulant sous tes pieds tes parfums et tes fleurs,
Les vêtements souillés, la tête dans la cendre,
Ta voix au Seigneur fit entendre
Des cris entrecoupés de soupirs et de pleurs?

Comme aujourd'hui, livrée à des plaisirs immondes,
Tu rampais dans ta fange, et tout à coup les ondes
Vomirent dans tes murs un prophète ; trois jours
La mer l'avait roulé vivant dans son abîme,
Et l'esprit du Dieu de Solime
De son souffle de flamme embrasait ses discours.

« Encor quarante jours, disait-il, et Ninive
Sera détruite ! » Et tous, dans la foule attentive,
Femmes, princes, vieillards, pontifes et soldats,
Tous priaient : l'Éternel suspendit son tonnerre ;
Mais le méchant rit sur la terre
Du tonnerre qui gronde et qui ne tombe pas.

II

Il tombera, cité perfide !
Vois-tu ce nuage rapide
Qui du couchant vole sur toi ?
C'est lui qui t'apporte la foudre ;
C'est lui qui va broyer en poudre
Tes palais, tes murs et ton roi.

Sous ces tourbillons de poussière
Regarde : c'est l'Asie entière,
Orageuse comme la mer,
Qui vient sur ses flots en délire
T'emporter, fragile navire,
Et te jeter au gouffre amer.

Entends-tu les cors, les timbales,
Les cris altérés des cavales
Qui du Tigre ont flairé les eaux,
Et le chant rauque et monotone

Des vieux archers de Babylone
Assis au dos de leurs chameaux?

Et le fifre au timbre sauvage,
Éclatant comme dans l'orage
La voix perçante des vautours,
Et la terre au loin gémissante
Sous la marche grave et pesante
Des éléphants chargés de tours?

Et comme un tonnerre qui roule,
Dans les rangs pressés de la foule,
Entends-tu ce cri furieux
Qui s'élève par intervalle :
Honte et mort à Sardanapale !
Périssent Ninive et ses dieux !

III

Quand les eaux de la mer lancent une tortue
Au rivage, elle croit dans chaque lame aiguë
Sentir le fer glacé d'un harpon de pêcheur,
Et retirant son cou sous sa brune cuirasse
Elle écoute le flot qui la couvre et qui passe,
Toute plate de peur.

Ainsi, triste jouet du destin des batailles,
Ninive, quand l'Asie assiége ses murailles,
Le glaive au flanc, se couche à l'ombre de ses tours,
Et de leur triple voile enveloppant sa tête,
Elle écoute en tremblant éclater la tempête
Qui menace ses jours.

Et son roi, que fait-il? l'a-t-on vu dans la plaine?
Arme-t-il ses soldats? ses longs cheveux d'ébène
Se sont-ils débouclés sous son casque pesant?
Tient-il d'un genou sûr son cheval qui se cabre?

Sa main se durcit-elle à la garde d'un sabre
Écarlate de sang?

Non. Loin des feux du jour et des cris de la guerre,
Dans le fond d'un palais ombragé de mystère,
Où la volupté règne en attendant la mort,
Sur une couche d'or, de roses parsemée,
Et que voile à longs plis une gaze embaumée,
Sardanapale dort.

Il dort; autour de lui mille esclaves charmantes
Aux yeux brillants et noirs, aux grâces indolentes,
Fleurs que choisit l'Asie et qu'elle offre au sérail,
Sur des coussins de pourpre en cercle sont placées,
Comme autour d'un rubis des perles enchâssées
Brillent en éventail.

Elles veillent ainsi sur le repos du maître :
L'une tresse des fleurs qui lui plairont peut-être;
L'autre cherche des chants pour charmer son réveil,
Ou sur le marbre blanc verse une eau parfumée,
Ou fait jaillir des flots d'odorante fumée
Des trépieds de vermeil.

Riche et riant tableau de calme et de silence!
Mais soudain tout s'anime : on s'empresse, on s'élance.

Le monarque s'éveille et l'on tombe à genoux;
Mais il s'éveille triste. Eunuques, de la joie!
Pour la rendre à son front, que votre art se déploie;
Quels plaisirs avez-vous?

Avant tout, le festin. L'aloès et le marbre
Sous les mets entassés ploient déjà, comme l'arbre
Sous les riches trésors que l'automne a mûris.
Les dépouilles des mers, des forêts, des vallées,
Enchantent l'œil avide, avec faste étalées
Dans des vases sans prix.

Pour cette table seule on épuise la terre ;
Les moissons, les troupeaux, dons du ciel tutélaire,
Dans ce gouffre royal s'engloutissent sans fin.
Et le peuple? Ses bras, ses sueurs, sa richesse,
Tout est au maître, hors ses larmes qu'on lui laisse
Pour amollir son pain.

Et qu'importe le peuple? au sérail on s'enivre :
C'est pour ses plaisirs seuls qu'un monarque doit vivre.
On le dit, et l'on boit jusqu'à la fin du jour;
Et lorsqu'enfin la nuit dans les cieux le remplace,
De l'ivresse du vin en chancelant on passe
A celle de l'amour.

O nuit! cache-les bien sous tes ombres profondes,
Ces amours d'Orient, ces délices immondes,
Voluptés de pourceau d'un roi qui se croit Dieu,
Car la terre en rougit et le ciel les abhorre;
Et c'est pour eux jadis qu'il engloutit Gomhorre
Sous des torrents de feu.

IV

Sur ta couche de fleurs tu dors, Sardanapale,
Et voici dans Ninive une femme au teint pâle,
Dont le corps est sans chair et la marche sans bruit,
Qui rôde comme un loup égaré dans la nuit;
C'est la Faim. Sur ses pas se pressent en cortége
Les fléaux dévorants que fait éclore un siége;
Mais c'est leur reine à tous. Elle marche; sa main
S'allonge devant elle et sur tout le chemin
Touche d'abord les toits où languit l'indigence.
La mort à ce signal en rugissant s'élance,
Frappe et jette en partant sur les foyers éteints
Les corps des malheureux que ses bras ont étreints.
Les pauvres ne sont plus ! Dans sa sinistre joie
La faim un seul instant a contemplé sa proie.
Mais cet amas de corps l'un sur l'autre étendus
A sa rage qui croît bientôt ne suffit plus;
Il faut pour l'assouvir des victimes nouvelles.
Elle reprend sa course, et ses pieds sont des ailes

D'un bras enorgueilli de ses premiers succès,
C'est aux palais des grands qu'elle adresse ses traits.
Dans ces lieux chauds encor de débauche et d'ivresse,
Et que ne peut sauver leur stérile richesse,
Pour la première fois le satrape hautain
S'aperçoit qu'il est homme en connaissant la faim.
Ninive entière enfin n'offre plus qu'une tombe,
Où s'entasse à pleins bords l'effroyable hécatombe
De ce qui fut son peuple ; et le fléau vainqueur
N'attend, pour reposer l'aile de sa fureur,
Qu'un cadavre de plus, qu'une dernière tête,
Royale fleur qui manque aux bouquets de la fête ;
Mais, comme aux plus beaux jours, le sérail chante, rit,
Et chancelle enivré sur ses pieds de granit.
Sous ses lambris dorés lorsque parfois arrive
Quelque lugubre écho du râle de Ninive,
La royauté, le front calme et le teint vermeil,
S'endort à cette voix qui berce son sommeil.
Qui donc t'arrachera ta couronne sanglante,
Tyran ? Ton œil a vu la révolte impuissante
Aux pierres de tes tours user ses mains de fer,
Comme autour d'un rocher se tourmente la mer,
Et ton peuple se meurt sans que son agonie
Ait imposé silence aux chants de ton orgie !
Qui donc fera crouler ton empire maudit ?
Qui donc ? Un souffle, une ombre, un rêve de la nuit !
Un oracle des dieux qu'adore cette terre

Avait prédit qu'en vain la famine et la guerre
Pour détruire Ninive uniraient leur effort,
Et que son fleuve seul lui donnerait la mort.
Et le fleuve, une nuit, rugissant et farouche,
Tel qu'un amant jaloux s'élance de sa couche,
Darde ses flots jaunis comme autant de boas,
En étreint la cité qui dormait dans ses bras,
Et déchire ses flancs d'une morsure immense
Qui la laisse au matin ouverte et sans défense ;
On dit qu'alors on vit pour la première fois
Sous son fard emprunté pâlir le roi des rois ;
Un frisson le perça comme un fer homicide,
Et son front sur son sein tomba froid et livide ;
Un esprit, à ses yeux, dans l'air avait tracé
Ces mots : Il faut mourir, ton empire est passé !

V

Or, dans le même temps, sur les deux bords du Tigre
Les ennemis veillaient, ardents comme le tigre
Qui guette un jeune daim ;
Et leur armée, au loin dans les plaines rangée,
Sur la ville assiégée
Fixait un œil avide en rêvant au butin.

Et les soldats disaient entre eux : le jour arrive
Où le bronze doré des portes de Ninive
Devant nous va rouler.
Tours, filles de Babel, triples remparts de briques,
Palais, temples, portiques,
Nos bras au fond des eaux vous feront tous crouler.

Nous gardons pour ce jour notre belle fanfare
Comme la pièce d'or que ménage l'avare
Pour son rare festin,
Et tous, l'arc en avant, bien armé de sa flèche,

Ensemble, sur la brèche,
Nous monterons joyeux en nous tendant la main.

Quelle moisson d'argent vont récolter les braves!
Les splendides toisons de ce troupeau d'esclaves
Demain seront à nous;
A nous leurs vins exquis, leurs richesses, leurs femmes,
Et tout le reste aux flammes.
De la victoire, amis, combien les fruits sont doux!

VI

Soldats, qui souriez en parlant d'incendie,
Levez-vous, regardez : sur la ville ennemie
Voyez-vous s'élever le long dard enflammé
Qui s'agite, se courbe et grandit et s'élance,
Et tout à coup devient un incendie immense
Que vos mains n'ont pas allumé ?

Quelle est donc cette flamme ? est-ce un volcan qui s'ouvre ?
A sa lueur qui croît dans la nuit on découvre
Ninive, ses palais, ses dômes, ses remparts ;
Mais la source d'où sort ce torrent de lumière
Dont le reflet ardent rougit la ville entière,
Se dérobe encore aux regards.

Si l'œil pouvait percer cette fumée épaisse
Qui dans l'air tour à tour en colonne se dresse
Ou s'affaisse et s'épanche en sombre tourbillon,
Peut-être l'on verrait... Ah ! le vent qui se lève

L'a prise sur son aile, elle fuit comme un rêve
Qui du jour voit naître un rayon !

Enfin sur la cité l'œil plane sans obstacle.
Admirez maintenant, car c'est un grand spectacle,
Un drame sans pareil qu'applaudirait un dieu.
Voyez-vous rayonner cette tour, dont la tête
Va plonger dans le ciel en portant pour aigrette
Une pyramide de feu ?

Du prince assyrien c'est la fête dernière.
Sur ses gradins tournants un bûcher funéraire
A reçu le sérail pour mourir convoqué.
A l'appel de leur roi qui les dévoue aux flammes,
Mages, guerriers, vizirs, prêtres, satrapes, femmes,
Eunuques, aucun n'a manqué.

Là sont amoncelés les trésors de l'empire.
L'or, le bronze, l'argent, le marbre, le porphyre,
Les chefs-d'œuvre des arts, les diamants sans prix,
Le maître emporte tout avec lui dans la tombe,
Car il ne veut laisser de son sceptre qui tombe
Que la cendre à ses ennemis.

Sur le sommet étroit de l'immense spirale,
Seul dans sa majesté trône Sardanapale,

Blanc comme un mort, malgré le fard qui le rougit.
Sur l'azur noir du ciel sa figure éclatante
Se découpe au reflet de la marée ardente
Qui sous ses pieds bout et rugit.

Car la flamme montait, et ses langues aiguës
Baisaient d'un même amour les belles femmes nues,
Les eunuques ridés et les frais icoglans.
De la base au sommet brûlait la pyramide,
Dans sa robe de feu plus rouge et plus splendide
Que le cratère des volcans.

Et quand le prince eut vu que l'heure était venue,
Il inclina trois fois sa tête pâle et nue,
A son sérail mourant ce furent ses adieux ;
Trois fois des profondeurs de l'océan de flammes
Jaillit un cri perçant d'eunuques et de femmes
Qui fut se perdre dans les cieux.

Alors de l'horizon sortit une tempête ;
C'étaient les ennemis qui, trouvant cette fête
Grande et belle, battaient des mains pour l'applaudir,
Et dont les cœurs de fer saluaient l'agonie
Du monarque tombé qui, femme dans sa vie,
Se trouvait homme pour mourir !

QUINZE ANS.

Tacendo il nome di questa gentilissima.

Vous m'aimez, chère enfant ! oh ! pourquoi me le dire?
Dans vos yeux ingénus je ne voulais pas lire,
Je fuyais cet aveu qui pourtant m'est si doux ;
Le méritant trop mal, mon cœur s'en inquiète,
Et j'éprouve à vous plaire une pudeur secrète
Qui trouble le bonheur d'être choisi par vous.

S'il fallait un soutien à ta tige fleurie,
Jeune rose de mai, dans toute la prairie
N'est-il point d'arbrisseau digne de tes amours ?
Pourquoi prendre un rameau qu'a desséché l'orage ?
Est-ce au fragile esquif blessé par le naufrage
Que l'on va confier son trésor ou ses jours ?

Car un ennui précoce a flétri ma jeunesse.
Ce qui survit en moi de joie et de tendresse

Par un triste nuage est souvent obscurci.
Pour dormir sur ton sein ma tête est trop brûlante,
Et je crains mon amour pour ton âme innocente ;
Dans ce bouquet de lis pourquoi mettre un souci ?

Oui, je voudrais te fuir, et cependant je reste :
Ton aveu m'est un bien si cher et si céleste
Que ma raison se trouble en songeant à partir.
Tu m'aimes ! dis-le-moi, que je l'entende encore !
Sois sans peur dans les bras de celui qui t'adore.
Tu m'aimes ! Quel destin pourrait nous désunir ?

Dans le sein de la mer qui frémit et murmure
Aréthuse descend, naïade fraîche et pure,
Sans que les flots amers corrompent sa douceur.
Va, comme elle, ton âme à mon âme mêlée
Ne prendra rien des maux dont ma vie est troublée,
Et mes chagrins sauront respecter ton bonheur.

Viens, que sur tes genoux je repose ma tête.
Mets ta main sur mon cœur et calme sa tempête :
Aime-moi, car je souffre et j'ai besoin d'amour.
De tes yeux dans les miens verse la douce flamme ;
Sois l'ange de ma nuit, la sainte de mon âme ;
La mort viendra demain, qu'au moins je vive un jour !

LE RHIN.

RÉGULUS.
A Carthage !

TOUT LE PEUPLE.
A Carthage !

(*Régulus.*)

Au Rhin ! au Rhin ! de l'Elbe au Borysthène
C'est le signal ; le jour est arrivé.
Au Rhin ce soir, et bientôt à la Seine !
Le Nord entier à ce cri s'est levé :
De ses soldats l'avalanche effrayante
Roule sur nous en broyant nos débris.
France, à tes rangs ! La fortune inconstante
Enfle à leur tour les drapeaux ennemis.

A ses deux sœurs de Prusse et de Russie
L'aigle d'Autriche est unie aujourd'hui,
Et sous leur triple vol, toute noircie,
La terre craint que le soleil n'ait fui ;

Ce sont les chefs. En foule sur leur trace
Marchent ces rois fidèles au plus fort,
Qui, dix contre un, tremblant de leur audace,
Du roi lion viennent railler la mort.

Saxe, c'est toi : c'est ton drapeau perfide,
Hier dans nos rangs, aujourd'hui dans les leurs,
Qui contre nous prend l'Autriche pour guide,
Mais n'ose aux vents arborer ses couleurs.
Tu nous quittas, dis-tu, pour la patrie ;
On lui doit tout, mais un jour de combats
L'honneur, Saxons, commande seul et crie :
Meurs à ton poste et ne déserte pas !

Voyez le Russe, il peut lever la tête :
Lui sait combattre et ne sait point trahir ;
A la victoire instruit par la défaite,
Sur nos malheurs son destin doit grandir ;
Serf, il laboure aux champs qui l'ont vu naître ;
Soldat, il marche et tombe dans son rang ;
Brave et soumis au service du maître,
Il a toujours des sueurs et du sang.

Hourrah !... Courbé sur sa cavale maigre,
C'est le Kalmouk qui brûle le chemin ;

Hier, de la chair presque crue, un lait aigre
Lui paraissaient un splendide festin;
Mais en ce jour il ne rêve que France,
Femmes, pillage et vins de nos coteaux;
Hourrah!... Il vole, et son esprit, d'avance,
De l'or conquis lui bâtit des châteaux.

Voilà les fils de la vieille Allemagne,
L'épée au flanc, sur l'épaule un mousquet;
Leurs chants en chœur font trembler la campagne,
Un rameau vert s'enlace à leur plumet.
Arminius, la feuille de ton chêne
Fleurit au front des enfants d'Iéna;
Eux les premiers ont su briser leur chaîne;
Leurs rois ont dit : Aux armes! les voilà !

Les voilà tous, bercés d'un bien doux rêve,
Rêve enchanté de patrie et d'amour;
Pour leur pays ils ont tiré le glaive,
Trouveront-ils d'autres fers au retour?
Foyers, parents, vierge modeste et tendre,
Au cri des rois leur cœur a tout quitté;
Ces rois pour qui leur sang va se répandre
Les paieront-ils avec la liberté ?

Au Rhin! au Rhin! du centre à ses deux ailes,
Des éclaireurs jusqu'aux derniers traînards

Ce cri volait. De cohortes nouvelles
A chaque instant brillaient les étendards.
Comme un torrent la levée ennemie
Flots après flots se déroulait sans fin,
Et la réserve armait en Sibérie,
Quand l'avant-garde avait bu dans le Rhin.

Des tours d'Huningue aux sables de Hollande
Le fleuve a vu ses rivages franchis.
A d'autres voix que l'étranger demande
Nos murs fumants et nos champs envahis,
Et la Champagne, et Montmartre et sa butte
Buvant le sang de nos derniers soldats,
Et l'aigle d'or oubliant dans sa chute
Qu'aux rois tombés reste encor le trépas.

Le Rhin deux fois a roulé sur ses ondes
Des rois ligués le char triomphateur,
Et sous leurs pas dans nos plaines fécondes
Les blés captifs ont crû pour le vainqueur;
Le Rhin deux fois à la rive étrangère
A rapporté ces rois et leurs guerriers,
Chantant la France étroite et tributaire,
Ployant sous l'or et légers de lauriers.

Coule, beau Rhin ; en suivant ton rivage,
A gauche, il est plus d'un riche vallon ;

Tu trouveras partout notre langage,
Dans ces murs veufs de notre pavillon !
Belles cités, hommes pleins d'industrie,
Perdus pour nous par le sort des combats,
La France hier était votre patrie,
Amis, Français, ne nous oubliez pas.

Mayence, Anvers, ô vous que la France aime !
Que le bonheur règne dans vos cités ;
Fleurons tombés de notre diadème,
Nos yeux un jour vous verront rachetés,
Mais non par l'or. Peuplades étrangères,
Ce jour viendra, c'est peut-être demain,
Où, relevant le fusil de nos frères,
A notre tour nous vous crierons : Au Rhin !

Universitas BIBLIOTHECA Oxoniensis

LES ROIS.

Hodie mihi, cras tibi.

Le feu du Ciel dans sa colère
Du Vésuve a brisé le front ;
Par un bruit affreux le cratère
A la foudre aussitôt répond.
Du sein du volcan qui s'allume,
Le roc, la lave, le bitume,
Jaillissent en fleuve sanglant,
Et dans l'air que brûle leur rage
Dispersent au loin le nuage
Où gronde un tonnerre impuissant.

Ainsi le vieux trône de France,
Pour venger son droit insulté,
Veut ressusciter la puissance
Des grands jours de la royauté ;
Mais pour donner vie à ce rêve
Le sceptre en vain s'aiguise en glaive ;

Tout Paris se lève à la fois.
Le sol se meut, le tocsin sonne,
Le peuple frappe, et la couronne
Tombe de la tête des rois.

Quelle effrayante destinée,
O princes, a rompu les nœuds
Qui tenaient la France enchaînée
Au sceptre d'or de vos aïeux?
Quel dieu, jaloux de votre race,
De la liste des rois efface
Un nom jadis si vénéré,
Et déchire le diadème
Que le ministre du Ciel même
De l'huile sainte avait sacré ?

C'est le Dieu dont la voix féconde
Tira l'univers du chaos,
Et dont la bouche souffle au monde
Ou la tempête ou le repos;
Pour l'enseignement de la terre
Il verse aujourd'hui sa colère
Sur le front blanchi des Capets.
Sa grandeur seule est souveraine;
Le reste n'est qu'une ombre vaine;
Mortels, adorez ses décrets.

O rois que mon amour regrette !
Puissiez-vous d'un toit protecteur
Dans l'exil où son bras vous jette
Goûter le paisible bonheur !
Et vous qui souffrez dès l'aurore,
Pour le malheur si jeune encore,
Noble enfant qu'espéraient nos fils,
Loin du beau ciel de la patrie,
Que Dieu veille sur votre vie
Et sauve le dernier des lis.

Si quelquefois sur le rivage
Où l'exil de son pain amer
Nourrit votre jeune courage,
Un ange franchissant la mer,
Vient bercer votre triste enfance
D'un rêve de trône et de France,
Ne soupirez pas en secret,
Car cette couronne brisée,
Supplice de notre pensée,
Ne mérite pas un regret.

Les rois ne sont plus sur la terre
L'image d'un Dieu tout-puissant ;
Le temps a vieilli leur tonnerre,
Le peuple rit en l'écoutant ;

Sa main, qui des princes se joue,
Un jour les traîne dans la boue
Sur la pourpre de leur manteau,
Puis se lassant de sa furie,
Jette cette pourpre flétrie
Aux épaules d'un roi nouveau.

Contemplez sur ce trône en poudre
Cet homme qui vient d'y monter;
Est-il sourd au bruit de la foudre
Pour oser ainsi l'affronter?
Les flots de ce peuple en délire,
Qui fait largesse de l'empire,
Les enchaîne-t-il sous sa loi?
Ou bien croit-il qu'une couronne
Au gré de celui qui la donne
Se colle à la tête d'un roi?

Heureux le sage exempt d'envie
Que les grandeurs n'ont pas tenté!
Dans les rangs obscurs de la vie
Il goûte en paix sa liberté;
Mais quel trône est demeuré vide?
Quel front de prince n'est avide
Des fleurons du bandeau royal?
Une race de rois succombe,

Une autre naît, et sur leur tombe
Plante son drapeau triomphal.

Ainsi le pasteur d'Italie
Foule d'un pas audacieux
La lave à peine refroidie
Au pied du volcan furieux ;
Sur l'abîme qui bout encore
Aux branches d'un frais sycomore,
Il suspend sa tente et s'endort,
Sans penser que du gouffre horrible
Pour un jour la gueule est paisible,
Mais qu'en ses flancs germe la mort !

A M. BARTHÉLEMY.

Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie
(CORNEILLE.)

Le jour où tu choisis pour muse une furie,
Tu fus bien inspiré, poëte ; la patrie
A besoin de tribuns à poitrine d'airain,
Dont la voix au forum vibrant comme un tocsin,
Jette à nos décemvirs qui de rage en pâlissent
La malédiction du peuple qu'ils trahissent.
Sous un ciel qui sourit, la poésie en fleur
Éclôt sans amertume et peut percer le cœur
Avec ces chants d'amour dont la douce mollesse
De nos âmes de femme enchante la faiblesse;
Mais quand le ciel est sombre et qu'au sommet des monts
Luit comme un boulet rouge un soleil sans rayons,
Arrière les accents de tendresse ou de fête,
Gazouillements flûtés perdus dans la tempête.
Il faut, ainsi que toi, lorsqu'a brillé l'éclair,

Attacher à sa lyre une corde de fer.
Poursuis donc jusqu'au bout ton mâle ministère;
Puise à la mer sans fond du courroux populaire
Un fleuve de mépris, de haine, de fureur,
Pour noyer ce troupeau sans honte et sans honneur;
Ces voraces chacals dont la dent famélique
Savoure incessamment la misère publique;
Race de mirmidons qui tenaille et qui mord
Les membres amaigris de l'Hercule qui dort,
Sans penser qu'au réveil le géant prolétaire
De sa peau de lion peut leur faire une bière.
Sur eux, en attendant, pose tes fortes mains :
Lie en un seul faisceau tout ce peuple de nains
Aux crins noirs du griffon qui te sert de monture;
Arrache pour t'en faire une arme de torture,
Une touffe vivante aux serpents réunis,
Qui sifflent en couronne au front de Némésis,
Et de coups sans pitié que ton bras les dévore,
Comme l'ange de Dieu frappait Héliodore;
Car trop longtemps leur boue a souillé notre autel.
Que Barbier, de son vers tranchant comme un scalpel,
Disséquant à son tour la canaille dorée,
Au peuple qu'elle foule en fasse une curée!
Par Grandville animés, que les murs de Paris
Leur deviennent enfin autant de piloris!
Guerre à mort! Fustigez ces Mayeux ridicules
Sur l'ivoire souillé de leurs chaises curules;

Usez, rivaux jaloux, sur leur cuir découvert,
Le fouet que votre muse hérita de Gilbert;
Tarissez à pleins seaux, pour tatouer leurs joues,
Tout ce qu'aux carrefours les ruisseaux ont de boues,
Et que de fort en fort, comme des loups traqués,
Leurs fronts d'un fer brûlant par vos mains soient marqués!
Votre œuvre sera bonne et vous ferez justice,
Et la plèbe entassée aux gradins de la lice
Vous armera ses preux, ses tenants, ses vengeurs,
Puisque dans le tournoi vous portez ses couleurs.

Et nous, qui, sans trahir notre antique croyance,
Sommes fils comme vous de la nouvelle France,
Du malheur innocent, nous, jeunes guérillas,
Pour cette lutte aussi nous armerons nos bras.
Naguère en harcelant la phalange servile,
Nous disions : Loin de nous qui retient notre Achille?
Aux rives du Léman, sous le ciel étranger,
Que fait son pavillon à l'heure du danger ?
Notre Achille est venu ; déjà son cri de guerre
Sur Ilion qui tremble a lancé son tonnerre,
Et des Troyens pansus l'escadron ahuri
Beugle et rugit encor, de ce foudre meurtri.
Ah, race sans honneur, sans âme et sans entrailles,
Votre cloaque impur autour de ses murailles
Ne verra pas dix ans camper nos légions ;
De votre astre déjà pâlissent les rayons,

Et le juste-milieu, ce colosse débile,
Sent de ses pieds perclus se dissoudre l'argile
Dans ce flot corrosif, à tout faux dieu fatal,
Dont le peuple indigné ronge son piédestal.

Oui, cette guerre est sainte et digne de ta lyre.
Tout cœur jeune et français à tes chants doit sourire,
Lorsque, déshabillant un pouvoir effronté,
Ta main dans le ruisseau plonge sa nudité ;
Mais toi-même, à ton tour n'y traîne pas ta muse.
Poëte, il est des torts qu'aucun talent n'excuse.
Respecte le malheur, sous les traits de Henri ;
Ne brise pas tes dents sur le drapeau d'Ivry ;
Dans sa fosse modeste et de sang inondée
Ne verse plus l'insulte à la noble Vendée :
Attaque, c'est ton droit ; mais en nous défiant,
Dans la fange du moins ne trempe plus ton gant ;
De préjugés étroits désormais moins esclave,
Frappe sans insulter ; songe que le vrai brave
Enlève, s'il le peut, au milieu des combats
L'étendard ennemi, mais ne l'outrage pas :
Deviens pour nous enfin un courtois adversaire,
Afin que nous puissions, combattant sans colère,
Apporter notre feuille au laurier triomphal
Que la France déjà tresse à son Juvénal.

CAPRICE.

> Un doux nenni avec un doux sourire
> Est tant honnête.....
>
> (Clement Marot.)

Que vous savez donc bien à vos pieds enchaîner
Mon cœur prompt à se prendre et facile à mener,
Mais dont un sort trop calme épuise la constance!
Coquette, vos amours n'ont ni langueurs ni paix,
Et près de vous l'azur d'un matin pur et frais
Jamais d'un jour serein ne donne l'assurance.

Depuis une heure au moins, je suis là, devant vous,
Et vos yeux bleus que j'aime et qui m'étaient si doux,
Ne m'ont rien dit encor; en vain je les implore;
D'un air de mendiant dont je me sens rougir,
Je demande un regard et ne puis l'obtenir;
Pourtant vous m'avez vu, qu'ai-je donc fait encore?

Et c'est Alfred, un sot, vous l'avez dit cent fois,
C'est Alfred qui vous parle et qui de votre voix

Et de vos ris flatteurs se rengorge et s'enivre;
Qu'a-t-il donc à vous dire et de quoi riez-vous?
De moi, de moi sans doute et de mon air jaloux,
Et de mes yeux toujours empressés à vous suivre!

Hier pourtant, hier, j'en suis sûr, vous m'aimiez;
Par de trop doux serments nos deux cœurs sont liés.
Ils ne sont pas de ceux qu'en un jour on oublie;
D'un caprice nouveau pourquoi prendre souci?
C'est pour me plaire mieux que vous faites ainsi,
Et vous paierez demain votre coquetterie.

J'aime une main qui fuit en se sentant presser;
Une taille rebelle à qui veut l'enlacer;
Un regard qui se trouble et se baisse farouche;
J'aime la beauté douce et fière tour à tour,
Qui de l'humide aimant d'un long baiser d'amour
Sait parfois détacher le corail de sa bouche.

VINGT-UN JANVIER.

Vana ergo spes in hominibus;
Salus autem justorum in te, Deus.
(De Imitatione Christi.)

Ainsi, quand du Seigneur la terrible vengeance,
Des anges révoltés foudroyant l'insolence,
Les jeta palpitants dans un gouffre de feu,
Le front pâle d'effroi, le cœur ivre de rage,
D'un cri blasphémateur ils lancèrent l'outrage
Contre la foudre de leur Dieu.

Ainsi, mais plus horrible et de carnage avide,
D'un sénat d'assassins la clameur régicide
A tonné sur Paris ; Paris épouvanté
Se cache sous ses fers au bruit de la tempête,
Et d'une main d'esclave enfonce sur sa tête
Le bonnet de la liberté.

Plus de roi dans le ciel ! plus de roi sur la terre !
Ont dit les conjurés. Trop longtemps le tonnerre

A cloué notre honte au pied de leurs autels.
Nous rampions devant les dieux du Louvre;
Levons-nous, arrachons la pourpre qui les couvre :
Nous verrons s'ils sont immortels.

Liberté ! liberté ! sous nos haches sanglantes,
Le trône a vu crouler ses grandeurs expirantes,
Le sceptre de Louis s'est brisé dans sa main.
Liberté ! dans les fers son empire s'achève,
Et des prêtres mourants le dernier cri s'élève
Vers leur Dieu qu'il implore en vain.

Mais des rois contre nous se groupent les bannières,
Leurs canons conjurés tonnent sur nos frontières.
Croient-ils donc que nos fronts en pâliront d'effroi ?
Non, la hache du peuple insulte à leur puissance ;
Demain comme un défi qui brave leur vengeance,
Jetons-leur la tête d'un roi.

O France ! c'est ton roi qu'on dévoue au supplice !
De ces vœux d'assassins resteras-tu complice ?
Vous, ange de Louis, et vous, rois ses aïeux,
Pour briser leurs poignards n'est-il point de prières ?
N'éveillerez-vous pas sur leurs fronts sanguinaires
La foudre qui dort dans les cieux ?

Mais la foudre est muette et la France enchaînée ;
Qui donc te défendra, victime infortunée,
Lorsqu'en vain tes vertus implorent le Très-Haut;
Quand ta royale main ne peut, pour récompense,
Présenter à celui qui prendra ta défense
Que la moitié d'un échafaud?

De Sèze, noble enfant d'une noble patrie,
C'est toi qui combattras pour cette auguste vie,
A la voix de Louis on te voit accourir.
Courtisan du malheur, pour les grandeurs du trône
Tu n'eus jamais d'encens, pour ton roi sans couronne,
S'il le faut, tu sauras mourir ;

Et mourir sans regrets ; que font à ton courage
D'un peuple forcené les clameurs et la rage?
Qu'importe le poignard sur ton sein suspendu
Ou le billot sanglant qui demande ta tête?
D'un regard dédaigneux tu braves la tempête,
Car ta force, c'est la vertu.

C'est elle à qui ta voix emprunte sa puissance,
Qui du crime vainqueur fait trembler l'insolence ;
Qui prédit aux tribuns un tribunal vengeur,
Aux méchants inflexible et des bons le refuge,

Où cités à leur tour ils auront Dieu pour juge,
La France pour accusateur.

En vain brille à tes yeux l'appareil du supplice;
Par les mots foudroyants de lois et de justice,
De la Convention tu troubles les échos,
Et l'on y voit pâlir tous ces fronts de sicaires,
Lorsque ta voix demande à leurs bancs sanguinaires
Des juges et non des bourreaux.

Du roi qu'ils ont trahi tu retraces la vie
Si riche de vertus, de bienfaits si remplie,
Si belle d'innocence, hélas, et de malheur!
Ces jours tombés du trône et cette destinée
Dont s'use lentement la trame infortunée
Dans les fers et dans la douleur.

Le pauvre de la pourpre ignorant la misère,
Avait maudit son sort; son cœur trouvait amère
La coupe de ses jours dans la peine écoulés;
Il ne se plaindra plus : il a vu dans les chaînes
Blanchir le front des rois, et les larmes des reines
Tarir dans leurs yeux désolés!

Eh! qu'importe aux bourreaux? Ce ne sont pas des larmes
Qu'il leur faut, c'est du sang; lui seul à leurs alarmes

Pourra rendre un sommeil de leurs cœurs envié.
Aux voix! l'heure a sonné, l'heure du parricide!
A ce banquet de mort on voit d'un pas avide
Se presser chaque convié.

Mailhe a voté... La mort! La terrible Montagne
D'un écho triomphant, dans ses rangs accompagne
Ce jugement de sang qu'attendait sa fureur.
La mort! a dit Marat. — La mort! a dit Barrère.
— La mort! dit d'Orléans... Et l'écho sanguinaire
Se tait en frémissant d'horreur.

La mort! ... A leur appel qu'elle est prompte à se rendre!
Sur le front de Louis sa faux qui va descendre
Brille sur l'échafaud comme sur son autel;
Mais pour le crime seul de honte il s'environne,
Le monarque innocent y trouve encore un trône,
Sa couronne l'attend au ciel.

Il la voit; son cœur prie, et sa tête royale
S'incline sans pâlir sous la hache fatale.
Elle a frappé: la terre en jette un cri d'horreur,
Et l'âme du martyr dans la gloire éternelle
S'élance, en détachant de sa palme immortelle
Un fleuron pour son défenseur.

A M. A. DE L***.

> Comme tout jeune cœur encor jeune de fiel,
> Je demandai d'abord ma poésie au ciel :
> Hélas ! il n'en tomba qu'une réponse amère.
>
> (Barbier.)

O toi de qui le Ciel inspire le génie,
Toi dont la voix est chaste et la muse bénie,
Doux poëte, je t'aime, et tes chants me sont chers,
Comme aux fils d'Israël mourants dans les déserts
Le fut l'eau jaillissant à la voix de Moïse.
Pendant ces tristes jours où notre cœur se brise
Sous le fardeau trop lourd de son secret tourment,
Comme un roseau séché que déchire le vent,
Je berce mes ennuis aux accords de ta lyre ;
Car le mal inconnu dont tout homme soupire,
Les doutes de l'esprit gonflé d'un fol orgueil,
Les roses de la vie et les vers du cercueil,
Et le sceptre fardé qui s'appelle la gloire,
Et le besoin d'un Ciel en qui l'on puisse croire,

Et la Vierge qu'on rêve et qu'on ne trouve pas,
Tes chants me disent tout; et moi, je suis tes pas,
Malheureux de tes maux, souriant de ta joie,
Et m'enivrant aux fleurs dont tu sèmes ta voie.
Comme toi j'espérais, à l'aube de mes jours,
Un long enchantement d'éternelles amours.
Je cherchais dans la foule un cœur fidèle et tendre,
Qui fût né pour le mien et qui sût me comprendre;
Je rêvais le bonheur, je trouvai le plaisir,
Rien de plus; et l'ennui succédant au désir,
Mon âme se vida comme un vase fragile
Qui répand le parfum versé dans son argile.
Un nuage d'hiver passant sur mon printemps,
Sécha ma jeune séve à la fleur de mes ans.
Je vis que de cette âme ardente et solitaire
Personne auprès de moi n'entendait le mystère,
Et je suivis longtemps d'un regard désolé
Mon paradis d'amour comme une ombre envolé.

Mais toujours dans l'esprit l'illusion vivace
Souffle des flots nouveaux sur le flot qui s'efface;
C'est une mer qui tombe et se renfle sans fin;
C'est le soleil couché qui renaît au matin.
Un vague souvenir des jours de mon enfance
Dans mon cœur tout à coup ressema l'espérance;
Il vint comme un parfum, comme un souffle enchanté

Sur les ailes du soir par la brise apporté.
La cité, le désert, les torrents, les nuages,
Tout se peuplait pour moi de mystiques images.
Dans l'orage d'été mourant au fond des bois
De l'orgue des chrétiens je retrouvais la voix.
La lampe qui luit seule, ardente sentinelle,
Sous les arceaux saxons d'une sombre chapelle,
Illuminait ma nuit comme l'astre divin
Qui des trois mages-rois éclaira le chemin.
Parfois il me semblait entendre dans ma veille
La harpe de David chantant à mon oreille
Quelque psaume d'amour ou de saint repentir.
Le sommeil en venant sur moi s'appesantir,
A ces pensers pieux n'apportait point de trêve;
L'échelle de Jacob descendait dans mon rêve,
Et des blancs séraphins le chœur mélodieux
Y montait lentement en m'invitant aux cieux;
Lève-toi, disaient-ils, homme fils de la terre :
Ouvre enfin tes regards fermés à la lumière,
Ton sommeil a duré longtemps; éveille-toi :
Tu cherches le bonheur; le bonheur c'est la foi.

Et je voulus, cédant à cette voix suprême,
Me faire homme nouveau par un nouveau baptême,
A mes penchants mauvais mettre un bâillon de fer,
Coller des ailes d'ange à mes membres de chair,

Dans sa route de feu suivre le char d'Élie,
Selon mon rêve enfin recommencer ma vie ;
Fragilité ! Bientôt, néophyte indécis,
Et d'un seul jour de marche épuisé, je m'assis
Comme le voyageur qui respire avec peine
L'air des Alpes trop pur pour l'homme de la plaine,
Et se couche haletant au milieu du glacier.
La vertu dont mon cœur essayait le sentier
Étouffait, sous le poids de sa froide atmosphère,
Ce cœur trop imbibé des vices de la terre
Pour savourer le chaste et sévère bonheur
Que goûte le chrétien sous la loi du Seigneur.
O Pères du désert ! graves anachorètes,
La cendre où vous baigniez le volcan de vos têtes,
Dans son cratère ardent n'éteignait pas toujours
La lave de désirs qui dévorait vos jours ;
Mais vous lisiez au ciel des voluptés divines
Dont l'espoir de votre âme étayait les ruines ;
Moi, mes yeux regardaient sans voir. Le firmament
Émoussait ses clartés sur leur aveuglement ;
Et, voyant que j'errais comme un esquif sans voiles
Sur la mer de saphir que peuplent ces étoiles,
Où, dit-on, l'Éternel a gravé de sa main
Le secret de son nom que je cherchais en vain,
J'eus un de ces pensers dont le poison vous navre ;
Je sentis que ma foi n'était rien qu'un cadavre,
Un squelette menteur que mon esprit blasé

Par ennui du plaisir avait galvanisé,
Et qui, promptement veuf de sa factice flamme,
Déjà se rendormait au tombeau de mon âme,
Et mon rêve de ciel, s'envolant sans retour,
Fut s'unir dans leur poudre à mes rêves d'amour.

Ah ! de son souffle froid lorsque l'indifférence
Éteint ces astres purs qui dorent l'existence,
La lune de l'amour, le soleil de la foi,
La vie est une nuit, et l'homme avec effroi
Par ses sombres sentiers passe et repasse encore,
Sans espoir qu'au matin lui renaisse une aurore,
Mais conservant toujours un pieux souvenir
De ces flambeaux sacrés qu'il ne verra plus luir.
Poëte, chaque jour s'élargissent les ailes
Qui ravissent ta muse aux voûtes éternelles ;
Chaque jour devant toi s'ouvrent de nouveaux cieux,
Où pour suivre ton vol nous fatiguons nos yeux :
Toute chose ici-bas a sa pente tracée ;
La tienne est de monter toujours, et ta pensée,
Comme l'encens, s'exhale et brûle jour et nuit
Pour le Dieu dont ton rêve a vu passer l'esprit.
Moi, j'ai ma route aussi : le front plein, le cœur vide,
Je marche, labourant dans une terre aride,
Sans amour pour mon œuvre et sachant que ma main
Aux ronces du hallier, aux pierres du chemin,

Sème le plus souvent ce grain mêlé d'ivraie,
Que le soleil dessèche ou que le vent balaie,
Humble dot de ma lyre, inféconde moisson,
Qui peut-être jamais n'éclora du sillon !

L'AMOUR DE L'ÉCUYER.

Ei che modesto è sì, com' essa è bella,
Brama assai, poco spera, e nulla chiede.

(Tasso.)

Simple écuyer, quoique d'ancien lignage,
Je n'ai pour bien qu'une épée et mon cœur;
L'une appartient par loi de vasselage
A l'étendard du prince mon seigneur,
Et l'autre, hélas! portant plus lourde chaîne,
De noble dame est esclave en ce jour :
Plaignez-moi donc et partagez ma peine,
Vous qui savez ce qu'est le mal d'amour.

Le monde entier n'a point si douce chose
Que cette belle, objet de tous mes vœux;
Son front est blanc de lys, sa bouche rose,
Et c'est le Ciel qui sourit dans ses yeux;
Aussi Jésus, je dis ceci sans crainte,
Pourrait choisir dans tout le paradis.

Son plus bel ange ou sa plus jeune sainte,
Que sur tous deux ma dame aurait le prix.

Or, vous pensez s'il est duc ou vidame,
Page ou baron, trouvère ou chevalier,
Qui la voyant ne lui donne son âme;
Tous sont épris, mais moins que l'écuyer.
Je sais qu'ils ont de plus belles paroles,
Mais cette ardeur qu'ils viennent étaler
N'est rien qu'un jet d'étincelles frivoles
Qui luit, éclate et s'éteint sans brûler.

En souriant tourne-t-elle la tête
De mon côté, je m'éloigne confus;
Je sens mon front pâlir, mon sang s'arrête,
Mon œil se trouble et mon cœur ne bat plus.
Eux, moins aimants, font valoir leur martyre,
Pleurent très-haut en souriant tout bas;
Souffrant bien moins, ils savent bien mieux dire;
Et moi, je meurs et je ne parle pas.

Oui, j'aime tant que j'en mourrai, j'espère :
Si c'est péché, mon Dieu, pardonnez-moi !
Mais l'étranger franchit notre frontière,
Pour tout Français combattre est une loi.

Clairon bruyant qui nous appelle aux armes,
Mon cœur blessé t'écoute avec transport.
Le sang sied mieux à l'homme que les larmes,
Et dans la guerre on peut trouver la mort.

Ah ! lorsqu'on est plein de vie et de flamme,
Mourir alors, jeune, dans un combat,
Pour son pays et pleuré de sa dame,
Quel rêve d'or pour l'âme d'un soldat !
On s'attendrit sur cette fleur qui tombe
Avant que l'âge ait fané ses couleurs.
Moi, si je meurs, personne sur ma tombe
N'apportera le tribut de ses pleurs !

Et lorsqu'un jour de fête et de victoire
La France heureuse aura revu ses fils
Lui rapportant déchiré par la gloire
Son étendard, l'effroi des ennemis,
Ma dame, hélas! parée et souriante,
Verra passer leur triomphe guerrier,
Sans que ses yeux dans la troupe brillante
Aient remarqué qu'il manque un écuyer !

L'ANGE GARDIEN.

To sounds of heavenly harps shes die away.
(Pope.)

Tu vas mourir, ma jeune vierge ;
Ton front mouillé d'une froide sueur
Languit pâle comme le cierge
Qui brûle à l'autel du Seigneur ;
Et tu souris encore, et ta prunelle éteinte
Voudrait s'élever jusqu'à moi :
Tu me cherches, Éva, me voici ; sois sans crainte :
Meurs doucement, ton ange est près de toi.

Tu naquis : l'Éternel, pour protéger ton âme,
Parmi les séraphins m'appela ; j'obéis,
Et, franchissant les cieux de mes ailes de flamme,
Près de ton berceau je m'assis.
Là, je veillais comme une tendre mère.
Lorsque du jour la trop vive lumière

Blessait tes yeux, mon aile les voilait ;
Souvent aussi, penché sur ta tête vermeille,
De quelque chant du Ciel je berçais ton oreille,
Et dans un doux sommeil mon souffle t'endormait.

Tu croissais, n'ayant du jeune âge
Que la grâce ingénue et non la vanité ;
Mûre dans ton printemps, ignorant la beauté,
Craignant de plaire et plaisant davantage.
Dans son innocence ton cœur
Était comme étranger à ce monde de fange ;
Rien d'impur n'y battait, et ma chasteté d'ange
Me paraissait ternie auprès de sa candeur.

Hélas ! combien j'ai vu de jeunes femmes
Innocentes longtemps et saintes comme toi,
Du Seigneur oublier la loi,
Et vendre aux anges noirs l'avenir de leurs âmes !
L'une pour un trésor, l'autre pour une fleur,
Ou bien pour un regard dont s'enivrait son cœur,
Car le regard de l'homme est plein d'une puissance
Que l'œil de l'ange ignore dans les cieux ;
Son feu sombre et brûlant sait troubler l'innocence,
Et l'âme d'une vierge est souvent sans défense
Contre son poison odieux.

Oh ! combien j'en ai vu de jeunesse parées,
Déjà par le péché jusqu'au cœur dévorées,
Qui vivaient mortes pour le Ciel !
Ivres de voluptés douces mais défendues,
Elles creusaient à leurs âmes perdues
Les abîmes sans fond d'un supplice immortel;
Et l'ange gardien de leur vie,
Détournant ses regards de leur vertu flétrie,
Venait pleurer aux pieds de l'Éternel.

Mais toi, je t'ai gardée, ô ma vierge si chère !
C'est pour toi qu'est le Ciel, car tu vécus pour lui.
Éva, courage ! auprès de notre père
Tous deux nous serons aujourd'hui.
Laisse ce corps que la tombe réclame ;
Il est né pour ses vers, qu'il leur soit donc livré !
Au rang des séraphins, un trône pour ton âme
Par la main du Seigneur est déjà préparé.

Eh quoi ! mourir à son aurore !
Faut-il, hélas ! que la terre dévore
Les roses d'un front de quinze ans ?
Comme la fleur de la prairie
Qui sèche sur sa tige avant d'être cueillie !
Faut-il, vierge et charmante, expirer au printemps ?

Ainsi diront les fils des hommes,
Car Dieu même est soumis à leur vain jugement,
Tandis que sous ses pieds, nous, anges que nous sommes,
Adorons ses décrets dans un saint tremblement.
Insensés! que d'amères peines
A l'enfant qui s'éteint épargne le tombeau!
Combien il est heureux, celui qui voit ses chaînes
Se rompre à leur premier anneau!

La mort finit son œuvre. Adieu, mère éperdue,
Et vous tous, amis qui pleurez,
Pour vous Éva n'est point perdue.
Vivez comme elle, et vous la reverrez.
Adieu... Champs de l'air, à mes ailes
Ouvrez un chemin glorieux.
Vierges, entrelacez vos palmes immortelles;
Patriarches, courbez l'argent de vos cheveux.
Séraphins, au plus haut des cieux,
Sur l'enfer chantez ma conquête :
Aux accents de ma voix unissez-vous en chœur;
La mort d'Éva pour nous est une fête;
Seigneur, c'est votre fille; anges, c'est notre sœur.

FRANÇOISE DE RIMINI.

IMITÉ DE DANTE.

Lorsque dans ce séjour mon guide m'eut nommé
Ces antiques beautés et ces preux du vieil âge,
Des larmes de pitié mouillèrent mon visage ;
Car le crime de tous était d'avoir aimé.

Et je dis : Je voudrais adresser la parole
A ce couple affligé qui passe en ce moment,
Et qui, toujours uni, sous les ailes du vent,
Comme un songe à nos yeux tourbillonne et s'envole.

Mon guide répondit : Quand ils approcheront,
Au nom de leur amour et de la triste chaîne
Qui jusque dans ce lieu les lie et les entraîne,
Dis-leur de s'arrêter et soudain ils viendront.

Et quand vers nous le vent eut porté les deux ombres,
Je leur criai : Venez, ô vous pour qui l'enfer
A créé des tourments au milieu de son air;
Ames, volez à nous dans ces demeures sombres.

Telle on voit la colombe, aux beaux jours du printemps,
Voler, fendre les airs de son aile étendue,
Et dans son cœur de mère inquiète, éperdue,
S'abattre avec amour au nid de ses enfants.

Telles en écoutant ma voix affectueuse
Ces ombres, de la troupe où se trouvait Didon,
S'élancèrent vers nous; et de leur tourbillon
Percèrent en volant la vapeur ténébreuse.

Et l'une s'écria : Mortel compatissant
Qui viens nous visiter dans ces lieux redoutables,
Nous de qui les malheurs et les amours coupables
Ont attristé le monde et l'ont souillé de sang,

Si Dieu nous écoutait d'une oreille propice,
S'il nous aimait, pour toi tu nous verrais prier,
Puisque notre destin t'afflige le premier,
Et que d'un œil mouillé tu vois notre supplice.

Interroge-nous donc : parle, comme il te plaît ;
Et tu nous trouveras, âme sensible et tendre,
Prêtes à te répondre aussi bien qu'à t'entendre,
Maintenant que le vent se repose et se tait.

La terre où je suis née est ce plaisant rivage
Où le Pô mugissant, l'orgueil de nos cités,
Précipite le cours de ses flots irrités,
Et dans le sein des mers court engloutir leur rage.

L'amour d'un jeune cœur se rend maître aisément :
Le sien brûla bientôt de la plus vive flamme
Pour la belle personne arrachée à mon âme,
Et ce souvenir seul redouble mon tourment.

L'amour qui d'être aimé semble nous faire un crime,
Me fit aussi trouver un enivrant bonheur
Dans ce lien si doux dont s'enlaçait mon cœur,
Et qui l'enchaîne encore au fond de cet abîme.

L'amour nous réunit même dans le trépas ;
Mais celui qui causa nos malheurs sur la terre,
Et qui plongea ses mains dans le sang de son frère,
Les tourments de Caïn ne lui manqueront pas.

Lorsque j'eus entendu ce récit, immobile,
Le front rêveur, l'œil fixe, à la terre attaché,
Je demeurai longtemps en silence et penché.
A quoi penses-tu donc ? me dit enfin Virgile.

Et je lui dis : Hélas ! que de pensers d'amour,
Que de tendres désirs, que de riants mensonges
De leur trompeuse ivresse ont bercé dans leurs songes
Ces deux infortunés jusqu'à leur dernier jour !

Et me tournant vers eux, je repris : De tes peines,
Françoise, je me sens triste jusqu'à la mort.
Mais hélas ! je ne puis offrir à votre sort
Qu'une pitié stérile et que des larmes vaines.

Mais, dis-moi, dans le temps de vos plus doux soupirs
Comment l'amour vint-il, éclairant votre flamme,
Vous apprendre à tous deux le secret de votre âme,
Et vous livrer sans force au feu de vos désirs ?

Et Françoise reprit : O le cruel martyre
Que de voir rappelé dans le sein du malheur
Le lointain souvenir de ses jours de bonheur !
Ton guide le sait bien et peut aussi le dire.

Mais puisqu'enfin tu veux connaître ces instants
De nos jeunes amours, printemps rempli de charmes,
Ma voix va te redire, au milieu de mes larmes,
Et nos premiers aveux et nos premiers serments.

Un jour dans Lancelot, d'un œil de complaisance,
Ensemble nous lisions comment ce chevalier
Sous le joug de l'amour ploya son cœur altier.
Nous étions seuls et sans aucune défiance.

Plus d'une fois déjà nos yeux s'étaient cherchés
Pendant cette lecture, et de notre visage
La rougeur chaque fois dans son muet langage
Trahissait de nos cœurs les battements cachés.

Mais un passage seul causa notre délire,
Quand nous lûmes enfin comment par un baiser
Lancelot dans son trouble un jour osa presser
De celle qu'il aimait le séduisant sourire,

Lui que rien ne peut plus ravir à mon amour,
Tout tremblant me baisa la bouche ; ma tendresse
De ses transports, hélas ! partagea trop l'ivresse,
Et nous ne lûmes plus tout le reste du jour.

Ainsi parlait Françoise ; et l'autre âme en silence
Pleurait en l'écoutant ; et de les voir souffrir
Mon cœur fut si touché que, me sentant mourir,
Je tombai sur la terre et perdis connaissance.

UGOLIN.

IMITÉ DE DANTE.

J'aperçus deux damnés dans un fossé de glace,
Sur la tête de l'un l'autre levait sa face!
Et, comme un affamé s'acharne sur du pain,
Ses dents, pour satisfaire une effroyable faim,
Dans le cou du premier qu'avait brisé leur rage,
S'enfonçaient en rongeant son crâne et son visage.
Ainsi jadis Tydée avait dans sa fureur
Déchiré Ménalippe; et moi, saisi d'horreur,
Je m'écriai : Dis-nous, toi dont l'âme inhumaine
Sur ce crâne entr'ouvert semble assouvir sa haine,
Par quel crime inouï cet homme a mérité
De servir d'aliment à ta férocité.
De son tourment alors approuvant la justice,
Et connaissant vos noms ainsi que son supplice,
Je jure que ma voix au monde redira
Tout ce qu'en cet enfer la tienne m'apprendra,

Et de ton souvenir je laverai la tache,
Si contre mon palais ma langue ne s'attache.

Le pécheur détacha de son festin affreux
Sa bouche ensanglantée, et prenant les cheveux
Du crâne dont ses dents arrachaient la cervelle,
Il s'essuya. Tu veux, dit-il, que je rappelle
Ce cruel souvenir dont mon cœur déchiré
Même avant de parler se sent désespéré !
Mais si ma voix, là-haut, sur la terre de vie,
Doit faire pour ce traître éclore l'infamie,
Tu vas me voir ensemble et parler et pleurer.
J'ignore quel destin t'a laissé pénétrer
Ici-bas, dans ce lieu d'éternelle souffrance,
Mais d'après ton accent je te crois de Florence.
Apprends qu'en moi ton œil voit le comte Ugolin,
Et dans ce corps maudit qu'ici j'ai pour voisin
L'archevêque Roger. Maintenant ton oreille
Va savoir la raison d'une union pareille.
Je ne te dirai pas comment sa trahison
Me jeta sans défense au fond d'une prison,
Ni comment, d'un tel prix payant ma confiance,
Il m'y laissa mourir; il n'est besoin, je pense,
De te le répéter; ce que tu ne sais pas,
C'est l'horreur dont ses soins ornèrent mon trépas,
C'est la mort de damné que m'inventa sa rage.
Apprends donc si j'ai droit de venger mon outrage.

Une étroite ouverture au sommet du donjon
Qui de *Tour de la Faim* a conservé le nom,
Et sur d'autres que moi doit se fermer encore,
M'avait déjà montré plus d'une triste aurore,
Lorsqu'une nuit un songe à mes yeux vint offrir
Le tableau de ma vie et de mon avenir.
Libre et seigneur, j'allais chassant sur la montagne
Qui dérobe aux Pisans Lucques et sa campagne,
Le loup et ses petits. Avec tous leurs limiers
Guaslandi, Sismondi, Lanfranchi, les premiers,
Conduisaient les chasseurs, et de la meute ardente,
Leurs cors pressaient au loin la course haletante.
Et bientôt je crus voir le père et ses enfants
Succomber épuisés ; le museau dans leurs flancs,
Les chiens les déchiraient de blessures sans nombre,
Et quand je m'éveillai, dans la nuit encor sombre,
J'entendis mes enfants jusqu'au soleil prochain
Pleurer dans leur sommeil et demander du pain.

Que ton cœur est cruel, si, songeant aux alarmes
Que dut sentir le mien, tu n'en verses des larmes !
A quel sort plus affreux en pourrais-tu donner ?
Nous étions levés tous, et l'heure allait sonner
Où l'on nous apportait à manger ; nos pensées
Des rêves de la nuit étaient toutes glacées.
Et j'entendis murer la porte de la tour,
De cette tour horrible ; et mon œil tour à tour

De chacun de mes fils interrogea la face.
Mais je ne pleurai pas, mon cœur était de glace;
Eux pleuraient; et mon fils, mon Anselme si cher,
Dit : Mon père, en nos yeux que sembles-tu chercher?
Je demeurai sans pleurs; aucun mot de ma bouche
Ne sortit ce jour-là; mais lorsque de ma couche
Du soleil renaissant j'aperçus un rayon
Qui tristement venait dorer notre prison,
Et que, de mes enfants parcourant le visage,
Sur chacun, de mes maux je retrouvai l'image,
De désespoir alors je mordis mes deux mains;
Et mes fils, effrayés de ces transports soudains,
Et croyant que la faim les causait, se levèrent,
Et tous à mes genoux ensemble ils s'écrièrent :
Mon père, ta douleur nous fait bien plus souffrir
Que la faim : mange-nous; aide-nous à mourir;
Tu nous donnas nos corps, que le tien s'en nourrisse.
Je me tus pour ne pas accroître leur supplice.
Ce jour et le suivant nous fûmes tous muets.
O terre qui souffris de semblables forfaits,
Pourquoi ne pas t'ouvrir? et toi, cruelle aurore,
Sur ce cachot de mort pourquoi renaître encore?
Le quatrième jour était déjà venu,
Lorsque Gaddo, tombant à mes pieds étendu,
Me dit : Pourquoi ne pas me secourir, mon père?
Puis il mourut. Ainsi mon œil sur cette terre
Vit entre le cinquième et le sixième jour,

Mes trois autres enfants expirer tour à tour.
Moi-même alors, les yeux couverts d'un voile sombre,
Sur mes fils déjà froids je me traînai dans l'ombre,
Et je les appelai, trébuchant sur leurs corps,
Pendant deux jours entiers, après qu'ils furent morts,
Jusqu'à ce que la faim, à cette heure suprême,
L'emportât sur l'excès de mon désespoir même.

A ces mots le damné termina son récit.
L'œil hagard, aussitôt avec rage il reprit
La tête du pécheur à sa haine livrée,
Et je la vis bientôt sanglante, déchirée,
Et les dents, qui déjà dans le crâne criaient,
Comme celles d'un chien jusqu'à l'os pénétraient.

FIN DE PLUS DEUIL QUE JOIE.

THÉATRE

UNE

POSITION DÉLICATE

COMÉDIE MÊLÉE DE CHANT,

En société avec M. Léonce.

REPRÉSENTÉE SUR LE THÉATRE DU GYMNASE DRAMATIQUE.

PERSONNAGES :

M. DE TRENEUIL.

M. DE MARANCEY.

AMÉLIE, femme de Treneuil.

Mme DE MARANCEY.

FRITZ, domestique.

La scène est dans un hôtel aux Eaux de Bade.

UNE

POSITION DÉLICATE

Le théâtre représente une salle commune dans un hôtel. Porte au fond, deux portes latérales. La porte à droite de l'acteur est celle de l'appartement de Mme de Marancey; la porte à gauche, celle de l'appartement de M. de Treneuil. Sur le devant, à droite, une petite table à déjeuner, auprès de laquelle se trouve une psyché. Du côté opposé, et à la même hauteur, une causeuse. Entre la porte du fond et l'appartement de M. de Treneuil, une table avec tout ce qui est nécessaire pour écrire. Grande fenêtre à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRITZ, puis MARANCEY.

FRITZ, préparant un thé.

Voilà pourtant le quinzième déjeuner que je sers depuis ce matin... et le mien n'est pas du nombre... Si je n'avais pas prélevé deux ou trois côtelettes au pavillon... une tranche de pâté au premier, et une aile de volaille au second, je serais encore à jeun... Il n'y a pas moyen de vivre comme ça.

MARANCEY, entrant par le fond en costume de voyage, une cravache à la main.

Personne dans cet hôtel... Ah! voici enfin une figure tant soit peu humaine!

FRITZ.

Que demande monsieur?

MARANCEY.

Faites monter mes effets... donnez-moi un appartement, et surtout à déjeuner le plus tôt possible. (Regardant sur la petite table.) Qu'est-ce que c'est que ça? du thé ?... le soir, à la bonne heure ; mais le matin?... Qu'on me serve quelque chose de plus positif... car je suis très-positif, moi.

FRITZ.

Pour ce qui est du déjeuner, ça ne serait pas difficile... quand on en a servi quinze, vous concevez qu'un de plus ou de moins... mais un appartement... désolé... l'hôtel est plein, de la cave au grenier...

MARANCEY.

Vous vous donnez donc tous le mot dans cette abominable ville de Bade... voilà trois hôtels, *le Faucon, les Armes de Darsmstadt, Badischen-Hof,* où je reçois la même réponse... pas de place... Que diable! on est malade... on vient aux Eaux pour se guérir, et l'on ne peut pas même trouver un misérable lit.

FRITZ.

Ah!... monsieur est malade... faites excuse, je n'ai pas l'intention d'offenser monsieur... En vérité, il y a des figures singulièrement trompeuses... C'est que, voyez-

vous... ce n'est pas tout d'être malade, il faut s'y prendre à temps. Au milieu de la saison, quand tout le monde est logé... ce serait l'empereur d'Autriche lui-même qui viendrait dire : Je suis malade, qu'on lui répondrait : J'en suis bien fâché ; repassez l'année prochaine.

MARANCEY.

Il faut pourtant que je trouve à me loger.

UN DOMESTIQUE, entrant, un bouquet à la main.

De la part de lord Bingham, pour madame de Marancey.

(Il remet le bouquet à Fritz, puis il sort.)

MARANCEY.

Hein ! que dit-il ?... Madame de Marancey loge dans cet hôtel ?

FRITZ.

Qu'y a-t-il de surprenant ?

MARANCEY, à part.

Cela ne se peut pas. (Haut.) Dites-moi, mon ami, cette dame de Marancey est-elle jeune ?

FRITZ.

Vingt-deux ans tout au plus.

MARANCEY.

Jolie ?

FRITZ.

Je crois bien.

MARANCEY.

Blonde, mince, tournure élégante ?

FRITZ.

Juste ça.

MARANCEY, à part.

Voilà qui est prodigieux... Il n'y a que moi pour ces rencontres-là... (A Fritz.) Faites porter mes malles dans cet appartement.

FRITZ.

Chez cette dame ?... monsieur veut rire.

MARANCEY.

Je ne ris jamais.

FRITZ.

Mais, monsieur, madame de Marancey est sortie en ce moment, et...

MARANCEY.

Faites ce que je vous dis.

FRITZ.

Mais...

MARANCEY.

Comment vous nomme-t-on, mon ami ?

FRITZ.

Fritz, pour vous servir.

MARANCEY.

Eh bien ! monsieur Fritz, j'ai une habitude bonne ou mauvaise... quand j'ai donné un ordre deux fois, je ne

le répète jamais une troisième... si l'on ne comprend pas, c'est ma cravache qui se charge de l'explication. Comprenez-vous?

FRITZ.

Parfaitement... mais pourtant...

AIR de *Jadis et Aujourd'hui.*

Dans un autre hôtel, je le jure,
Mieux qu'ici vous vous logerez;
Vous savez bien que l'Écriture
Dit : *Cherchez, et vous trouverez.*

MARANCEY.

Le conseil est fort bon à suivre;
Mais un meilleur que celui-là,
Et qu'on trouve aussi dans ce livre...
(Levant sa cravache.)
C'est : *Frappez, on vous ouvrira.*

FRITZ.

Par exemple !

MARANCEY, jouant avec sa cravache.

Hein ?

FRITZ.

Je comprends, monsieur, je comprends.

MARANCEY.

Ainsi donc, mes effets et mon déjeuner.

FRITZ

Tout ça chez cette ?... (Geste de Marancey.) Je comprends, monsieur, ne prenez pas la peine de répéter.

MARANCEY.

Je vois que vous êtes un garçon intelligent... C'est là, dites-vous, qu'est l'appartement de madame de Marancey?

(Montrant la porte à droite.)

FRITZ.

Oui, monsieur.

MARANCEY.

L'aventure est vraiment originale...

(Il entre dans l'appartement à droite.)

SCÈNE II.

FRITZ, seul.

Original!... c'est lui qui peut se vanter d'en être un... et fameux encore... Qu'est-ce que va dire madame de Marancey?... Ma foi, qu'ils s'arrangent... il ne lui parlera peut-être pas avec sa cravache... Quel mauvais genre! C'est qu'il l'aurait fait... Le plus souvent que je vais me faire éborgner pour les beaux yeux de cette dame!... (On entend sonner à droite.) Bon! le voilà qui sonne... Ne vous gênez pas, faites comme chez vous... brutal!... (On sonne à gauche.) A l'autre!... C'est monsieur de Treneuil qui se lève... On y va.

SCÈNE III.

FRITZ, TRENEUIL.

FRITZ, à Treneuil qui est entré par la porte de gauche.

Monsieur a sonné ?

TRENEUIL.

Faites servir le thé... ma femme revient du bain, et le médecin recommande qu'elle déjeune aussitôt après.

(Il s'assied sur la causeuse.)

FRITZ.

Tout est prêt... (A part.) C'est là un mari aux petits soins pour son épouse

(On entend sonner à droite.)

TRENEUIL.

Comment, notre voisine est déjà rentrée?... elle est matinale.

FRITZ.

Elle est jolie, la voisine !... Voilà deux fois qu'il sonne cet enragé-là... la troisième, c'est peut-être aussi comme quand il parle... je n'ai pas envie que sa cravache lui serve de cordon de sonnette.

(Il entre précipitamment dans l'appartement à droite et emporte le bouquet.)

SCÈNE IV.

AMÉLIE, TRENEUIL.

TRENEUIL.

A qui en a-t-il avec son air effaré ?... (Allant au-devant de madame de Treneuil qui entre par la porte du fond.) Bonjour, chère Amélie, je t'attendais.

AMÉLIE.

Déjà levé, après avoir passé la nuit au bal !

TRENEUIL.

Tu n'y étais pas, il me tardait de te revoir ce matin. Ce vilain docteur qui n'a pas voulu te permettre.. d'y venir...

AMÉLIE.

Ne m'en parle pas... (Ils s'asseyent à la petite table.) Toutes ces dames que je viens de voir aux bains ont renouvelé ma douleur en me parlant des plaisirs de cette soirée... Elle était donc bien brillante ?... Tu vas me donner quelques détails en déjeunant.

TRENEUIL.

Mon Dieu ! je n'y ai rien vu que de très-ordinaire... des demoiselles dansant pour danser... des jeunes gens désertant la pastourelle pour la bouillotte... des maris bâillant et regardant l'heure à toutes les pendules... le tout encadré dans cette bordure de douairières, de vieilles

filles et de danseuses en disponibilité, qui se vengent par la médisance des disgrâces de l'âge et de la laideur. Voilà le bal d'hier soir... Tu vois que c'est ici comme à Paris, comme partout.

AMÉLIE.

Et, dis-moi : quelles étaient les plus belles toilettes, les danseuses les plus recherchées?

TRENEUIL.

D'abord, la femme la plus élégante, la plus radieuse, la plus courtisée; tu devines sans doute ?

AMÉLIE.

Madame de Marancey?

TRENEUIL.

Précisément, madame de Marancey, notre aimable voisine... Lorsque il y a trois semaines, nous la vîmes arriver ici sans son mari, n'ayant d'autre chaperon que son esprit et sa beauté, je prédis d'abord qu'elle deviendrait la femme à la mode de la saison, ce qu'on appelle la reine des Eaux; mais elle aurait dû se contenter de cet empire qu'elle exerce à si juste titre, sans ambitionner ces petits succès de médisance, si faciles à obtenir, et surtout sans chercher à faire briller son esprit aux dépens de notre heureux ménage... Voilà ce que je lui reproche et que j'aurai de la peine à lui pardonner... Du reste, je dois avouer que ses succès ne font que croître chaque

jour. Hier surtout, c'était une admiration, une fureur! elle entraînait à sa suite une foule de soupirants de tous les pays... il y en avait de quoi faire un congrès.

AMÉLIE.

Tu lui en veux donc encore ?... pour ma part, il y a longtemps que je lui ai pardonné... Elle-même a pris soin de me faire oublier les petits griefs que je pouvais avoir contre elle... il n'est sorte de prévenances que je n'en reçoive chaque jour... Elle est réellement fort aimable...

TRENEUIL.

Comment donc, aimable pour toi, aimable pour moi, aimable pour tout le monde : c'est un désir immodéré de plaire... il y a foule dans son cœur : c'est un véritable *roût*.

AIR *du Premier Prix.*

Même pour ceux qu'elle méprise,
Sa vanité se met en frais ;
Une coquette a pour devise :
Plaire toujours, n'aimer jamais.
Son cœur, où chacun trouve place,
Jamais n'a connu de lien ;
C'est un miroir dont la surface
Reçoit tout et ne garde rien.

AMÉLIE.

Comme tu es sévère... parce qu'elle plaît !

TRENEUIL.

Je ne puis souffrir ces femmes dont la coquetterie

semble dire à tout venant : « A genoux, et adorez-moi... » Pour toi, madame de Marancey, malgré sa médisance, n'est qu'une femme aimable ; pour moi, c'est une véritable coquette... Au reste, cela ne regarde que son mari ; s'il le trouve bon... personne n'a rien à dire... et entre nous, il aurait tort de se fâcher, car cet honnête Marancey est bien de tous mes amis le plus étourdi, le plus fat, le plus mauvais sujet, en un mot.

AMÉLIE, avec embarras.

Mais, dis-moi... hier soir, madame de Marancey paraissait-elle distinguer quelqu'un dans le nombre de ses adorateurs ?

TRENEUIL.

A te vrai dire, je crois que oui.

AMÉLIE.

Quel est donc l'heureux mortel ?...

TRENEUIL.

Celui qui se montrait le moins empressé auprès d'elle... un homme que sa position respectable semblait placer hors du cercle de ses adorateurs... un homme marié, enfin, à une femme trop charmante, pour que la moindre fantaisie d'inconstan celui soit possible... Tu ne devines pas ?

AMÉLIE.

Non.

TRENEUIL se lève.

Quand on est naturellement modeste, il en coûte de parler de soi.

AMÉLIE.

Toi ?

TRENEUIL.

Je le crains.

AMÉLIE, se levant.

Mon Dieu ! que les hommes sont présomptueux ! et quelle réserve nous devons nous imposer, nous autres femmes !... Quoi ! parce que madame de Marancey te traite avec l'intimité qui s'établit si promptement aux Eaux, tu te persuades qu'elle a une passion pour toi.

TRENEUIL.

Qui te parle de passion ? Voici le fait... Madame de Marancey est habituée à faire des esclaves de tous les hommes qu'elle rencontre... Autant de soupirants, autant de victimes immolées par sa coquetterie... Cette Saint-Barthélemy de cœurs masculins lui semble un droit de sa beauté... Je suppose qu'elle aura trouvé étrange, et peut-être insolente, ma prétention d'échapper au massacre... Grâce à mon indifférence, j'ai le mérite d'être une exception... et toutes les femmes ont du goût pour les exceptions.

AMÉLIE.

La familiarité avec laquelle elle vous traite n'a rien, après tout, qui doive tant vous flatter... Elle ne prouve qu'une chose, c'est qu'elle ne pense point à vous... D'ailleurs, un homme marié est sans conséquence.

(Elle remonte le théâtre, et en revenant en scène elle se trouve à la gauche de Treneuil.)

TRENEUIL, passant à droite.

Ah! je suis sans conséquence! tu as raison... Quand cette belle dame oublie si souvent ses yeux sur les miens, c'est que je suis sans conséquence... Quand nous causons ensemble, et qu'à chaque instant quelque parole insidieuse ou coquette me met sur la voie d'une déclaration, c'est que je suis sans conséquence.

AMÉLIE.

Oui, oui... C'est fort mal d'avoir ainsi mauvaise opinion des femmes.

TRENEUIL.

Cette nuit, au bal, lorsqu'au milieu d'une douzaine de dandys, qui la poursuivaient de leurs galanteries, elle est venue prendre mon bras, et me proclamer ainsi son chevalier... ces deux contredanses pour lesquelles elle est venue elle-même m'inviter... (Tirant de sa poche un éventail.) Cet éventail, enfin, qu'elle a laissé dans mes mains... c'est que je suis sans conséquence.

AMÉLIE.

Quoi! son éventail!

(Treneuil lui présente l'éventail qu'elle pr end.)

TRENEUIL.

Non, c'est que je suis sans conséquence!... Aimez votre femme; jouez, auprès d'une autre fort séduisante, un rôle toujours un peu ridicule; soyez, en un mot, d'une fidélité antédiluvienne, et, pour tout remercîment, on

vous appellera homme sans conséquence... Amélie, je confondrai votre incrédulité devant madame de Marancey elle-même.

AMÉLIE.

Tais-toi donc... la voici qui rentre.

SCÈNE V.

TRENEUIL, AMÉLIE ; Mme DE MARANCEY, un bouquet à la main, entrant par le fond, suivie d'un domestique qui lui remet des lettres.

Mme DE MARANCEY, prenant les lettres.

Je n'y suis pour personne... vous entendez... (A Amélie.) Bonjour, ma toute belle.

(Le Domestique porte la table du déjeuner au fond du théâtre.)

TRENEUIL, saluant.

Madame.

Mme DE MARANCEY.

Toujours ensemble ! C'est avec justice que nous vous avons surnommés, à Bade, le ménage-modèle... Jamais un nuage... jamais la moindre discussion.

TRENEUIL.

Au contraire, madame ; en ce moment même, Amélie et moi ne sommes pas du même avis. (Il passe entre les deux dames.) Si vous le permettez, je vous prendrai pour juge.

AMÉLIE, vivement.

Alphonse, vous n'y pensez pas.

TRENEUIL.

Si fait, vous avez piqué mon amour-propre. (Bas.) Je veux te prouver ce que je t'ai dit.

Mme DE MARANCEY.

Voyons, de quoi s'agit-il?

TRENEUIL.

Une humiliation que je viens d'essuyer... Si j'en crois madame, je dois me résigner à être rangé dans la classe de ces êtres infortunés qui sont sans importance aux yeux de votre sexe; en un mot, je suis un homme sans conséquence.

Mme DE MARANCEY.

Et vous demandez mon avis?... C'est embarrassant... Si je réponds que je pense comme Amélie, je serai impolie; et puis, me croirez-vous?... Si je vous avoue que je suis d'un avis contraire, ne vous mettrez-vous pas dans la tête que je vous trouve dangereux?

TRENEUIL.

Madame, votre réponse est de la diplomatie... il faut vous deviner.

Mme DE MARANCEY.

Ignorez-vous que les femmes veulent être devinées?...

TRENEUIL, bas, à Amélie.

Voilà le feu qui commence... Attention.

Mme DE MARANCEY.

Pour me faire comprendre, je vais vous expliquer ce que j'entends par un homme sans conséquence ; vous déciderez vous-même si cela vous regarde. Selon moi, les hommes sans conséquence, ce sont ces étourdis toujours occupés de leur propre mérite, ces fashionables que vous appelez ma cour... qui m'ont promis de se tuer le jour de mon départ, et qui, en attendant, semblent s'être ligués pour me faire périr sous le poids de leur fastidieuse correspondance.

TRENEUIL.

C'est là votre courrier de ce matin ?

Mme DE MARANCEY.

Et voici ma réponse.

(Elle déchire les lettres.)

AMÉLIE.

Comment ! sans les lire ?...

Mme DE MARANCEY.

A ma place, vous les liriez donc ?

TRENEUIL.

Excusez la naïveté d'Amélie... quand on n'a pas l'habitude de ces sortes de correspondances.

Mme DE MARANCEY.

S'il fallait lire toutes ces fadeurs, et y répondre, que deviendrions-nous?... Car quelle femme mariée, émancipée par conséquent, à moins d'être affreuse, ne s'est pas entendu dire cent fois qu'elle était adorée?

AMÉLIE.

On ne me l'a jamais dit.

Mme DE MARANCEY.

Votre position est si différente de la mienne... que j'envie votre sort !... Vous avez le bonheur d'être constamment sous la protection d'un époux, tendre, dévoué... tandis que moi, pauvre délaissée...

(Elle s'assied sur la causeuse.)

TRENEUIL, à part à Amélie.

Le vent est décidément à la mélancolie. (Haut à madame de Marancey.) En vérite, la conduite de Marancey est sans excuse; mais, sans doute, il ne tardera pas à venir vous rejoindre...

AMÉLIE, à part.

Grand Dieu !

Mme DE MARANCEY.

Mon mari !... il ne sait pas même, j'en suis sûre, que je suis à Bade... A côté de vous, nous sommes un couple bizarre... Mon mari est jeune, de mœurs élégantes, dissipées; il lui faut une vie variée, des distractions, des

voyages... En ce moment, je ne sais trop où il est... en Allemagne, je crois.

AMÉLIE, à part.

Il ne viendra pas!... Je respire.

Mme DE MARANCEY.

Et moi, forcée de faire seule le voyage des Eaux... je me vois en butte aux persécutions dont le désœuvrement des fats est toujours prêt à poursuivre une pauvre femme qu'on suppose un peu négligée.

(Amélie s'assied à droite, et prend une brochure qu'elle parcourt.)

TRENEUIL

Quel langage !... Vous ne croyez donc pas, madame, à l'amour que vous inspirez?

Mme DE MARANCEY.

Qu'a de commun l'amour avec cette galanterie banale, espèce de monnaie ayant cours dans le monde?

TRENEUIL.

Vous êtes sévère pour vos victimes.

Mme DE MARANCEY.

Peut-on prendre au sérieux les passions d'un jour et les fades adulations de ces hommes qui ne savent parler qu'à genoux?

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Comment écouter le martyre
De ces gens pleins d'humilité,

Dont les yeux toujours semblent dire :
Madame, un peu d'humanité,
Ah ! faites-moi la charité !
On rougirait de la conquête
D'un cœur qui se place trop bas...
Lorsqu'il leur faut baisser la tête,
Les femmes ne regardent pas.

Jusqu'ici je n'ai pas eu de mérite à défendre mon cœur ; mais sans avoir connu l'amour, je le comprends... je sens qu'il est telle circonstance où il peut devenir redoutable... Autant les déclarations de ces beaux messieurs me semblent inoffensives, autant un sentiment vrai, éprouvé par une âme ardente, exprimé par une intelligence noble et élevée, pourrait me paraître doux... à inspirer au moins.

TRENEUIL, bas, à sa femme.

Qu'en dis-tu ?

AMÉLIE.

Tu avais raison.

(Elle se lève.)

Mme DE MARANCEY, se levant.

Mais je me laisse égarer dans le pays des chimères ; redescendons sur la terre... Vous savez que nous avons arrangé une cavalcade charmante à Liestal pour ce matin.. (A Amélie.) Vous serez des nôtres.

AMÉLIE.

Pas aujourd'hui.

Mme DE MARANCEY, à Treneuil.

Au moins puis-je compter sur vous pour m'accompagner ? (A Amélie.) Vous permettez, ma chère, que je vous enlève votre mari ?

AMÉLIE.

Comment donc !... (A Treneuil.) Refuse, je t'en prie.

TRENEUIL, bas, à Amélie.

Ne suis-je pas sans conséquence ?

Mme DE MARANCEY.

C'est donc convenu.

TRENEUIL.

Madame, je suis au désespoir de ne pouvoir accepter l'honneur que vous me destinez.

Mme DE MARANCEY.

Vous me refusez !

TRENEUIL.

J'espère que vous voudrez bien admettre mon excuse, quoiqu'elle soit un peu bourgeoise... La santé de ma femme ne lui permet pas de prendre part à ce plaisir, et je désire, en bon mari, passer la matinée avec elle.

Mme DE MARANCEY.

C'est édifiant !

AMÉLIE.

Mon ami, je serais désolée...

Mme DE MARANCEY.

Et moi désespérée de séparer, ne fût-ce qu'un instant, deux cœurs si bien unis... J'espère que tout le monde ne refusera pas la corvée que je vous destinais.

TRENEUIL.

C'est une faveur que chacun se disputera.

Mme DE MARANCEY.

Ah ! vous croyez ?

TRENEUIL.

Et pour moi un sacrifice bien pénible, sans doute, mais auquel je dois me résigner... Un homme marié qui a le goût de son état n'est plus de ce monde... ce qui serait pour tout autre une faveur précieuse doit être accepté par lui humblement, et comme une preuve de son insignifiance. (Prenant des mains d'Amélie l'éventail qu'il lui a donné à la scène précédente.) Cet éventail, j'y pense, qu'hier soir vous m'avez confié, et que, par un oubli bien innocent, je vous jure...

Mme DE MARANCEY, à part.

Mon éventail dans les mains de sa femme !... c'en est trop.

TRENEUIL.

Il fut un temps où rien n'eût pu me forcer à le restituer... j'étais garçon alors, et je jouissais le plus largement possible des priviléges de l'emploi... J'acceptais toujours...

je demandais souvent, je prenais quelquefois, je ne rendais jamais... Aujourd'hui, mari consciencieux, je sais le respect que l'on doit à la propriété des autres. (Il lui rend son éventail.) N'est-ce pas, madame, que c'est édifiant?

Mme DE MARANCEY.

C'est admirable !... Vous devriez concourir pour le prix Monthyon.

TRENEUIL.

Vous êtes trop bonne.

AMÉLIE, à Mme de Marancey qui va pour sortir.

Vous nous quittez déjà !

Mme DE MARANCEY.

Oui, je rentre chez moi... Il y a trop longtemps que j'interromps le charme de votre tête-à-tête... (A part.) Ils me paieront tous deux leur impertinence.

(Elle va pour rentrer chez elle.)

TRENEUIL.

J'espère qu'elle choisira désormais une autre victime.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FRITZ.

(Au moment où Mme de Marancey va rentrer chez elle, Fritz paraît sur la porte, des habits et un portemanteau sous le bras.)

Mme DE MARANCEY.

Qu'est-ce que cela?

FRITZ.

Ça, madame, c'est une redingote, un portemanteau, un gilet, habit, veste et...

Mme DE MARANCEY.

Comment tout cela se trouve-t-il chez moi ?

FRITZ.

Ah ! je vas vous dire, c'est à ce monsieur...

Mme DE MARANCEY.

Ce monsieur ?...

TRENEUIL.

Ce monsieur ?...

FRITZ.

Ce monsieur qui est arrivé ce matin, et qui a demandé un appartement... un malade qui a l'air très-bien portant...

(Treneuil passe auprès de Fritz.)

Mme DE MARANCEY.

Comment ! vous avez laissé prendre mon appartement par un étranger ?

FRITZ.

Ah bien, oui, par exemple !... c'est-à-dire qu'il l'a pris sans le demander... Si vous croyez que c'est bien commode de refuser un homme qui ne dit jamais que deux fois la même chose.

TRENEUIL.

Deux fois !... quel conte nous fait-il là ?

FRITZ.

Ce n'est pas un conte... il ne dit jamais que deux fois ; la troisième, vlan !... Pour lors je me suis dit que madame s'expliquerait mieux avec lui... Il s'est mis, en arrivant, dans une robe de chambre magnifique, et il attend madame pour déjeuner... il a fait mettre deux couverts... Ah ! c'est un monsieur très comme il faut.

Mme DE MARANCEY.

Mais, enfin, le nom de ce monsieur très comme il faut.

FRITZ.

Ah bien ! oui, est-ce qu'il a voulu me le dire ?

TRENEUIL.

Son adresse est peut-être sur ce portemanteau.

FRITZ.

Tiens... et moi, je n'y avais pas songé.

TRENEUIL, lisant l'adresse sur le portemanteau que Fritz lui présente.

« Monsieur Ferdinand de Marancey. »

Mme DE MARANCEY.

Mon mari !

AMÉLIE.

Grand Dieu !

Mme DE MARANCEY.

Mon mari !... j'aurais dû m'en douter... Quel bonheur ! Mais comment ne l'ai-je pas reconnu à cette étourderie ?... Vous permettez, n'est-ce pas ?... Je suis si heureuse de le revoir... si transportée !

(Elle entre dans son appartement à droite, Fritz sort par le fond. — Amélie passe à gauche du théâtre.)

SCÈNE VII.

TRENEUIL, AMÉLIE.

TRENEUIL.

Quel accès de tendresse conjugale !... Heureuse, transportée ! je n'en crois pas un mot... Eh bien, Amélie, le dépit que mon peu de galanterie vient de causer à ton excellente amie suffit-il pour te convaincre de ses prétentions extralégales sur le cœur de ton époux ?

AMÉLIE.

Mon ami, j'ai une grâce à te demander.

TRENEUIL.

A moi ?

AMÉLIE.

Une chose à laquelle j'attache la plus grande importance... promets-moi de me l'accorder...

TRENEUIL.

T'ai-je jamais rien refusé?

AMÉLIE.

Je le sais... mais n'importe.

TRENEUIL.

Quel air sérieux !... Je te jure tout ce que tu voudras.

AMÉLIE.

Eh bien ! je veux partir.

TRENEUIL.

Quitter Bade !

AMÉLIE.

Oui, quitter Bade.

TRENEUIL.

Enfant !... Est-il possible que tu aies pris au sérieux la coquetterie de cette femme? Comment! tu es jalouse... lorsque, sous tes yeux, je viens de faire à sa vanité une de ces blessures qui ne se pardonnent jamais !

AMÉLIE.

Je sais que tu m'aimes... mais je voudrais partir.

TRENEUIL.

Alors quelle raison si pressante peut t'inspirer ce désir?... Les Eaux sont dans le moment le plus brillant... tu sais d'ailleurs combien elles te sont salutaires.

AMÉLIE.

Eh bien! je suis comme toi... je suis jalouse de cette femme qui cherche à m'enlever ton cœur.

TRENEUIL.

Air du vaudeville *du Colonel.*

Jalouse, toi! c'est trop de modestie;
Ton cœur ici n'a rien à redouter:
Entre ta grâce et sa coquetterie
Un seul instant qui pourrait hésiter?
Quand on te voit, comment la trouver belle?
Ne crains donc plus que, trahissant ma foi,
J'aille chercher le remords auprès d'elle,
Quand j'ai trouvé le bonheur près de toi.

AMÉLIE.

Enfin, à tort ou à raison, je suis jalouse... je souffre, et tu ne voudrais pas...

TRENEUIL.

Te faire de la peine?... jamais. Si ce départ est nécessaire pour te tranquilliser...

AMÉLIE.

Oh! oui.

TRENEUIL.

Quand veux-tu partir?

AMÉLIE.

Aujourd'hui même.

TRENEUIL.

A l'instant, si cela te fait plaisir.

AMÉLIE, à part.

Je ne respirerai que quand nous serons loin d'ici.

TRENEUIL.

Sais-tu bien qu'avec ta disposition à la jalousie, si l'on t'avait unie à un époux moins consciencieux, tu serais la plus malheureuse des femmes.

AMÉLIE.

Tandis qu'avec toi...

TRENEUIL.

Je vais demander des chevaux de poste; dans deux heures nous partons.

AMÉLIE.

Que tu es bon!... (A part.) Je suis sauvée.

SCÈNE VIII.

MARANCEY, TRENEUIL, AMÉLIE.

MARANCEY, en robe de chambre.

Il est là, dites-vous... et où est-il, ce cher Treneuil?

AMÉLIE, à part.

C'est lui !

MARANCEY.

Bonjour, mon cher... Ma femme vient de me dire que vous étiez ici, et j'accours... Mais je m'aperçois que je fais fuir madame... Il est vrai que cette toilette...

AMÉLIE, à part.

Je me soutiens à peine...

TRENEUIL.

Vous êtes très-bien... Permettez-moi de vous présenter à madame de Treneuil.

MARANCEY.

Sa femme ! Voyons s'il a eu bon goût..... Madame..... Que vois-je !... Amélie !

TRENEUIL.

D'où vient votre surprise ?

MARANCEY.

Que je m'estime heureux de cette rencontre !... Madame n'est point une étrangère pour moi; le château qu'elle habitait, en Normandie, est voisin de celui de mon père : j'ai eu l'honneur de l'y voir quelquefois.

TRENEUIL.

Vraiment !

AMÉLIE, avec embarras.

En effet, je crois me rappeler...

MARANCEY, à part.

Elle se rappelle... Ça commence à se compliquer... Ma femme, d'un côté, Amélie, de l'autre... Je m'attends à en voir sortir une troisième de dessous terre... Cette petite Amélie, c'est qu'elle est plus jolie que jamais.

TRENEUIL.

Nous venons d'être témoins de la joie de madame de Marancey en apprenant votre retour... C'était un transport, un ravissement...

MARANCEY.

Que je partage bien, je vous jure... (Regardant Amélie.) Après une longue séparation, c'est un bonheur si grand de retrouver ce qu'on aime, ce qu'on n'a jamais cessé d'aimer.

TRENEUIL.

Quelle chaleur!

MARANCEY.

Oui, je suis heureux comme je ne l'ai pas été depuis longtemps... Je bénis l'étoile qui m'a conduit ici, et qui me rapproche d'un de mes meilleurs amis... Ce cher Treneuil... (A part.) Avant une heure, je redeviendrai fou de cette femme.

TRENEUIL.

Malheureusement ce plaisir sera de courte durée... Nous quittons Bade.

MARANCEY, à Amélie.

Quoi ! madame, vous partez?

AMÉLIE.

Oui, monsieur.

MARANCEY.

Sans doute, quelques raisons graves...

TRENEUIL.

Un enfantillage, un caprice de madame ; et c'est pour cela que je m'empresse d'y souscrire. Quel mérite y a-t-il à faire la volonté de sa femme, lorsqu'elle est raisonnable ?... Quand vous êtes entré, j'allais demander des chevaux de poste.

MARANCEY.

Pas de façons avec moi, je vous prie... (A part.) Je pourrai la voir seule... (Haut, à Amélie.) Et où allez-vous ?

TRENEUIL.

A propos, Amélie, où allons-nous ?... Ma foi, nous déciderons cela à Rastadt, au premier relais. Cet air aventureux complète le romanesque de notre départ. Ne dirait-on pas un amant qui enlève la dame de ses pensées ?... Avouez que c'est piquant, et que vous voudriez être à ma place.

MARANCEY.

Parbleu !... Mille pardons, madame.

TRENEUIL.

Le premier mouvement vous a trahi... Mais, puisque vous le permettez, je vais faire mes préparatifs.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

AMÉLIE, MARANCEY.

MARANCEY, à part.

Quelle idée diabolique d'avoir mis cette robe de chambre !... Le moyen d'être pathétique avec cette tournure de mandarin... C'est égal. (Haut.) Amélie, enfin, nous sommes seuls, et je puis vous parler sans contrainte... Amélie, mon Amélie !

AMÉLIE.

Je n'ai rien à entendre de vous, monsieur; laissez-moi me retirer.

MARANCEY.

Vous m'écouterez, Amélie... Ce bonheur de vous revoir, que le hasard, que le ciel me donne, je ne le laisserai pas s'évanouir comme un songe... Depuis quatre ans qu'un sort cruel nous a séparés...

AMÉLIE.

Monsieur, vous oubliez que je ne puis écouter un pareil langage.

MARANCEY.

Monsieur !... Est-ce ainsi que votre cœur me nomme maintenant ? autrefois, vous m'appeliez Ferdinand.....

Avez-vous tout oublié, même mon nom? c'est impossible ! Votre trouble, lorsque j'ai paru devant vous... l'émotion que, dans ce moment même, vous cherchez en vain à dissimuler, tout semble me dire que vous aussi vous vous souvenez... et que le passé a jeté dans votre âme des racines profondes, indéracinables. (A part.) Je suis au-dessous de moi, cette damnée robe de chambre m'ôte tous mes moyens.

AMÉLIE.

Monsieur... depuis deux ans je suis mariée ; j'aime mon mari, comme il m'aime, de la tendresse la plus profonde et la plus vraie.

MARANCEY.

Le présent est à lui, soit... mais n'ai-je pas quelques droits sur le passé? Que l'avenir soit à celui qui saura mieux le mériter.

AMÉLIE.

Arrêtez, monsieur... Malgré l'inconvenance de votre conduite, je crois à votre honneur... je lui confie le mien, celui de mon mari.

MARANCEY.

Eh ! que m'importe votre mari ! L'autorité d'une première tendresse vaut bien celle qu'il tient d'une loi odieuse... car vous m'aimez, Amélie... j'en atteste ces

lettres où votre cœur se peignait alors... ce portrait que j'ai reçu de vous.

AMÉLIE.

Grand Dieu !

MARANCEY, à part.

Le coup a porté. (Haut.) Depuis quatre ans, pensez-vous qu'ils m'aient quitté un seul instant?... Si je ne venais pas de mettre cette robe de chambre...

AMÉLIE.

S'il est vrai, je bénis le ciel qui a voulu cette rencontre !... Si vous saviez combien de fois, depuis mon mariage, l'idée de ce portrait, de ces lettres, a troublé mon repos... Dites-moi que vous allez me les rendre... Au nom du ciel, s'il est vrai que vous m'ayez aimée !

MARANCEY, à part.

Brûlons les planches. (Haut.) Vous les rendre, Amélie !... Depuis que je vous ai perdue, ce portrait n'a-t-il pas été la seule consolation de mon désespoir, la seule étoile de mes nuits?... Je parie que vous ne croyez pas à mon désespoir... On m'aura noirci à vos yeux... on vous aura peint ma conduite comme celle d'un homme léger, avide de plaisirs... Personne n'a deviné la cause de mes folies... J'ai été, il est vrai, étourdi, dissipé ; mais c'était le désespoir... Je me suis marié ; c'était le désespoir... Au

lieu d'en mourir, j'en ai vécu; c'était le désespoir, et c'est beaucoup plus cruel, je vous jure.

AMÉLIE.

Pas un mot de plus, monsieur... Dans une heure je serai loin d'ici... Je regrette, en partant, de vous retirer l'estime que j'aurais voulu conserver pour votre caractère.

MARANCEY.

Ah! je comprends ce départ précipité... c'est moi que vous voulez fuir... mais vous n'y réussirez pas. Si vous partez, je vous suis.

AMÉLIE.

Vous oseriez....

MARANCEY.

Tout, Amélie... Si je vous avais trouvée bonne, sensible, conservant quelque souvenir de notre ancien attachement, aucune obéissance ne m'eût paru trop pénible... Mais vous voulez me fuir sans vous inquiéter de briser mon cœur... eh bien! madame, vous en êtes la maîtresse... Partez dans une heure; dans une heure et quart ma voiture suivra la vôtre.

AMÉLIE.

Quelle folie!

MARANCEY.

Une folie! précisément ma spécialité... Partez, madame; ce projet me plaît beaucoup maintenant.... Me

voyez-vous vous poursuivant de ville en ville, de royaume en royaume, de monde en monde?

AMÉLIE.

Vous voulez donc me perdre !... et mon mari ?...

MARANCEY.

S'il lui déplaît de voir surgir ma figure à chaque relai, j'en suis fâché; mais avec un passe-port et des billets de banque dans mon portefeuille, personne ne peut m'empêcher de faire le tour du monde à votre suite, si tel est mon bon plaisir... Voici votre mari... Songez-y bien, Amélie, si vous restez, amour secret, dévoué, reconnaissant; si vous partez, amour encore, mais amour téméraire, imprudent et prêt à tout... (A part.) Pour une attaque en robe de chambre, je ne suis pas trop mécontent de moi.

(Il entre dans l'appartement à droite.)

SCÈNE X.

AMÉLIE, puis TRENEUIL.

AMÉLIE.

Que faire? grand Dieu !

TRENEUIL.

Ma chère Amélie, tes ordres sont exécutés.

AMÉLIE, à part.

Partir !... le puis-je maintenant ?

TRENEUIL.

Tu ne me réponds pas... qu'as-tu donc ? Cette émotion n'est pas naturelle.

AMÉLIE.

Je suis bien malheureuse.

TRENEUIL.

Malheureuse !... et tu gardes le silence !

AMÉLIE.

Il y a trop longtemps que ce secret pèse sur mon cœur.

TRENEUIL.

Un secret ?

AMÉLIE.

Mille fois il est venu à mes lèvres, et toujours je ne sais quelle crainte d'être moins aimée de toi m'a arrêtée. Si tu savais combien j'ai souffert de cette contrainte !... Oui, je te dirai tout ; mais promets-moi de m'aimer toujours et de me pardonner.

TRENEUIL.

Te pardonner !... qu'as-tu donc à me révéler ?

AMÉLIE.

Écoute-moi, ainsi qu'un père écoute sa fille, avec indulgence et bonté... Comme tu me regardes déjà !

TRENEUIL.

Je suis calme... Eh bien ?

AMÉLIE.

Eh bien ! il y a cinq ans (j'en avais à peine quinze alors), j'habitais avec ma mère une campagne près de Rouen... Nous n'avions de relations qu'avec une seule famille du voisinage... il y avait là une jeune personne, mon amie d'enfance, plus âgée que moi d'un ou deux ans, d'un caractère romanesque, exalté, mais qui me plaisait peut-être par cette exaltation même..... Nous ne nous quittions pas, et j'étais heureuse auprès d'elle, lorsque son frère...

TRENEUIL.

Elle avait un frère !...

AMÉLIE.

Il achevait ses études à Paris. Je ne le connaissais pas encore, lorsqu'à la fin de l'été, il vint passer les vacances dans sa famille ; il accompagnait toujours sa sœur dans

les visites qu'elle nous faisait... Depuis son arrivée, elle venait plus souvent, et il me semble que nous étions meilleures amies... Bientôt il fut admis dans notre intimité... Et ce fut la cause de bien des larmes que je versai depuis.

TRENEUIL.

Enfin, il t'aima.

AMÉLIE.

Il me le dit... J'avouai tout à ma mère, qui me déclara que, quand même mon âge me le permettrait, ce mariage ne pouvait me convenir... Et moi, quand je vis qu'il me fallait renoncer à lui, je dois l'avouer, il me sembla un instant que je l'aimais aussi.

TRENEUIL, se contenant.

Continue.

AMÉLIE.

Ma mère exigea qu'il ne revînt plus au château... Tout dès lors eût été fini entre nous, si sa sœur, étourdie, légère, et ne comprenant pas elle-même la portée de ses conseils, n'était venue, comme elle le disait, au secours de nos amours persécutées... A ses yeux, nous devînmes les héros d'un roman plus intéressant que tous ceux qu'elle avait lus en cachette de sa mère; et en cette qualité, elle décida que, ne pouvant plus nous voir, nous devions nécessairement nous écrire; et, pour commencer, Élisa m'apporta une lettre de son frère... je ne voulais pas

l'ouvrir ; mais elle me faisait un tableau si touchant de la douleur de ce frère, elle me reprochait si vivement ce qu'elle appelait ma cruauté, que je n'eus pas la force de résister.

TRENEUIL.

Et tu lui répondis?

AMÉLIE.

Ou plutôt nous lui répondîmes ; car Élisa était de moitié dans toutes mes réponses, qu'elle ne trouvait jamais assez tendres ni assez consolantes... La fin des vacances approchait, il devait retourner à Paris... Élisa ne perdit pas une si belle occasion d'appliquer à notre position les incidents romanesques de ses lectures favorites... A force d'instances, de prières, elle parvint à me décider à lui laisser faire mon portrait, qui devait consoler son frère pendant cette longue année de séparation.

TRENEUIL.

Ton portrait !

AMÉLIE.

Le lendemain il partit.

TRENEUIL.

Avec ton portrait.

AMÉLIE.

Je me crus bien malheureuse, et pourtant Élisa trou-

vait que je ne pleurais pas encore assez... elle ne cessait de m'exalter l'amour, le désespoir et la douleur de son frère, lorsque nous apprîmes que ce jeune homme menait à Paris une vie folle et dissipée, qu'il faisait à d'autres les mêmes serments que j'avais reçus de lui en présence de sa sœur... C'était plus qu'il n'en fallait pour m'ouvrir les yeux... L'année suivante il ne revint pas.... Je te connus, tu m'aimas, j'oubliai tout ; et je vis que ce que j'avais pris jusqu'alors pour une passion n'était qu'un sentiment d'enfant, auquel mon inexpérience seule avait donné de l'importance. L'amour véritable, c'est toi, mon Alphonse, c'est toi seul qui me l'as fait connaître... Voilà, mon ami, toute la vérité ; et maintenant vois et juge.

Air *de Téniers.*

Autrefois mon âme ingénue
Prit un rêve pour le bonheur;
Je crus aimer... mais à ta vue,
Bientôt j'ai compris mon erreur;
Comme moi, tu lis dans mon âme :
Je t'ai tout dit... sois indulgent,
Et ne punis point une femme
De l'imprudence d'un enfant.

TRENEUIL, après un instant de réflexion.

Et tu n'as jamais revu ce jeune homme?

AMÉLIE.

Jamais... lorsque aujourd'hui...

TRENEUIL.

Aujourd'hui !... son nom?

AMÉLIE.

M. de Marancey.

TRENEUIL.

Marancey !... c'est donc pour cela que tu voulais partir?

AMÉLIE.

J'avais un pressentiment que cette rencontre me serait fatale... car, juge de mon inquiétude... tout à l'heure, dès que nous avons été seuls, il m'a parlé comme autrefois.

TRENEUIL.

L'insolent !

AMÉLIE.

Et quand je lui ai redemandé mon portrait et mes lettres...

TRENEUIL.

Il les possède encore ?

AMÉLIE.

Il me l'a dit... J'ai eu beau le prier, il a refusé de me les rendre... il a fait plus...

TRENEUIL.

Explique-toi.

AMÉLIE.

Il m'a menacée de me suivre partout... Ah! je suis bien malheureuse ! je crains tant que ce que tu viens d'entendre ne diminue ta tendresse... Dis que tu ne m'en veux pas et que tu me pardonnes.

TRENEUIL.

On ne pardonne qu'aux coupables, et la réflexion me dit que tu n'as été qu'imprudente. (Amélie se jette à son cou.) Ce n'est pas toi qu'il faut accuser, je le vois... Mais ceci peut avoir des conséquences fort graves avec un homme tel que Marancey... c'est un de ces étourdis à la mode qui prétendent ressusciter les roués d'une autre époque, et pour qui une femme à compromettre est un laurier à conquérir.

(Il va à la table qui est au fond du théâtre.)

AMÉLIE.

Que vas-tu faire ?

TRENEUIL.

Ce portrait et ces lettres ne peuvent rester entre ses mains.

(Il sonne, et écrit précipitamment un billet.)

AMÉLIE.

Une explication avec lui !... Tu me fais trembler.

TRENEUIL.

Désormais cette affaire ne regarde que moi.

AMÉLIE.

Je t'en conjure, sois calme et prudent.

TRENEUIL, au domestique qui entre.

Cherchez M. de Marancey, remettez-lui ce billet. (Il remet le billet au domestique, qui sort. — A Amélie.) Rassure-toi... qui plus que moi est intéressé à ne pas ébruiter cette affaire! mais je ne puis laisser ta réputation à la merci de ce fat.

AMÉLIE.

Et s'il refuse?

TRENEUIL.

Sois tranquille... d'une manière ou d'une autre je saurai le réduire au silence.

SCÈNE XI.

LES MÊMES; Mme DE MARANCEY.

Mme DE MARANCEY.

Qu'est-ce donc que M. de Marancey vient de me dire?... vous nous quittez?

AMÉLIE.

Oui, madame, des affaires imprévues...

TRENEUIL, à part.

Quelle pensée !... oui, peut-être... la coquetterie de cette femme... les aveux indiscrets que ce matin... Si je pouvais...

Mme DE MARANCEY.

Quelle détermination subite ?...

TRENEUIL, à part.

Par ce moyen, m'assurant de sa discrétion, je terminerais cette malheureuse affaire sans bruit, sans éclat.

SCÈNE XII.

LES MÊMES; MARANCEY, tenant le billet.

MARANCEY.

La petite prude aura tout dit... Il paraît que c'est au mari que j'aurai affaire... c'est moins gai; mais enfin...

AMÉLIE, à Treneuil.

Je tremble...

MARANCEY, bas, à Treneuil.

On m'a remis votre billet.

TRENEUIL, avec embarras.

En effet, mon cher Marancey...

MARANCEY, à part.

Son cher Marancey !... ah ! oui... la dissimulation, à cause de... (Bas, à Treneuil.) Je suis à vos ordres.

TRENEUIL, à part.

Comment diable me tirer de là !... (Haut.) Je crois... j'avais quelque chose à vous dire...

Mme DE MARANCEY.

Ces messieurs ont un air de mystère... Si nous les gênons...

(Treneuil passe auprès de madame de Marancey, Amélie vient à la droite de Treneuil.)

TRENEUIL.

Pouvez-vous croire... Rien de plus simple... J'avais fait prier ce cher ami de venir un instant... je voulais lui demander un service.

MARANCEY, à part.

Je n'y suis plus du tout.

AMÉLIE.

Que va-t-il dire ?

TRENEUIL.

Nous ne partons plus.

Mme DE MARANCEY.

En vérité !

TRENEUIL.

Oui, ma femme a changé d'avis.

AMÉLIE, bas, à Treneuil.

Que va-t-il croire ?

MARANCEY, à part.

Cher ange de femme !... et moi qui l'accusais !...

TRENEUIL.

Vous savez qu'avec les dames il ne faut jamais compter sur rien. A chaque instant un second caprice souffle sur le château de cartes élevé par un premier : madame de Treneuil, usant du privilége, a remplacé sa fantaisie de départ par une autre... Elle a envie de se joindre à la cavalcade brillante pour laquelle tout Bade est en émoi dans ce moment... Quelques lettres reçues ce matin... une réponse pressée, m'empêchent de l'accompagner; je voulais vous prier, mon cher Marancey, d'être mon remplaçant.

MARANCEY.

Moi !

TRENEUIL.

Amélie n'est pas très-bonne écuyère, et je serais inquiet si je ne savais auprès d'elle un cavalier habile.

AMÉLIE, bas, à Treneuil.

Après ce que je t'ai dit, il est impossible...

TRENEUIL.

Il le faut.

MARANCEY.

Certainement, madame, vous ne doutez pas de l'empressement, du plaisir... (A part.) Oh ! la perle des maris !... Et moi qui prenais sa lettre pour un cartel !

Mme DE MARANCEY.

Je suis charmée, madame, que vous soyez des nôtres... C'est un plaisir auquel j'étais loin de m'attendre, après votre refus de ce matin.

MARANCEY, à part.

Diantre ! ma femme serait de trop.

TRENEUIL, bas, à madame de Marancey.

De grâce, restez, madame ! Il faut absolument que je vous parle.

Mme DE MARANCEY, à part.

Qu'a-t-il à me dire?

MARANCEY, à sa femme.

Vouloir galoper par monts et par vaux, après avoir dansé toute la nuit...

TRENEUIL, à madame de Marancey.

Je vous en supplie, un moment d'entretien.

MARANCEY.

C'est d'une imprudence...

Mme DE MARANCEY.

Puisque mon mari le veut absolument, je resterai.

MARANCEY.

C'est arrangé... je vais demander des chevaux... Dans dix minutes, je viens vous prendre. (Bas, à Amélie.) Vous êtes un ange.

ENSEMBLE.

AIR *du Gondolier du Sérail.*

MARANCEY et TRENEUIL.

Le cor de cette fête
Sonne au loin le signal ;
Allons, que tout s'apprête :
A cheval !
A cheval !

Mme DE MARANCEY.

Courez à cette fête
Dont sonne le signal ;

Vous le voulez, je reste.
C'est fort original.

AMÉLIE.

Je le vois, tout s'apprête ;
Mon trouble est sans égal !
Grand Dieu ! de cette fête
Retarde le signal.

(Marancey conduit Amélie jusqu'à la porte de son appartement, puis il sort par le fond.)

SCÈNE XIII.

TRENEUIL, Mme DE MARANCEY.

TRENEUIL, à part.

Je veux mourir, si je sais comment entamer la conversation.

Mme DE MARANCEY, à part.

Est-ce quelque nouvelle impertinence qu'il médite ?... il la paierait cher !

TRENEUIL.

Madame ?..

Mme DE MARANCEY.

Monsieur...

TRENEUIL, à part.

C'est fort embarrassant... j'ai été si malavisé avec mon

persiflage... O ma vieille éloquence de garçon, viens à mon aide !... (Haut.) Madame.

Mme DE MARANCEY.

Vous vous répétez.

TRENEUIL, à part.

Voilà un sourire qui ne m'annonce rien de bon... C'est le premier mot qui est terriblement difficile... Oh ! un premier mot...

Mme DE MARANCEY.

Est-ce là tout ce que vous avez à me dire ?

TRENEUIL.

De grâce, madame, ne cherchez pas à accroître mon embarras... Je me sens si troublé d'avance de ce que j'ai à vous dire... vous-même en serez si étonnée peut-être...

Mme DE MARANCEY.

Très-étonnée... si c'est quelque chose d'aimable et de poli.

TRENEUIL, à part.

Je tiens mon premier mot. (Haut.) Avouez, madame, que vous me trouvez bien coupable.

Mme DE MARANCEY, à part.

C'est une amende honorable... il la fera complète.

TRENEUIL.

Vous ne répondez pas?

Mme DE MARANCEY.

Coupable! parce que vous avez refusé de m'accompagner... parce que vous m'avez rendu un éventail que j'avais égaré... Je suis un peu gâtée, il est vrai... On m'a habituée à plus de génuflexions que vous ne m'en accordez; mais cette fière indifférence a quelque chose de digne et de loyal dont je ne saurais être blessée.

TRENEUIL, à part.

Si elle est coquette, du moins elle n'a pas de rancune. (Haut.) Oui, les apparences me condamnent... mais une voix secrète ne vous a-t-elle pas avertie que ma froideur affectée n'était qu'un masque dont j'espérais pouvoir me couvrir toujours?...

Mme DE MARANCEY.

C'était une comédie?... Je vous fais mon compliment... vous la jouez à ravir... Et comment appelez-vous celle d'à présent?

TRENEUIL.

Vous savez bien qu'en ce moment je vous dis la vérité tout entière... la vérité qui m'échappe malgré moi... Oui, j'ai lutté trop longtemps... combattre encore est au-dessus de mes forces.

Mme DE MARANCEY.

Si c'est un rôle comme ce matin, je vous avouerai naïvement qu'il me plaît davantage.

TRENEUIL.

Oubliez, je vous en conjure, ce qui s'est passé ce matin... j'étais un insensé... Quittez cet air sévère, regardez-moi comme cette nuit, quand votre main, par une heureuse distraction, oubliait dans la mienne cet éventail.

Mme DE MARANCEY.

Que vous m'avez rendu.

TRENEUIL.

Oh! je voudrais acheter au prix de mon sang un gage de cette tendresse, dont quelquefois j'ai cru lire la promesse dans vos yeux... Ce médaillon...

Mme DE MARANCEY.

Mon portrait!...

TRENEUIL.

Votre portrait!... oh! je vous en supplie, votre portrait, pour gage de pardon et d'amour...

Mme DE MARANCEY.

Monsieur de Treneuil, pour répondre à toutes les choses charmantes que vous venez de me dire, je veux vous don-

ner un conseil. Il est des offenses qu'une femme n'oublie pas, et pardonne rarement. Lorsqu'on a envie de plaire, il est au moins imprudent de commencer par l'impertinence.

TRENEUIL.

C'est à genoux...

Mme DE MARANCEY.

Ce matin, votre fatuité m'a blessée; en ce moment, votre tendresse me fait rire.

TRENEUIL.

Madame...

Mme DE MARANCEY.

Restez... J'ai vu quelques hommes à genoux; je vous assure que vous y êtes fort bien... Vous devriez chercher à retrouver cet air confus et humilié, quand vous demanderez pardon à madame de Treneuil pour votre tentative d'infidélité.

(Elle le quitte en riant, et rentre dans sa chambre.)

SCÈNE XIV.

TRENEUIL, seul.

Indigne coquette !... Et moi qui voulais lutter d'habileté avec elle ! je me suis laissé battre comme un lycéen... A genoux... à deux genoux, sans avoir conquis le droit de me relever... Décidément, je n'entends plus rien à cette petite guerre... Le mariage m'a complétement rouillé... Allons, il faut en revenir à ma première idée, et avoir une explication avec Marancey; d'homme à homme, la partie du moins sera égale.

SCÈNE XV.

MARANCEY, TRENEUIL.

MARANCEY.

Madame de Treneuil est-elle prête ?... Je viens de lui trouver un petit alezan... la bête la plus douce, la plus pacifique...

TRENEUIL.

Je suis fâché de la peine que vous avez prise.

MARANCEY.

Une peine, mon cher ami !... dites un plaisir.

TRENEUIL.

Vous êtes trop obligeant... mais il ne s'agit pas de cela... cette promenade n'aura pas lieu.

MARANCEY.

Bah !... et pour quelle raison ?

TRENEUIL.

Parce que, réflexion faite, cela ne me convient pas.

MARANCEY, à part.

Y aurait-il du nouveau ? (Haut.) Mais c'est vous-même qui vouliez tout à l'heure...

TRENEUIL.

Je voulais, et je ne veux plus.

MARANCEY, à part.

Que je sois pendu si j'y comprends un mot.

TRENEUIL.

Au lieu de servir d'écuyer à madame de Treneuil, vous voudrez bien m'accorder un moment d'entretien.

MARANCEY, à part.

Décidément, l'horizon se rembrunit. (Haut.) Je vous écoute.

TRENEUIL.

Monsieur de Marancey, entre gens comme nous, tout préambule est superflu quand il s'agit d'une question d'honneur... Vous êtes marié ainsi que moi, notre position est la même... je m'en rapporte donc à votre jugement autant qu'à la loyauté de votre caractère... Amélie m'a redit votre conversation avec elle.

MARANCEY.

En vérité !... (A part.) Voilà un manque d'usage...

TRENEUIL.

A ma place, que feriez-vous?

MARANCEY.

Moi?

TRENEUIL.

Laisseriez-vous au pouvoir d'un étranger, quelque homme d'honneur que vous puissiez le supposer, des objets propres à compromettre le repos et la réputation de votre femme?

MARANCEY.

La question est un peu singulière ; mais ma franchise égalera la vôtre... la sévérité de mes principes vous éton-

nera peut-être... mais que voulez-vous... il y a en moi deux hommes, l'époux et le célibataire; et si c'est l'époux que vous consultez, il vous répondra franchement qu'à votre place j'exigerais formellement qu'on me rendît ces objets.

TRENEUIL.

Je suivrai donc votre avis; et je vous demande, au nom de notre honneur à tous deux, le portrait et les lettres qui sont en votre possession.

MARANCEY.

A mon tour, j'ai une question à vous soumettre... Croyez-vous qu'il soit permis à un homme qui se respecte d'accorder à qui que ce soit au monde une chose qu'une dame n'a pas obtenue de lui?

TRENEUIL.

Dans une affaire aussi délicate, de pareilles raisons sont puériles. Il ne s'agit pas de plaisanter, mais de me répondre sérieusement comme je vous parle.

MARANCEY.

Je ne ris jamais en pareil cas.

TRENEUIL.

Et vous refusez?

MARANCEY.

Positivement... D'ailleurs, je suis parfaitement dans

mon droit... les lettres sont à mon adresse, le portrait m'a été donné volontairement... le tout est ma propriété légale... or, je tiens à ma propriété.

TRENEUIL.

C'est bien ; mais refuserez-vous aussi de me donner une autre satisfaction, pour une conduite que je nommerai...

MARANCEY.

Pas d'épithète, de grâce...

AIR *de Turenne.*

Je suis prêt à vous satisfaire,
Mon cher Treneuil ; mais à quoi bon
Des injures, de la colère?
C'est, croyez-moi, de mauvais ton;
En vérité, c'est du plus mauvais ton.
Jamais un homme ne se livre
A ces excès, sans en rougir ;
Et c'est surtout lorsque l'on va mourir
Qu'il faut prouver que l'on sait vivre.

TRENEUIL.

Voici ma femme... silence... Sortez, je vais vous suivre. Nous allons convenir de nos faits.

SCÈNE XVI.

MARANCEY, TRENEUIL ; AMÉLIE, sortant de sa chambre.

AMÉLIE.

Ensemble !... Je tremble qu'un mot d'explication... (A Marancey.) Monsieur...

TRENEUIL.

Tout à l'heure, Amélie... j'ai besoin de Marancey pour un instant.

AMÉLIE.

Vous sortez ?

TRENEUIL.

Le temps d'écrire une lettre... dans cinq minutes nous sommes à toi... Venez-vous, Marancey?

(Il sort.)

MARANCEY, bas, à Amélie.

Vous avez voulu la guerre, madame.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

AMÉLIE, puis Mme DE MARANCEY.

AMÉLIE, seule.

La guerre! que veut-il dire?... Ce sourire cruel... l'agitation d'Alphonse... Je frémis de deviner... malheureuse, qu'ai-je fait? si j'allais être la cause d'une querelle... d'un duel, peut-être... si les jours de mon mari... Ah! cette idée est horrible. (A madame de Marancey qui rentre.) Madame, c'est le ciel qui vous envoie.

Mme DE MARANCEY.

Qu'avez-vous donc, ma chère? quelle émotion!...

AMÉLIE, ouvrant la fenêtre.

Regardez... ne voyez-vous pas?...

Mme DE MARANCEY, regardant par la fenêtre.

Je vois votre mari qui se promène avec le mien dans le jardin. Qu'y a-t-il de si effrayant?

AMÉLIE.

Vous ne voyez pas de quel air ils se parlent... M. de Marancey s'éloigne rapidement... il fait signe à mon mari de l'attendre... Alphonse reste seul. Nul doute...

ils viennent de régler les conditions d'un combat qui ne peut manquer d'avoir lieu d'ici à quelques heures.

Mme DE MARANCEY.

Se battre !... (A part.) Est-ce que M. de Treneuil voudrait tuer mon mari, parce que je me suis moquée de lui ?... ce serait original.

AMÉLIE.

Venez, il n'y a pas un instant à perdre... il faut les séparer... unissez-vous à moi.

Mme DE MARANCEY.

Se battre ! vous n'y songez pas... deux amis ! mais pour quelle raison ?

AMÉLIE.

Je dois tout vous dire.

Mme DE MARANCEY.

Quoi donc ? parlez.

AMÉLIE.

Eh bien !... aujourd'hui, ici même, votre mari... vous ne m'en voudrez pas ?

Mme DE MARANCEY.

Achevez.

AMÉLIE.

Eh bien... il m'aime... ou du moins il me le dit.

Mme DE MARANCEY.

Je le reconnais bien là... pauvre enfant ! et vous croyez que je vous en voudrais pour cela?... s'il me fallait haïr quand mon mari se passionne, je serais en guerre avec toutes les femmes un peu jolies de ma connaissance.

AMÉLIE.

J'ai tout avoué à Alphonse; et je crains...

Mme DE MARANCEY.

Ceci, entre nous, est un peu naïf... on n'ennuie pas un mari de ces choses-là... Et là-dessus, voilà M. de Treneuil qui entre en fureur et qui fait de la jalousie, de l'Othello ! C'est délicieux !

(Elle rit.)

AMÉLIE.

Vous riez ?

Mme DE MARANCEY.

Rassurez-vous... je mettrai ordre à ce duel... s'il est question d'un duel... Ce serait réellement dommage de laisser s'entre-tuer deux amis si bien faits pour s'entendre.

AMÉLIE.

Vous serez notre ange tutélaire... Mais que ferez-vous ?

Mme DE MARANCEY.

Je dirai à ces belliqueux paladins : M. de Marancey a

l'audace d'adresser une déclaration à madame de Treneuil... M. de Treneuil a l'insolence non moins grande d'être amoureux de madame de Marancey... l'un vaut l'autre.

AMÉLIE.

Alphonse vous aime ?

Mme DE MARANCEY.

Il me l'a dit.

AMÉLIE.

Vous me trompez, madame... c'est le dépit d'apprendre l'inconstance de M. de Marancey qui vous fait dire cela.

Mme DE MARANCEY.

Je vous ferai observer que quand vous m'avez parlé de l'amour de mon mari, je vous ai crue... Il y a sans doute inégalité dans nos mérites ; mais soyez sûre qu'en revanche il y a parité dans la trahison de ces messieurs.

AMÉLIE.

Non, je ne vous crois pas... Alphonse m'est fidèle... il n'aime que moi.

Mme DE MARANCEY, à part.

Voilà une incrédulité un peu impertinente... (Haut.) Tenez-vous beaucoup à être convaincue?...

AMÉLIE.

Oui, madame... Il me faut une preuve !... une preuve, entendez-vous ?

Mme DE MARANCEY.

Si je vous faisais voir M. de Treneuil à mes genoux ?

AMÉLIE.

Madame... (A part.) Je tremble malgré moi...

Mme DE MARANCEY.

Attendez, cela ne sera pas long... Est-il encore là ? (Elle prend un livre sur la table et s'approche de la fenêtre.) Oui, il se promène au-dessous de cette fenêtre. Ah !... (Elle laisse tomber le livre en dehors.) Mille pardons, monsieur ; c'est trop de bonté ! (A Amélie.) Il monte ; maintenant il faudrait vous cacher.

AMÉLIE.

Me cacher !

Mme DE MARANCEY.

Vous ne prétendez pas, sans doute, qu'en votre présence il tombe à mes genoux... Eh bien ! vous n'osez tenter l'épreuve ?

AMÉLIE.

Je veux savoir la vérité, dussé-je en mourir.

Mme DE MARANCEY.

C'est uniquement pour vous obliger... Vous me permettez, n'est-ce pas, d'être un peu coquette?..... car, en ce moment, je suis brouillée à mort avec M. de Treneuil.

AMÉLIE.

Je l'entends... où me cacher?

Mme DE MARANCEY.

Là, derrière cette psyché.

(Amélie se place derrière la psyché.)

Mme DE MARANCEY, à part.

J'ai donné une leçon au mari... c'est au tour de cette petite dame.

(Elle va s'asseoir sur la causeuse.)

SCÈNE XVIII.

AMÉLIE, derrière la psyché; TRENEUIL; Mme DE MARANCEY, sur la causeuse.

Mme DE MARANCEY, à Treneuil, qui lui remet le livre en silence.

Quel air grave et solennel! on dirait un ambassadeur apportant une déclaration de guerre.

TRENEUIL.

Madame, je ne croyais pas que nous fussions en paix.

(Il va pour sortir.)

Mme DE MARANCEY.

Je ne vous renvoie pas.

TRENEUIL.

Madame, veuillez m'excuser.

AMÉLIE, à part.

Il refuse.

Mme DE MARANCEY.

Je ne reconnais pas votre politesse... votre galanterie.

TRENEUIL.

Je sais, madame, que vous avez beaucoup d'esprit, et je reconnais que je ne suis nullement de force à lutter avec vous.

AMÉLIE, à part.

J'en étais sûre, il ne l'aime pas.

Mme DE MARANCEY.

Vous me boudez ? Je croyais que cela n'était permis qu'à notre sexe. . En vérité les hommes sont d'étranges usurpateurs... Que nous restera-t-il à nous autres pauvres femmes, si l'on nous prend jusqu'à cette petite coquette-

rie de caprices, de mauvaise humeur même, dont nous nous servons quelquefois pour donner du prix à la plus légère faveur, en la faisant acheter.

TRENEUIL, à part.

Quel nouveau langage!

Mme DE MARANCEY.

Ah! vous avez de la rancune... mais, alors, vous devriez comprendre que d'autres aussi peuvent en avoir, ou du moins en avoir eu... Je suis obligée de lever la tête pour vous parler... Voyons, ne pouvez-vous pas vous asseoir là, auprès de moi? (Elle lui fait signe de prendre une chaise, et de venir s'asseoir auprès d'elle. Pendant que Treneuil va prendre une chaise, à part.) Ah! madame de Treneuil, vous allez payer votre sourire de ce matin.

TRENEUIL, venant s'asseoir.

(A part.) Est-ce que la partie ne serait pas perdue?

AMÉLIE, à part.

Il reste.

Mme DE MARANCEY.

Vous vous asseyez à côté de moi de l'air d'un martyr qui monte sur le bûcher... tout à l'heure, vous y auriez mis plus d'empressement et de bonne grâce.

TRENEUIL.

Depuis ce matin, j'ai gagné de l'expérience.

Mme DE MARANCEY.

Fallait-il donc, au premier mot d'excuses, vous tendre la main ? Le cœur des femmes n'est pas fait ainsi... Nous n'avons que trop souvent la faiblesse de pardonner; mais afin de trouver grâce devant notre propre orgueil, n'est-il pas juste que nous imposions au moins une pénitence à l'offenseur ?... La vôtre vous a donc paru trop cruelle ?

TRENEUIL.

C'est vous qui êtes bien cruelle en ce moment, si vos paroles ne sont qu'un jeu.

AMÉLIE, à part.

Qu'ai-je entendu !

Mme DE MARANCEY.

Un jeu !... On ne doit se plaindre que quand on a perdu.

TRENEUIL.

Madame, je connais trop la puissance de vos séductions, et votre art irrésistible d'enchaîner les autres en restant libre vous-même. Après la façon cruelle dont ce matin vous avez accueilli l'aveu de mon amour... si vous voulez que je croie à votre pardon, à votre intérêt, à tout ce que vos yeux semblent avouer en ce moment, il faut que vous me donniez un gage qui me dise, quand vous ne serez plus là, que mon bonheur n'est pas un rêve... ce portrait que vous m'avez refusé...

AMÉLIE, à part.

Je me sens mourir.

Mme DE MARANCEY.

Vous tenez beaucoup à mon portrait... avec le ruban, c'est un véritable ordre de chevalerie.

TRENEUIL.

Eh bien ! soyez ma dame, et recevez-moi votre chevalier.

Mme DE MARANCEY.

Quelle folie !... Le cérémonial n'est-il pas d'être à genoux ?

TRENEUIL, prenant le portrait.

A genoux, et pour la vie !

(Madame de Marancey lui passe un ruban autour du cou.)

AMÉLIE, sortant de derrière la psyché.

Indigne !

TRENEUIL.

Ma femme !

ENSEMBLE.

AIR d'un fragment *de Gustave*.

AMÉLIE.

Qu'ai-je vu ! mon époux !
Oh ! quelle perfidie !
Il est à ses genoux !
Redoutez mon courroux !

TRENEUIL.

Écoute ton époux !
Il ne t'a point trahie !
Je suis à tes genoux,
Allons, point de courroux.

Mme DE MARANCEY.

Ah ! c'est bien d'un époux !
Comblant sa perfidie,
Il est à ses genoux,
Conjurant son courroux.

(Amélie se retire précipitamment dans son appartement, Treneuil la suit. Après leur sortie, Marancey, une boîte de pistolets à la main, paraît à la porte du fond.)

SCÈNE XIX.

MARANCEY, Mme DE MARANCEY.

Mme DE MARANCEY.

Il est capable de lui prouver qu'il n'était pas à mes genoux, et elle le croira ! Il est des femmes si débonnaires ! Ma petite vengeance est complète. . il ne reste plus que mon mari.

MARANCEY.

Ma femme !

Mme DE MARANCEY, apercevant Marancey.

Ah ! vous voilà, monsieur ; approchez, venez jouir de votre ouvrage.

MARANCEY, cherchant à cacher la boîte.

Mon ouvrage !

Mme DE MARANCEY.

Ne rougissez-vous pas d'une conduite aussi odieuse !... Après quatre mois d'absence, le jour même où nous sommes réunis, chercher à séduire la femme d'un de vos amis !...

MARANCEY.

Il ne me manquait plus que cela... on me calomnie... (A part.) Scélérat de Treneuil !

Mme DE MARANCEY.

Je sais tout... Ne cherchez pas à vous disculper par un mensonge... Jeter le trouble dans une famille, brouiller une femme avec son mari, causer peut-être leur séparation éternelle... c'est indigne, monsieur... Ici, je ne vous parle pas de vos torts envers moi ; il y a longtemps que j'y suis habituée... Mais si vous ne m'aimez plus, il me semble que vous devriez du moins me respecter, et ne pas choisir le lieu où je suis pour le théâtre de vos désordres.

(Elle rentre dans sa chambre.)

SCÈNE XX.

MARANCEY, seul.

Que le ciel me foudroie et que la terre m'engloutisse, si je sais à quel jeu nous jouons depuis ce matin... J'arrive ici dans des dispositions on ne peut plus inoffensives, ne cherchant noise à personne, ne demandant qu'à vivre en paix avec tout le monde, hommes et femmes !.... femmes surtout ! et les voilà tous acharnés après moi... Treneuil, sa femme, ma femme... Des cris, des reproches, des pistolets ! Tout le monde me choisit pour victime, parce que je suis le seul raisonnable, et que je ne m'emporte pas... Parbleu ! s'il ne s'agit que de se fâcher, je ferai comme les autres, à la fin... Le premier qui me tombe sous la main...

SCÈNE XXI.

MARANCEY, TRENEUIL, sortant de la chambre.

TRENEUIL, à part.

Elle s'est enfermée, et ne veut rien entendre... mais que m'importe maintenant... Ah ! voici mon adversaire.

MARANCEY.

M'apprendrez-vous, enfin, monsieur, ce que tout cela signifie? Depuis deux heures, vous me promenez de déceptions en déceptions, et ça me lasse à la fin... Vous m'adressez une espèce de cartel, j'arrive avec le sérieux convenable; alors vous m'appelez votre cher ami, et vous me tendez les bras... je m'y jette, ce n'est plus cela; c'est un duel qu'il vous faut... Je reprends mon sérieux et mes pistolets; c'est ma femme que je trouve à votre place, et qui me fait une scène affreuse... La patience d'un saint serait à bout, et moi, je ne suis pas un saint, au bout du compte.

TRENEUIL.

Calmez-vous, mon cher Marancey.

MARANCEY.

Ah! je suis votre cher Marancey, à présent!... si vous croyez jouer cette comédie-là jusqu'à demain, vous vous trompez... et je vous ferai changer de manières... c'est moi qui me trouve offensé en ce moment.

TRENEUIL.

Offensé!

MARANCEY.

Oui, offensé, et grièvement. J'ai cherché à plaire à votre femme, c'est vrai... mais cela se fait, cela est reçu, cela est de très-bonne compagnie... Mais vous m'avez

dénoncé à la mienne, et c'est un trait de l'autre monde... Que diantre ! on se doit des égards entre hommes... Que deviendrait la société si pareille trahison était permise ? Si vous vouliez vous venger, vous n'aviez qu'à faire la cour à madame de Marancey, je n'aurais pas eu le plus petit mot à dire... mais une dénonciation conjugale !....

TRENEUIL.

Modérez-vous... n'avez-vous pas dit que l'emportement était de mauvais ton ?

MARANCEY.

C'est juste... (Montrant la boîte de pistolets.) Voici le seul genre de discussion convenable.

TRENEUIL.

Tenez-vous beaucoup à me tuer, ou à ce que je vous tue ?

MARANCEY.

Il est charmant !... Est-ce pour tirer la poupée que tout à l'heure vous m'avez envoyé chercher ces pistolets ?

TRENEUIL.

C'est que depuis j'ai fait des réflexions... Entre deux anciens amis comme nous, un duel ne vous semble-t-il pas une extrémité fâcheuse ? — Un arrangement tout pacifique...

MARANCEY.

Parbleu ! libre à vous d'être plus capricieux qu'une jolie femme... pour moi, je n'ai pas l'habitude de changer d'idée soixante fois par minute... Nous sommes convenus de nous battre, je me suis arrangé en conséquence, et nous nous battrons.

TRENEUIL.

Quand il ne s'agit peut-être que d'un malentendu.

MARANCEY, à part.

Il me ferait damner avec son sang-froid ! mais il se remettra en colère malgré lui. (Il tire de sa poche le portrait et les lettres de madame de Treneuil.) Appelez-vous cela un malentendu ? Voici le portrait de madame de Treneuil, et voici ses lettres... Vous me les demandez, et je ne veux pas vous les rendre... est-ce assez clair ? peut-il y avoir un motif de duel plus péremptoire ?

TRENEUIL.

Croyez-moi, tout peut s'arranger.

MARANCEY, à part.

Il m'agace les nerfs avec ce diable de phlegme !.... (Haut.) Mais vous ne savez pas que je suis un roué, un mauvais sujet, un homme qui compromet... que j'ai une réputation exécrable, que je suis capable de faire de ceci

un usage indigne... de faire autographier les lettres et graver le portrait... Après cela, mon cher, si vous ne me sautez pas à la gorge, ma foi, c'est une bavaroise qui coule dans vos veines.

TRENEUIL.

Bah ! vous vous faites plus méchant que vous n'êtes. Je vous le répète, tout ici n'est qu'un malentendu. Je comprends que vous attachiez du prix à ces objets... lorsque je vous les ai demandés, vous avez cru que je voulais les avoir pour rien, sans vous indemniser.

MARANCEY.

Voici qui est prodigieux... Comment ! vous voulez me payer ce portrait?... me prenez-vous pour un brocanteur en tableaux ?

TRENEUIL.

Aussi n'est-ce pas une vente que je vous propose ; mais si je vous offrais quelque chose ayant une valeur artistique et morale équivalente à celle que je réclame ?

MARANCEY.

Ce serait un Raphaël, cent mille Raphaël, que je dirais non... cent mille fois non... En fait de peinture, je ne connais que les portraits de femmes... jeunes et jolies, bien entendu.

TRENEUIL.

En ce cas, vous rendrez justice à celui dont je vous parle... Qu'en dites-vous ?

(Il lui présente le portrait.)

MARANCEY.

Que vois-je ?... ma femme !... Monsieur, ce sera un duel à mort. (Se laissant tomber sur une chaise.) Je sens un amollissement général dans tous mes nerfs... je n'aurais jamais cru que cela me ferait autant d'effet. Voilà donc ce que c'est que d'être mari !

TRENEUIL.

Un duel, soit... mais, en cas de malheur arrivé à l'un de nous, ce médaillon dans votre portefeuille ou celui-ci à mon cou pourraient également faire rire aux dépens du survivant... un échange ne vous semble-t-il pas prudent et convenable ?... Croyez-moi, réputation pour réputation... portrait pour portrait... (Il lui offre le portrait de madame de Marancey, et reçoit en échange celui de sa femme et ses lettres.— Comptant ses lettres.) Oui, ce sont bien elles.... Chère Amélie, quelle sera ta joie !

SCÈNE XXII.

LES MÊMES; AMÉLIE, sortant de sa chambre.

AMÉLIE, à Treneuil.

Monsieur, après ce qui s'est passé, vous devez comprendre que tous les liens qui nous unissaient sont à jamais brisés.

TRENEUIL.

Amélie !

AMÉLIE.

Point d'excuse... c'est assez d'un affront ! en attendre un second serait le mériter... Permettez-moi de me retirer chez ma mère.

TRENEUIL.

Te séparer de moi !

AMÉLIE.

Ne sommes-nous pas déjà séparés ?

MARANCEY, à part.

La désolation est dans tous les cœurs... cela console un peu de ne pas souffrir seul.

TRENEUIL.

Puisqu'une séparation te paraît nécessaire, ne veux-tu

pas reprendre au moins ces objets qui t'appartiennent ?

(Il lui donne son portrait et ses lettres.)

AMÉLIE.

Mon portrait !... mes lettres !... Mais comment ?...

TRENEUIL.

Tu sauras tout...

AMÉLIE, à Marancey.

Monsieur, croyez que ma reconnaissance...

MARANCEY, se levant.

C'est une détestable ironie !... Prétendez-vous insulter à ma douleur par le spectacle de votre tendresse ?

TRENEUIL.

Parce que j'embrasse ma femme !... il me semble que je suis dans mon droit... D'ailleurs il ne tient qu'à vous de me rendre la pareille... retournez-vous.

SCÈNE XXIII.

MARANCEY, Mme DE MARANCEY, TRENEUIL, AMÉLIE.

Mme DE MARANCEY, à part.

Déjà réconciliés ! j'en étais sûre !... Pauvre ingénue !

MARANCEY, à madame de Marancey.

Madame, le jour où j'ai reçu votre foi devant les autels, avez-vous bien compris la gravité de l'engagement que vous contractiez ? Savez-vous que le mariage est une chose sainte ?... que le plus grand crime à la face du ciel et de la société est celui de l'époux... je veux dire de l'épouse qui... Connaissez-vous cela, madame ?

(Il lui montre son portrait.)

Mme DE MARANCEY.

Quelle trahison !

MARANCEY.

Ne craignez-vous pas que ma vengeance...

TRENEUIL.

Arrêtez... ce ne sont pas des reproches, mais des remercîments que vous devez adresser à madame.

MARANCEY.

Comment ?...

TRENEUIL.

Oui, mon cher ami, des remercîments ; car, en prenant part à un complot bien innocent... en voulant bien me prêter son portrait pour quelques instants, madame de Marancey vous a empêché de persister dans une résolution peu digne de vous, et que tôt ou tard vous vous seriez reprochée.

MARANCEY.

Quoi ! elle vous avait prêté seulement ?... Ma bonne amie, bien sûr, tu n'avais fait que prêter, et tu savais...

Mme DE MARANCEY.

Je savais que vous aviez besoin d'une leçon... j'espère que celle-ci vous profitera.

MARANCEY.

Eh bien ! j'aime mieux ça... en fait de malheur conjugal, je préfère avoir tous les torts de mon côté... Il me semble qu'on m'a ôté un poids... réellement, je plains les maris qui sont sujets à ces oppressions-là.

Mme DE MARANCEY.

Maintenant, rendez-moi le portrait.

MARANCEY.

Non, je le garde; en le prêtant, tu pourrais finir par le perdre.

CHŒUR.

AIR *du Gondolier du Sérail.*

C'en est fait, plus d'orage ;
Qu'en ce jour le plaisir
Soit pour nous le présage
D'un heureux avenir.

FIN D'UNE POSITION DÉLICATE.

MADAME DE VALDAUNAIE

OU UN AMOUR DÉDAIGNÉ

COMÉDIE MÊLÉE DE CHANT, EN DEUX ACTES

En société avec M. Léonce.

REPRESENTÉE SUR LE THÉATRE DU GYMNASE DRAMATIQUE.

PERSONNAGES :

DE GUERLAND, officier en retraite.

DE BARBERIN, chevau-léger.

Mme DE VALDAUNAIE.

Mme DE VERNEUIL.

HENRIETTE, femme de chambre.

LANDRY, domestique.

La scène, au premier acte, à Grenoble, et, au deuxième acte, à Toulon.

MADAME

DE VALDAUNAIE

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un boudoir élégant. Porte à droite et à gauche. — Dans le fond, un salon richement décoré. — A gauche, sur le devant de la scène, une causeuse.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE VERNEUIL, LANDRY, DOMESTIQUES.

(Au lever du rideau, plusieurs domestiques sont occupés à faire des préparatifs dans le salon du fond.)

Mme DE VERNEUIL, aux domestiques.

Faites placer des arbustes sur l'escalier, et des fleurs dans les salons... On jouera dans cette pièce... (A un domestique qui entre avec elle.) Félix, je vous recommande les rafraîchissements... que rien ne manque, vous m'entendez... (Le domestique sort. A part.) Le dernier bal du général était d'une magnificence... La préfecture ne doit pas

rester en arrière... On ne dira pas, j'espère, que les fonctionnaires de Grenoble ne rivalisent pas de zèle pour le bien public. (A Landry qui entre.) Eh bien! Landry, m'apprendrez-vous enfin quel est cet étranger, cet hôte mystérieux qui est venu s'installer si cavalièrement?

LANDRY.

Tout ce que je peux dire à madame, c'est qu'il est arrivé à six heures du matin par la diligence de Lyon.

Mme DE VERNEUIL.

Je ne devine pas.

LANDRY.

Il s'est annoncé comme étant un parent de madame, et il a demandé un lit.

Mme DE VERNEUIL.

J'ai beau chercher... il faut pourtant bien que nous sachions quel est ce parent sans façon qui nous honore de sa visite?

LANDRY.

Mais, le voici.

(Landry sort après l'entrée de Barberin.)

SCÈNE II.

Mme DE VERNEUIL, BARBERIN, entrant par la porte latérale, à droite.

Mme DE VERNEUIL.

Monsieur de Barberin !

BARBERIN.

Moi-même, charmante cousine !

Mme DE VERNEUIL.

Quelle aimable surprise !

BARBERIN.

Je me serais bien gardé, madame, de traverser la capitale de votre royaume sans venir vous présenter mes hommages.

Mme DE VERNEUIL.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis enchantée de vous voir... mais, que faites-vous ? qu'êtes-vous devenu depuis votre départ de Paris ?

BARBERIN.

Vous ne lisez donc pas *le Moniteur ?* il devrait pourtant être le déjeuner officiel de toute la préfecture... vous y auriez vu que le comte Horace de Barberin fait aujourd'hui partie de l'armée française.

Mme DE VERNEUIL.

Je ne doute pas que le gouvernement du roi Louis XVIII n'ait été enchanté de compter, parmi ses défenseurs, un homme de votre naissance.

BARBERIN.

Ma naissance... aux yeux des officiers de l'ancienne armée, qui en ce moment abondent à Paris, c'était une pauvre recommandation.

AIR *Un homme pour faire un tableau.*

Pour eux j'étais un étranger
Qu'ils voyaient avec répugnance ;
L'un d'eux voulut bien se charger
De faire oublier ma naissance.
Il me baptisa de sa main,
Avec une obligeance extrême...
Mais, grâce au sabre du parrain,
J'ai payé les frais du baptême.

Mme DE VERNEUIL.

Dans quel régiment servez-vous ?

BARBERIN.

Le brillant uniforme de la Maison-Rouge m'a tenté... je suis chevau-léger... et comme ma compagnie va prendre son service au château, je me rends à mon poste,

après avoir terminé une petite affaire qui m'avait appelé à Lyon.

Mme DE VERNEUIL.

Et pour nous voir, vous ne craignez pas de faire le double du chemin, en passant par Grenoble... c'est d'une galanterie digne de la maison du roi.

BARBERIN.

Je dois vous avouer, ma cousine, que le plaisir de vous voir, bien grand sans doute, ne m'a pas seul déterminé à faire un aussi long détour ; et pour vous dire toute la vérité, c'est la peur qui m'a fait passer par Grenoble.

Mme DE VERNEUIL.

La peur... un chevau-léger ! expliquez-moi cette énigme.

BARBERIN.

Volontiers ! Vous saurez donc qu'hier, à cette heure-ci, au lieu de jouir d'une aimable compagnie, je m'ennuyais fort au milieu de la cour des messageries de Lyon, attendant qu'on eût achevé de charger la voiture par laquelle je devais partir... figurez-vous ma terreur, lorsque je vis prêt à y monter un couple hibernois ou helvétique, je ne sais lequel ; mais inouï, et créé sans doute pour montrer jusqu'à quel point la peau humaine est susceptible de dilatation.

Mme DE VERNEUIL.

C'est charmant !

BARBERIN.

D'horreur, je me précipitai dans une autre voiture qui allait également partir... Un quart d'heure après, je faisais le voyage de Lyon à Paris, par Grenoble... itinéraire contraire aux plus simples notions géographiques, mais auquel je dois le plaisir de me trouver en ce moment auprès de vous.

Mme DE VERNEUIL.

Vous arrivez à propos, car, ce soir, nous avons un bal.

BARBERIN.

C'est la réflexion que j'ai faite en route.

Mme DE VERNEUIL.

Comment avez-vous pu deviner ?

BARBERIN.

N'est-ce pas aujourd'hui lundi, jour de gala chez tous les préfets du royaume ?

Mme DE VERNEUIL.

Je compte sur vous pour ouvrir le bal.

BARBERIN.

Désolé, ma chère cousine... mais je me suis engagé pour le premier quadrille.

Mme DE VERNEUIL.

Un engagement... et avec qui ? à moins que ce ne soit en songe que vous l'ayez contracté.

BARBERIN.

En songe... peut-être... mais c'est égal, il faut être fidèle aux promesses que l'on a faites.

Mme DE VERNEUIL.

Même en rêvant.

BARBERIN.

Même en rêvant... vous ne connaissez pas la conscience d'un chevau-léger.

SCÈNE III.

LES MÊMES ; LANDRY.

LANDRY.

Il y a en bas quelqu'un qui demande à parler à M. de Barberin.

BARBERIN.

C'est une plaisanterie... qui peut savoir que je suis ici ?

LANDRY.

Ce monsieur à qui j'ai demandé son nom, m'a dit qu'il s'appelait M. de Guerland.

BARBERIN.

Guerland !... il serait à Grenoble ! je serai enchanté de le revoir... Voulez-vous bien permettre, ma cousine...

Mme DE VERNEUIL.

Comment donc... faites monter.

SCÈNE IV.

BARBERIN, Mme DE VERNEUIL.

BARBERIN.

Ce cher Guerland !... j'étais loin de m'attendre à cette rencontre.

Mme DE VERNEUIL.

C'est un de vos amis, vous me le présenterez.

BARBERIN.

J'allais vous en demander la permission.

Mme DE VERNEUIL.

Sans doute quelque aimable étourdi de votre genre?

BARBERIN.

Guerland, un étourdi !... c'est au contraire un homme grave, sérieux, beaucoup trop peut-être pour son bonheur.

Mme DE VERNEUIL.

Et vous dites qu'il est votre ami ?

BARBERIN.

Quoi de plus naturel ?... tout le monde ne puise-t-il pas du charme dans le contraste ? pourquoi n'en serait-il pas ainsi de l'amitié ? ce qu'il y a de certain, c'est que, différents de caractère et d'opinions, lui sortant de la garde de l'empereur, moi faisant partie de la maison du roi, nous avons été fort liés à Paris... c'est le parrain dont je vous parlais tout à l'heure.

Mme DE VERNEUIL.

Ah ! c'est un militaire !

BARBERIN.

C'est-à-dire, c'était un militaire; car malgré tout ce que j'ai fait pour l'engager à reprendre du service, il s'est obstiné.

Mme DE VERNEUIL.

Et quel motif si puissant ?

BARBERIN.

Il prétendait qu'on faisait des passe-droits aux anciens militaires... qu'on cherchait à humilier les soldats de Napoléon... Comme il est trop fier pour supporter une injustice, ou pour se plaindre, il s'est retiré.

Mme DE VERNEUIL.

Et j'en fais autant... car j'ai en horreur l'officier à demi-solde... je suis peu disposée à écouter une élégie sur la grande armée.

BARBERIN.

Rassurez-vous... quoique soldat de l'usurpateur, Guerland est d'une bonne et ancienne famille, et de plus possesseur d'une brillante fortune... c'est un homme bien élevé, qui garde ses convictions pour lui-même.... il a trop d'usage du monde pour parler politique à une jeune et jolie femme, et pour faire de l'opposition dans le salon d'un préfet.

SCÈNE V.

LES MÊMES ; GUERLAND.

LANDRY, annonçant.

Monsieur de Guerland.

BARBERIN, allant à lui.

Cher ami ! (A madame de Verneuil.) Madame, j'ai l'honneur de vous présenter M. de Guerland, officier supérieur de cavalerie. (Guerland salue.)

Mme DE VERNEUIL.

Soyez convaincu, monsieur, qu'un ami de M. de Barberin sera toujours reçu avec plaisir par mon mari et par moi.

GUERLAND.

J'étais loin de m'attendre, madame, à l'honneur de vous être présenté... j'espère que vous voudrez bien excuser.

Mme DE VERNEUIL.

C'est moi, au contraire, qui suis charmée...

BARBERIN.

Mais comment avez-vous su que j'étais à Grenoble?.. je croyais avoir gardé le plus sévère incognito.

GUERLAND.

Rien de plus simple... hier, fort tard, lorsque arrivait la diligence de Lyon...

BARBERIN.

Vous voulez dire ce matin...

GUERLAND.

Ce matin, soit... comme je traversais la grande rue, près des messageries, il m'a semblé, à la lueur d'un réverbère, vous reconnaître lorsque vous descendiez de voiture.

BARBERIN.

Comment ! c'était vous qui rôdiez autour de la diligence, enveloppé dans un grand manteau... eh bien ! mon cher ami, vous pouvez vous flatter d'avoir causé une frayeur mortelle...

Mme DE VERNEUIL.

A vous ?

BARBERIN.

Non, pas à moi ; mais à une jeune dame qui arrivait par la même voiture ; elle s'est enfuie à votre approche, sans prendre le temps d'achever une phrase d'adieu qu'elle m'adressait... J'avais déjà bâti, sur ce sujet, un roman où je faisais jouer un rôle superbe de mari jaloux, ou d'amant trompé.

GUERLAND.

Vous en serez pour vos frais d'imagination.

Mme DE VERNEUIL.

C'est dommage.

GUERLAND.

Enfin, pour achever de répondre à votre question, ce matin, en me rappelant que votre famille est alliée à celle de madame de Verneuil, j'ai pensé...

Mme DE VERNEUIL.

Qu'il venait nous faire une visite ? détrompez-vous... nous ne devons le plaisir de le voir qu'à la frayeur que lui ont inspirée deux voyageurs monstres, qui devaient être ses compagnons de route... c'est une histoire qu'il vous contera... J'espère, monsieur, que vous passerez le reste de la journée avec nous ?

GUERLAND.

Madame...

Mme DE VERNEUIL.

On danse ce soir à la préfecture, et quoique mon invitation soit un peu tardive...

GUERLAND.

Veuillez m'excuser, madame... j'aime peu le monde... d'ailleurs, je ne danse jamais.

BARBERIN.

Belle raison ! qui danse dans un bal ?

Mme DE VERNEUIL.

J'espère, monsieur, que l'éloquence de votre ami triomphera de votre résistance.

(Elle salue, et sort par le fond.)

SCÈNE VI.

GUERLAND, BARBERIN.

BARBERIN.

Triompher de votre résistance... je vous connais trop, mon cher Guerland, pour tenter ce miracle.

GUERLAND.

Vous savez que quand j'ai pris une résolution...

BARBERIN.

Elle est inébranlable, n'eût-elle pas le sens commun... Dieu sait tout ce que ce caractère absolu et inflexible vous a déjà attiré de sottes et de méchantes querelles !

GUERLAND.

C'est mon affaire.

BARBERIN.

C'est encore à lui, sans doute, que vous êtes redevable de ce malheureux duel qui, il y a deux ans, fit tant de bruit à Montpellier?

GUERLAND.

Vous savez ?

BARBERIN.

Un de mes parents, Alphonse de Borel, était l'ami intime du jeune Darneville, votre adversaire... il fut son témoin, et le reçut mourant dans ses bras... il m'a raconté souvent les détails de cette triste rencontre; mais sans vouloir jamais m'en expliquer la cause.

GUERLAND.

Permettez-moi d'imiter sa réserve... mais vous ne m'avez point encore fait part de cette aventure dont parlai tout à l'heure madame de Verneuil, et qui a paru la divertir si fort.

BARBERIN.

A d'autres, mon cher... C'est une fable que je lui ai habilement tournée, pour qu'elle ne soupçonne pas.

GUERLAND.

Quoi donc ?

BARBERIN.

Vous le savez, je suis discret... Et puis, il est des choses que l'on ne confie pas à une femme.

GUERLAND

Sans doute... mais à un ami...

BARBERIN.

C'est bien différent... Vous saurez tout... Or donc, hier soir, à Lyon... j'allais monter en assez triste compagnie dans la diligence de Paris, lorsque je vis s'asseoir, seule, dans le coupé de celle de Grenoble, une jeune femme dont je crus reconnaître les traits... Je m'approchai, et je vis que je ne m'étais pas trompé. C'était elle, mon ami... Un ange qu'il suffit d'avoir vue une fois, pour désirer la voir toute la vie. Elle est veuve et s'appelle madame de Valdaunaie. Un hasard heureux me l'avait fait apercevoir une fois, une seule fois à Lyon, il y a un mois... Depuis ce moment, tous mes efforts, toutes mes démarches pour parvenir jusqu'à elle avaient été inutiles... Le mystère même dont elle semblait s'environner, avait doublé mon désir de la revoir, et avait fait naître dans mon cœur une passion à laquelle le ministre de la guerre coupa court, en me rappelant à Paris... Je partais... Jugez de mon bonheur quand je la retrouve au moment où je la croyais perdue pour toujours.

GUERLAND.

Et le désir de voyager avec cette aimable personne...

BARBERIN.

Me fera faire cent lieues de plus ; mais avouez que c'était le cas d'imiter La Fontaine, et de prendre le plus long.

GUERLAND.

Et vous êtes venu de Lyon à Grenoble, seul, avec cette jeune dame ?

BARBERIN.

Seul !... Elle avait son domestique dans la rotonde.

GUERLAND.

Oh ! Tout était parfaitement en règle.

BARBERIN.

Pas de mauvaises pensées... Madame de Valdaunaie est une de ces femmes qui imposent le respect ; et de mon côté, je suis de tournure assez dégourdie pour me permettre quelquefois la vertu, sans compromettre ma réputation.

GUERLAND.

Enfin...

BARBERIN.

Enfin, j'ai renouvelé connaissance avec une femme charmante, pleine d'esprit, de distinction, de sensibilité...

GUERLAND

Quel enthousiasme !

BARBERIN.

Une chose la rend encore plus attrayante que toutes ses grâces... Cette femme a dans le cœur un secret sinistre que j'ai pressenti sans pouvoir le deviner... Elle a dû éprouver, avant l'époque où je l'ai connue, quelque impression terrible, dont la vibration dure encore. Au milieu d'un accès de gaieté, j'ai vu ses yeux se troublant tout à coup comme s'ils eussent aperçu quelque vision effrayante... J'ai voulu savoir la cause de ses émotions inexplicables... Elle ne m'a rien répondu... Je me suis perdu dans de vaines suppositions... Mais je pénétrerai ce secret qui accroît encore l'intérêt qu'elle m'inspire... Sa beauté avait séduit mon esprit, sa mélancolie a pénétré mon cœur... sans doute parce que je suis moi-même l'homme de France le moins mélancolique. Effet du contraste. Eh bien ! que pensez-vous de ce roman ?

GUERLAND.

Le premier chapitre promet... Je suis curieux de savoir comment vous arriverez au second.

BARBERIN.

Rien de plus simple... Est-ce que vous me verriez ici, affrontant les délices d'un bal de province, si je n'avais pas mon but ?... Je danse ce soir avec elle, à la préfecture.

GUERLAND.

Ce soir ?

BARBERIN.

Silence... Pas un mot de tout cela... Voici madame de Verneuil.

SCÈNE VII.

LES MÊMES; Mme DE VERNEUIL.

Mme DE VERNEUIL.

Eh bien, mon cher cousin, avez-vous été plus heureux que moi ?

BARBERIN.

J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir.

GUERLAND.

L'invitation de madame la comtesse est trop flatteuse pour que je ne m'empresse pas...

BARBERIN.

Ah !

Mme DE VERNEUIL, à Barberin.

J'avais raison de compter sur vous.

BARBERIN.

Si j'ai été persuasif, par ma foi, c'est bien sans m'en douter... Enchanté que vous soyez des nôtres... Mais vous

n'êtes pas, je pense, non plus que moi, dans l'usage d'aller au bal en redingote... Un bal de préfecture !.. Il est temps de songer à notre toilette.

LANDRY, annonçant.

Madame de Valdaunaie.

Mme DE VERNEUIL.

Madame de Valdaunaie... ici !

BARBERIN, à part.

La première au bal... (A Guerland.) chapitre deux. Je n'ai pas un instant à perdre... Je me sauve... Je ne veux pas faire peur aux dames de Grenoble.

(Il sort par la porte à droite.)

GUERLAND, à madame de Verneuil.

Madame, j'ai l'honneur... (A Barberin.) Je vous suis, Barberin. (Il sort du même côté.)

Mme DE VERNEUIL, seule.

Il n'est vraiment pas mal pour un vieux grognard... Je peux bien me relâcher un peu de la sévérité de mes principes, en faveur de sa bonne mine... D'ailleurs, ne nous est-il pas recommandé de faire des prosélytes... (A Landry.) Mais faites donc entrer madame de Valdaunaie... Une jolie femme de plus à mon bal, et un ami que je n'avais pas vu depuis longtemps ; c'est d'un bon augure pour ma soirée.

SCÈNE VIII.

Mme DE VALDAUNAIE, Mme DE VERNEUIL.

Mme DE VERNEUIL.

Comment, c'est vous, chère Valérie... Que je suis contente de vous voir ! Depuis quand à Grenoble ?

Mme DE VALDAUNAIE.

Depuis cette nuit seulement ; et ma première visite est pour vous.

Mme DE VERNEUIL.

On n'est pas plus aimable.

Mme DE VALDAUNAIE.

Je savais que vous receviez ce soir, et je me suis arrangée de façon à arriver la première.

Mme DE VERNEUIL.

Vous avez bien fait... Une maîtresse de maison n'appartient, ni à elle, ni à ses amis... Mais, en vérité, Valérie, c'est une agréable surprise que vous me faites : car depuis longtemps, vous m'avez bien négligée. Rester deux ans sans m'écrire, sans me donner de vos nouvelles, c'est mal... Je vous aurais cru toujours à Montpellier, si madame de Sacy ne m'avait appris qu'après la mort de votre

mari, vous vous étiez retirée à la campagne chez une de vos tantes.

Mme DE VALDAUNAIE.

Il est vrai : et j'aurais voulu y fixer mon séjour ; mais des circonstances impérieuses m'ont forcée, il y a un an, d'aller à Marseille.

Mme DE VERNEUIL.

C'est, dit-on, une ville charmante.

Mme DE VALDAUNAIE.

J'y suis restée trop peu pour en juger.

Mme DE VERNEUIL.

Je ne vous savais pas possédée du démon des voyages... Et où avez-vous porté ensuite votre humeur vagabonde ?

Mme DE VALDAUNAIE.

Je suis allée à Lyon, où j'ai passé une partie de l'hiver.

Mme DE VERNEUIL.

Vous avez dû y rencontrer plusieurs de vos amies ?

Mme DE VALDAUNAIE.

J'y vivais fort retirée.

Mme DE VERNEUIL.

Valérie, vous êtes une énigme pour moi. Autrefois

vous aimiez le monde, le plaisir... On citait votre gaieté... Aujourd'hui, un morne abattement, un découragement inexplicable sont toujours peints sur vos traits... Ce changement, qui afflige tous ceux qui vous connaissent, ne peut être attribué à la mort de votre mari, beaucoup plus âgé que vous... D'ailleurs, je sais que votre mélancolie est d'une date plus récente... Ordinairement les jeunes veuves commencent par le désespoir, pour finir par la résignation... Il paraît que vous avez pris le veuvage à rebours.

Mme DE VALDAUNAIE.

Hortense.

Mme DE VERNEUIL.

Je n'ai pas tout dit... Vous entourez toutes vos démarches d'un voile impénétrable, comme si vous aviez quelque danger à redouter... Vous fuyez de ville en ville, comme une proscrite. Votre vie tout entière n'est qu'un mystère... Et quand une amie vous demande la cause de votre tristesse, vous gardez le silence.

Mme DE VALDAUNAIE.

Croyez...

Mme DE VERNEUIL.

A votre âge, devez-vous renoncer à tout le bonheur que vous offre encore l'avenir ?.. Vous êtes jeune, riche, jolie... Chacun recherche votre amitié... il n'est pas un homme qui ne s'estimât fier de fixer votre choix, et d'obtenir votre amour.

Mme DE VALDAUNAIE.

Mon amour !

Mme DE VERNEUIL.

Qu'a donc ce mot qui vous effraie ? Vous voilà tremblante... Vous pâlissez... Qu'avez-vous ?

Mme DE VALDAUNAIE.

Rien, je vous jure... Votre amitié pour moi vous fait exagérer les choses... Je ne suis pas aussi ennemie du plaisir que vous voulez bien le dire... Et la preuve, c'est que sans avoir attendu même votre invitation... presque en descendant de voiture, je me suis faite aussi belle que j'ai pu, pour venir à votre soirée.

Mme DE VERNEUIL.

C'est vrai... amendez-vous... Je ne demande qu'à vous pardonner ; et tout est oublié, si vous me promettez de danser ce soir.

Mme DE VALDAUNAIE.

C'est mon projet.

Mme DE VERNEUIL.

Je vous demanderai une contredanse en faveur d'un de mes parents, qui sera, je n'en doute pas, charmé de vous être présenté... Mais je l'entends... il plaidera lui-même sa cause.

SCÈNE IX.

LES MÊMES; BARBERIN.

Mme DE VERNEUIL.

Ma chère Valérie, je vous présente...

BARBERIN.

Vous pouvez, ma cousine, vous dispenser d'achever la phrase de rigueur... (A madame de Valdaunaie.) Ma charmante compagne de voyage me permettra-t-elle ?...

Mme DE VERNEUIL.

Comment, vous avez voyagé ensemble ? (A Barberin.) Décidément, vous avez bien fait de changer votre itinéraire : deux monstres de moins, une jolie femme de plus, il n'y avait pas à hésiter. (A madame de Valdaunaie.) Puisqu'il en est ainsi, je ne vous ferai pas l'énumération...

BARBERIN.

De mes qualités?... C'est parfaitement inutile : j'en ai trop peu pour ne pas les montrer dès le premier jour.

Mme DE VERNEUIL.

Mais qui vous dit qu'il soit question de votre mérite?

BARBERIN.

Vous voulez parler de mes défauts... cela est égale-

ment superflu... J'ai trop de franchise pour rien dissimuler; et vingt-quatre heures que j'ai eu le bonheur de passer près de madame, ont suffi, j'en suis sûr, pour me montrer à elle tel que je suis.

LANDRY, entrant par le fond.

Je viens prévenir madame que plusieurs personnes entrent au salon.

Mme DE VERNEUIL.

Vous permettez...

(Elle se lève et va au-devant des invités.)

BARBERIN, à madame de Valdaunaie.

J'espère, madame, que vous vous rappelerez la promesse...

Mme DE VERNEUIL, rentrant et amenant une dame.

Ma chère Valérie, je vous présente...

Mme DE VALDAUNAIE.

Que vois-je ! madame de Sacy...

(Elle va causer avec elle un peu dans le fond.)

BARBERIN, à part.

Quel ennui qu'un salon... parlez-moi d'un coupé... là, du moins j'avais le monopole de la conversation.

(Il passe du côté du théâtre opposé à celui où reste madame de Valdaunaie, et se trouve en face de Guerland, qui est entré par le fond.)

SCÈNE X.

LES MÊMES; GUERLAND; CHŒUR.

BARBERIN, à Guerland.

Ah! vous voilà!... le roman marche... Venez, je veux vous montrer l'héroïne... vous me direz si j'ai bon goût.

GUERLAND.

Mon ami, voulez-vous suivre un bon conseil... ne cherchez pas davantage à plaire à cette femme.

BARBERIN.

Vous l'aimez?

GUERLAND.

Je n'ai rien dit de semblable.

BARBERIN.

Mais alors, expliquez-moi...

GUERLAND.

Rien... mon conseil est absolu... Mais, croyez-moi... cette passion serait un malheur pour vous.

BARBERIN.

Vous m'intriguez furieusement... J'avais déjà pressenti un mystère, et vous en faites une énigme... Quel est donc ce secret plein d'horreur?... Cet ange est-elle un vampire? Tue-t-elle ses amants?... Y a-t-il danger de mort à l'adorer?

GUERLAND.

Oui.

BARBERIN.

Vous comprendrez, mon ami, qu'il ne manquait à mon aventure que votre lugubre prédiction, pour m'y engager davantage... Grâce à vous, la voilà tout à fait poétisée.

(Pendant ces dernières répliques, madame de Verneuil a organisé plusieurs jeux dans le fond. — La contredanse se fait entendre ; plusieurs cavaliers prennent la main des dames et passent au salon. Guerland se perd dans un groupe.)

BARBERIN.

Du danger ! du mystère ! de l'amour ! salut à tous trois... la garde royale est là ! — (*Musique.* — Il s'avance vers madame de Valdaunaie, qui est assise sur la causeuse, et passe à sa gauche, où il reste debout devant elle.) Madame, permettez-moi de vous rappeler que vous avez bien voulu me promettre une contredanse.

Mme DE VALDAUNAIE.

Je vous attendais.

BARBERIN.

Tenez-vous beaucoup à danser ?

Mme DE VALDAUNAIE.

Au bal, c'est assez l'usage.

BARBERIN.

Si vous saviez combien je hais ce bal, et tous ces gens

qui se croient le droit de vous entourer de leurs hommages! il me semble qu'ils s'emparent d'un bien qui ne devrait appartenir qu'à moi.

Mme DE VALDAUNAIE.

Vous êtes égoïste.

BARBERIN.

Égoïste à deux, c'est mon rêve... Hier, tous ces indifférents n'étaient pas là pour me gâter mon bonheur... Hier, ce jour si longtemps désiré ne s'effacera jamais de ma mémoire... Mais vous, sans doute, vous l'avez déjà oublié.

Mme DE VALDAUNAIE.

Je serais ingrate d'oublier les soins et les attentions dont vous n'avez cessé de m'entourer.

BARBERIN.

Des remercîments!... Qu'ai-je fait, madame? que ne s'est-il présenté quelque occasion de vous prouver mon dévouement... Mais non... un bonheur désespérant... une route superbe... un conducteur exact... des chevaux galopant toujours... et pas la plus petite catastrophe.

Mme DE VALDAUNAIE.

On n'est pas plus malheureux!

BARBERIN.

Car enfin, si j'avais eu le bonheur d'être blessé... tué pour vous...

Mme DE VALDAUNAIE.

Tué pour moi !

BARBERIN, à part.

Encore ce tressaillement que je remarquais hier... cette émotion sans cause n'est pas naturelle.

(On entend la musique qui joue dans le salon.)

Mme DE VALDAUNAIE.

Le quadrille est commencé.

BARBERIN.

On est si bien ici... Notre isolement au milieu de cette foule, ne vous rappelle-t-il pas notre douce intimité d'hier ?... Cette causeuse ressemble à notre coupé... seulement, je n'ose plus m'asseoir; et cependant j'aurais tant de choses à vous dire.

Mme DE VALDAUNAIE.

Il me semblait pourtant que pendant notre voyage nous avions épuisé tous les sujets de conversation.

BARBERIN.

Il en est un sur lequel j'ai dû, quoi qu'il en ait coûté à mon cœur, m'imposer une réserve complète.

Mme DE VALDAUNAIE, faisant un mouvement pour se lever.

Monsieur !

BARBERIN.

Restez, madame, je vous en prie. J'attendrai encore...

je garderai mon secret, jusqu'à ce qu'il me soit permis de penser que je puis vous le révéler sans vous déplaire. Je me tairai, dans la crainte qu'un regard sévère ne vienne détruire toutes mes espérances, comme je vois ces fleurs qui s'effeuillent sous vos doigts.

Mme DE VALDAUNAIE.

Oui, ces roses sont l'emblème de nos espérances, de nos illusions, de notre vie... Le matin, elles fleurissent, et le soir...

(Pendant ce temps, Guerland, qui depuis quelque temps les a observés, s'avance insensiblement jusqu'à eux.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES ; GUERLAND.

GUERLAND.

Le soir ; elles meurent.

(Madame de Valdaunaie se lève, le regarde avec effroi, et retombe évanouie.)

BARBERIN.

Elle pâlit... elle se trouve mal... (Il court à la porte du salon.) Du secours !...

(On accourt précipitamment de toutes parts.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES; Mme DE VERNEUIL; CHOEUR.

Mme DE VERNEUIL, entrant.

Qu'est-ce donc?

BARBERIN.

Madame de Valdaunaie sans connaissance

Mme DE VERNEUIL.

Vite, qu'on appelle un médecin.

AIR *nouveau*.

Grand Dieu! quelle terreur mortelle!
Combien elle semble souffrir.
Elle pâlit, elle chancelle,
Hâtons-nous de la secourir.

BARBERIN.

Elle semble respirer plus librement.

Mme DE VERNEUIL.

Tout ce monde, ces lumières... (A une des dames.) Hâtons-nous de la transporter dans mon appartement... Soyez sans inquiétude, mesdames... Retournez au salon... Que le bal continue, je veillerai sur elle.

(Madame de Verneuil et une autre dame emmènent madame de Valdaunaie dans la chambre à gauche : tout le monde rentre au salon, excepté Barberin et Guerland.)

SCÈNE XIII.

GUERLAND, BARBERIN.

BARBERIN, après un silence.

Parbleu ! il faut avouer que vous avez des choses charmantes à dire aux femmes pour les amuser... Il est possible que l'à-propos que vous avez lancé tout à l'heure soit très-spirituel ; mais je vous avoue que je ne l'ai pas compris ; et j'ai quelques raisons de croire que madame de Valdaunaie n'en a pas non plus saisi toute la portée.

GUERLAND.

Peut-être.

BARBERIN.

Quel air sombre !... on dirait Talma dans *Othello !*... Je suis sûr à présent que c'est votre physionomie lugubre plus encore que vos paroles, qui aura fait évanouir madame de Valdaunaie.

GUERLAND.

Écoutez-moi... Vous m'avez raconté il y a quelques instants un roman... Je vais vous dire, à mon tour, une histoire.

BARBERIN.

Je vous écoute.

GUERLAND.

Vous êtes sur le point de devenir amoureux.

BARBERIN.

C'est fait, je le suis corps et âme... cet évanouissement m'a achevé... J'ai toujours adoré les femmes nerveuses.

GUERLAND.

Il s'agit aussi d'amour dans mon récit.

BARBERIN.

Tant mieux, cela sera plus intéressant.

GUERLAND.

Il y a deux ans, un de mes amis que je nommerai Rodolphe, officier comme moi, comme moi blessé à Waterloo, froissé dans ses opinions et dans ses sympathies, mécontent... nous l'étions tous alors, vint, après avoir quitté le service, fixer sa résidence dans une ville du Midi. Il y vécut d'abord fort retiré, peu soucieux d'importuner les autres de son humeur morose... Mais peu à peu l'exemple de ses amis le tira de sa solitude. On lui prouva que secouer l'ennui vaut mieux que s'en laisser dévorer.

BARBERIN.

Ses amis étaient des gens sensés.

GUERLAND.

Il fit donc comme les autres; afin d'arrêter les progrès de son marasme, il le mena au bal. Il dansa, il chanta, il rit... Quoique brigand de la Loire, il fut bien accueilli

dans les salons où il s'était fait présenter... il obtint même des succès... mais une puissance fatale vint tout à coup dominer son existence.

BARBERIN.

L'histoire se complique.

GUERLAND.

Dans ces salons où l'avait jeté l'ennui, une femme s'offrit à lui, jeune et belle, armée de toutes les séductions d'un esprit ardent ; forte de toute l'autorité que donne un cœur froid... il aima cette femme comme il croyait impossible d'aimer, comme un fou... mais ce mot est encore faible.

BARBERIN.

Votre ami ne débutait pas d'une manière logique.

GUERLAND.

Cette passion insensée énerva son esprit en courbant sa tête. Ne pouvant se faire accepter pour amant, il consentit à se donner pour esclave. Il ne se mit pas seulement à deux genoux, il se prosterna ; en un mot, il fut pitoyable et ridicule... Un militaire en quenouille.

BARBERIN.

Permettez... Je ne partage pas votre courroux contre ce Rodolphe. Quant à ces petites bassesses qui vous font monter le sang au visage... moi qui vous parle, j'ai fait le portrait d'un chat... j'ai enseigné la musique à deux

perroquets... j'ai marché à quatre pattes, comme Henri IV, en portant sur mon dos les deux chérubins d'un ange adoré; deux abominables enfants qui abusaient de leur position et prenaient mes cheveux pour une bride... Mais, pardon... je vous interromps...

GUERLAND.

Après six mois d'une cour avilissante, Rodolphe, qui jusqu'alors s'était flatté de toucher à force de persévérance et d'amour le cœur de celle qu'il adorait, Rodolphe, qui avait pris pour un encouragement cette stérile amabilité qui prouve au contraire l'indifférence de l'âme... Rodolphe connut l'affreuse torture de la jalousie... Cette femme, dont la sévérité le désespérait depuis si longtemps, et dont le monde exaltait la vertu... cette femme, qui l'avait dédaigné, recevait chez elle, en secret, un jeune homme, un étranger, un inconnu, qui, sans doute, par cette discrétion qu'impose l'amour favorisé, entourait toutes ses démarches du plus profond mystère et déguisait jusqu'à son véritable nom. Rodolphe douta d'abord de son malheur... puis le doute lui parut plus affreux que le malheur même, et il voulut que son sort se décidât... Une nuit, au sortir d'un bal où il venait d'essuyer de nouveaux dédains, des domestiques gagnés lui livrèrent accès... (Mouvement de Barberin.) Quelle fut sa fureur lorsqu'il reconnut qu'on ne l'avait pas trompé, lorsqu'il aperçut son rival près de cette femme, seul avec elle au milieu

de la nuit! Vous comprenez que la provocation la plus outrageante interrompit le bonheur de ce fat; le lendemain un duel eut lieu, et Rodolphe fut vengé... Ce jeune homme, c'était Darneville, car tel était le nom qu'il avait pris; ce même Darneville, dont Borel fut le témoin et dont vous me parliez tout à l'heure. Ce Rodolphe, c'est moi; cette femme, vous la devinez?

BARBERIN.

Parfaitement.

GUERLAND.

Madame de Valdaunaie fut mourante pendant deux mois de la mort de cet homme... Quelque temps après elle alla habiter Marseille; je la suivis à Marseille. Elle se sauva à Lyon; j'allai à Lyon. Aujourd'hui elle vient à Grenoble, vous me voyez à Grenoble. Une fatalité implacable m'attache à elle... Où elle ira, j'irai, où elle vivra, je vivrai... ma persécution égalera l'horreur que je lui inspire. Le sentiment que j'éprouve aujourd'hui, je ne puis l'exprimer... Je l'adore et je la hais; je donnerais une moitié de ma vie pour qu'elle fût à moi, et l'autre moitié pour qu'elle fût un homme pendant vingt-quatre heures... je la tuerais, voyez-vous, comme j'ai tué son amant.

AIR : *De votre bonté généreuse.*

Ma tendresse en haine est changée,
Désormais ma main sans pitié,
Des chaînes dont elle est chargée,
Lui fera porter la moitié. (*Bis.*)

Oui, je veux qu'elle les partage,
Je veux qu'implacable à son tour,
Ma vengeance efface l'outrage
Qu'à ses pieds souffrit mon amour.

BARBERIN.

Maintenant, la morale de tout ceci ?

GUERLAND.

Barberin, vous êtes brave, chacun le sait; vous pouvez vous montrer raisonnable, sans qu'on impute cette prudence à faiblesse... Vous n'aimez pas cette femme... Le hasard vous a jeté sur son chemin, un caprice vous y retient : n'y restez pas plus longtemps, croyez-moi, passez outre, mon ami ; vous trouverez assez de femmes pour vous aimer : fuyez celle-ci. J'ai juré qu'elle n'appartiendrait jamais à personne, et vous passeriez sur mon corps pour arriver à elle, ou je vous tuerais comme j'ai tué Darneville. Ma destinée est de détruire ses amants. Un noble métier que j'ai pris là, n'est-il pas vrai ?

BARBERIN.

Que diable, mon cher, après tout elle a bien le droit de ne pas vous aimer; il fallait lui plaire, et non perdre la tête. A quoi sert une épée dans ces sortes d'affaires ?... Vous avez commencé avec elle par un manque d'habileté, et vous continuez par une cruauté inouïe... Votre conduite n'est qu'un long assassinat... un coup de poignard serait plus généreux.

GUERLAND.

Pas de commentaires sur ma conduite ; que décidez-vous ?

BARBERIN.

Vous faites un appel à ma raison... J'ai le malheur de ne jamais en avoir impromptu.

GUERLAND.

Vous renoncez à elle, et vous partez demain pour Paris, ou l'un de nous...

BARBERIN.

Silence !... on sort de sa chambre... c'est madame de Verneuil... nous allons avoir de ses nouvelles.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES ; Mme DE VERNEUIL.

BARBERIN.

Eh bien ! madame de Valdaunaie ?

Mme DE VERNEUIL.

Elle va mieux, beaucoup mieux.

BARBERIN.

Dieu soit loué.

Mme DE VERNEUIL.

Cet évanouissement n'aura aucune suite fâcheuse. Ainsi, mon cher cousin, vous pouvez quitter cet air inquiet qui ne vous va pas le moins du monde.

BARBERIN.

Ma cousine...

Mme DE VERNEUIL.

Ce n'est point un reproche, au contraire, l'intérêt que vous portez à votre charmante compagne de voyage est un sentiment bien naturel. Vous n'avez, à mon avis, qu'un seul tort, c'est de retenir ici, pour confident de vos inquiétudes, monsieur, qui n'a sans doute pas les mêmes raisons pour s'alarmer; aussi me permettrez-vous de disposer de son bras pour passer au salon.

GUERLAND.

Madame, je suis à vos ordres... (Bas, à Barberin.) Je reviendrai tout à l'heure.

BARBERIN.

Il suffit.

Mme DE VERNEUIL.

Nous vous laissons à vos cruelles angoisses.

(Elle sort avec Guerland par le fond.)

SCÈNE XV.

BARBERIN, seul.

L'aventure se complique d'une manière fort peu amusante... je n'ai pas trois partis à prendre... il faut aller en avant ou revenir sur mes pas... En avant, je trouve un duel à mort avec Guerland; je le tue, ou il me tue. Alternative fort désagréable !... mais si je recule, ne pensera-t-il pas que c'est faiblesse? m'est-il permis de lâcher pied devant un fou?... Pas de moyen terme cependant, il faut sabrer ce pauvre diable, ou plier bagage, à la honte des chevau-légers. Jolie perspective ! Mais je ne me trompe pas... c'est elle !... comme elle est pâle ! quelle contenance morne et abattue !

SCÈNE XVI.

BARBERIN; Mme DE VALDAUNAIE, sortant de l'appartement à droite, suivie d'un domestique.

Mme DE VALDAUNAIE, au domestique.

Faites demander ma voiture, je vous prie. (Apercevant Barberin.) Monsieur de Barberin.

BARBERIN.

Vous me voyez tremblant, j'étais si inquiet. (A part.) Cet air de souffrance la rend encore plus ravissante.

Mme DE VALDAUNAIE.

Je suis mieux, vous le voyez ; mais j'ai hâte de me retirer.

BARBERIN.

Ne me fuyez pas ainsi.

Mme DE VALDAUNAIE.

Monsieur...

(Elle va pour sortir.)

BARBERIN, à part.

Il faudrait être plus ou moins qu'un homme pour ne pas chercher à la consoler. Mon parti est pris... advienne que pourra. (Haut.) Un mot encore, de grâce... pourquoi tremblez-vous ainsi près de moi ? Si quelque danger vous menaçait, croyez-vous que je n'aie ni la volonté, ni la force de vous protéger ?... et si un homme était assez audacieux pour vous poursuivre d'un amour insensé ?...

Mme DE VALDAUNAIE.

Quoi ! monsieur, vous savez ?

BARBERIN.

Je sais tout ; la torture qu'on vous a fait subir a duré trop longtemps ; je vous en délivrerai, madame.

Mme DE VALDAUNAIE.

Vous ?

BARBERIN.

Je ne réclame que le droit de vous défendre ; vous me renverrez quand je ne vous serai plus utile. Pour prix de mon dévouement, je n'exigerai pas votre amour; je sais qu'un cœur comme le vôtre ne se donne qu'une fois, et reste fidèle... même à un souvenir.

Mme DE VALDAUNAIE.

Un souvenir?...

BARBERIN.

Pardonnez-moi de vous avoir attristée; mais il fallait bien vous dire que je ne voulais pas faire succéder la persécution à la tyrannie.

Mme DE VALDAUNAIE.

Je ne vous dois aucun compte de ma conduite... mais je sens qu'il me serait trop cruel de renoncer à votre estime... Sans doute, on m'a peinte à vos yeux comme une femme légère; je vous le jure, je ne suis point coupable.

BARBERIN, à part.

Elle ne l'aimait pas.

Mme DE VALDAUNAIE.

Ne cherchez point à en savoir davantage... il est un secret que je dois garder toujours...

Air *de Téniers.*

Ce secret, l'honneur me l'impose,
Jamais je ne le trahirai ;
Et, quoiqu'à l'outrage il m'expose,
Jusqu'à la mort je me tairai.
Honte et mépris, cruelle offense,
Mon cœur saura tout supporter ;
Car j'aime mieux les souffrir en silence,
Que d'y répondre, et de les mériter.

BARBERIN.

Je vous crois; mais acceptez l'appui que je vous offre. Vous le savez, autrefois les victimes de quelque odieuse entreprise se mettaient sous la sauvegarde d'une épée... Voulez-vous la mienne, madame ?

Mme DE VALDAUNAIE.

Encore du sang ! non, jamais. Ma résolution est prise, je fuirai de nouveau...

BARBERIN.

Vous partez ?

Mme DE VALDAUNAIE

Cette nuit même.

BARBERIN.

Permettez que je vous accompagne..... que je vous suive.

Mme DE VALDAUNAIE.

Cela ne se peut pas.

BARBERIN.

De loin, de bien loin; qu'au moins je veille sur vous : c'est en vain que vous essaieriez de me le défendre.

Mme DE VALDAUNAIE.

Laissez-moi.

BARBERIN.

Hier, j'aurais pu obéir à cet ordre cruel; je vous croyais heureuse... mais quand je vous vois tremblante, menacée...

Mme DE VALDAUNAIE.

Adieu, adieu ; nous ne devons plus nous voir.

BARBERIN.

Ne plus vous voir ! c'est impossible... cela ne sera pas... Jusqu'ici Guerland a su découvrir vos traces; croyez-vous donc, madame, que l'amour soit moins persévérant que la vengeance ? Quoi que vous fassiez, je saurai le nom de la ville où vous allez. Ainsi, dites-le-moi, je vous en conjure.

Mme DE VALDAUNAIE.

Au nom du ciel...

BARBERIN.

Me traiterez-vous comme votre persécuteur, moi qui

donnerais ma vie pour avoir le droit d'essuyer vos larmes?

Mme DE VALDAUNAIE.

Rien ne peut donc vous détacher d'une femme malheureuse ?

BARBERIN.

Eh bien! madame?... On vient... c'est madame de Verneuil... Guerland la suit... Fiez-vous à ma prudence.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES; Mme DE VERNEUIL, GUERLAND; CHOEUR.

Mme DE VERNEUIL.

Que viens-je d'apprendre? déjà nous quitter! cela n'est pas prudent.

(Musique.)

GUERLAND, à Barberin.

Qu'avez-vous décidé?

LANDRY.

La voiture de madame de Valdaunaie.

BARBERIN, à Guerland.

Je suis à vous dans l'instant... Madame veut-elle me permettre ?

(Il offre le bras à madame de Valdaunaie.)

GUERLAND, à part.

Est-ce une bravade ?

BARBERIN, bas, à madame de Valdaunaie qu'il reconduit.

Un mot, je vous en supplie, ce mot, vous alliez me le dire tout à l'heure... la ville ?

Mme DE VALDAUNAIE.

Toulon.

GUERLAND, à Barberin qui revient près de lui.

Eh bien !

BARBERIN.

Je pars demain pour Paris... avec vous, si cela peu vous être agréable.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un petit salon. Porte au fond. Porte latérale à droite. — Une fenêtre à gauche. — A droite, une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

BARBERIN, debout près de la fenêtre, Mme DE VALDAUNAIE, assise auprès de la table.

BARBERIN.

Une foule d'embarcations sillonnent déjà la rade... Tiendrez-vous enfin aujourd'hui votre promesse? Il y a si longtemps que je rêve une promenade en mer avec vous.

Mme DE VALDAUNAIE.

Une autre fois. Excusez-moi pour aujourd'hui.

BARBERIN.

Encore un refus... Comme hier, comme demain.

Mme DE VALDAUNAIE.

Non, demain, je vous le promets... D'ailleurs, de quoi vous plaignez-vous? Si je refuse de sortir, je vous permets de rester... La solitude près de moi est-elle donc trop pénible?

BARBERIN.

Je suis près de vous, je devrais bénir mon sort... Mais vous, ne sortir jamais, même le soir ! Vous condamner à l'emprisonnement le plus rigoureux dans cette maison où je suis seul admis.

Mme DE VALDAUNAIE.

Soyez indulgent pour ma faiblesse... Quand vous m'avez dévoué votre amitié, vous espériez, sans doute, trouver en moi une femme plus aimable que je ne puis l'être... Pardonnez-moi votre mécompte. Je voudrais ne pas trop vous déplaire cependant, et retrouver mon ancienne gaieté. Il me semble parfois qu'elle renaît près de vous, si enjoué, si bon ; mais pour tuer le sourire sur mes lèvres et la joie dans mon cœur, il suffit d'un souvenir. Et quand il me frappe là, je ne vous vois plus, Horace, je ne vous entends plus : je deviens insensible à tout ce qui n'est pas cette torture que je traîne depuis deux ans... Alors j'ai peur.

BARBERIN.

Voyons, parlons raison... C'est original, n'est-ce pas, de m'entendre prêcher la raison ? (Il s'assied auprès de madame de Valdaunaie.) Depuis trois mois que vous avez quitté Grenoble pour aller en Italie, et que vous êtes venue de Gênes à Toulon dans le plus grand secret, pouvez-vous croire que ce fou de Guerland n'ait pas perdu vos traces, et renoncé à son absurde poursuite ? Une imprudence de

ma part aurait pu seule le mettre sur la voie ; et malgré la réputation d'étourderie qu'on veut me faire, j'ai mis dans ma conduite une discrétion qui m'étonne moi-même. Pour détruire les soupçons de votre persécuteur, je l'ai accompagné à Paris. Là, pendant un mois entier, je me suis attaché à lui comme son ombre. Je lui ai prodigué les témoignages de l'amitié la plus vive. J'ai partagé son appartement et sa table ; j'ai monté ses chevaux ; je lui ai emprunté de l'argent. J'ai fait plus ; et ici mon héroïsme égale ma politique... J'ai simulé une passion soudaine pour une Anglaise d'un âge presque respectable. (Il se lève.) En ce moment, du boulevard de Gand à la Madeleine, je suis atteint et convaincu de m'être laissé enlever par cette aimable insulaire, ce qui me couvre de ridicule... ainsi, vous le voyez, Guerland vous croit en Italie, et me croit en Écosse. Comment voulez-vous qu'il devine que ces deux lignes se sont rejointes à Toulon ; que depuis deux mois je suis près de vous ; que je vous vois tous les jours : heureux chaque soir, lorsqu'il faut me retirer, de la certitude de vous revoir le lendemain ; plus heureux encore de l'espoir prochain de ne plus vous quitter, même pour un jour ?

Mme DE VALDAUNAIE.

Unir votre sort au mien ! Y avez-vous sérieusement réfléchi ?

BARBERIN.

Plus sérieusement que je n'ai jamais fait.

Mme DE VALDAUNAIE.

Malgré la tristesse invincible qui domine mon caractère ?

BARBERIN.

J'adore la mélancolie.

Mme DE VALDAUNAIE.

Malgré le danger qu'il peut y avoir à m'aimer ?

BARBERIN.

Je ne vous dirai pas : *Je suis Français*... Le mot est vieux... Mais ne comprenez-vous pas le charme suprême qu'ajoute à une passion, la pensée d'un péril à braver ?

Mme DE VALDAUNAIE, se levant.

Horace, vous qui sous des dehors légers cachez une âme si noble et si fière, vous voulez m'épouser ; et pourtant les paroles de cet homme vous ont donné le droit de me soupçonner. Vous pouvez croire qu'avant de vous connaître, une passion coupable m'a fait trahir mes devoirs. Je suis innocente cependant, je vous le jure... je vous le jure par la mémoire de ma mère, et vous ne savez pas ce qu'il y a de sacré et de fatal dans ce serment... Mais jusqu'ici vous n'avez eu pour garantie de mon innocence que ma parole.

BARBERIN.

Vous ai-je jamais interrogée, Valérie ?

Mme DE VALDAUNAIE.

Jamais ; et je ne puis vous dire combien votre confiance a touché mon cœur... Poursuivie, calomniée, il est si doux de trouver un ami assez généreux pour croire à votre honneur sans en demander la preuve... Si ce triste secret n'intéressait que moi, vous le sauriez déjà... Mais vous ne le connaîtrez jamais ; pas même quand vous serez mon époux.

BARBERIN.

Je vous aime ; c'est vous dire que je crois en vous. Chassez toutes ces pensées pénibles, ne parlons plus du passé ; mais du présent. Voyons, voulez-vous être tout à fait aimable ? Accordez-moi ma demande. La soirée est si belle, la brise si douce... Et j'aurais tant de bonheur à vous conduire ! Permettez-moi de sonner.

Mme DE VALDAUNAIE.

Vous le voulez donc absolument ?

BARBERIN.

Je ne veux rien... Je prie.

Mme DE VALDAUNAIE.

Et vous priez si bien, que je n'ai pas le courage de vous

refuser davantage. (Barberin sonne.) Attendez-moi là, je vais prendre un châle. (Elle sort par la droite.)

BARBERIN.

Et un voile... N'oubliez pas un voile. Songez que nous sommes voués au mystère.

SCÈNE II.

BARBERIN; HENRIETTE, entrant par le fond.

BARBERIN.

Henriette, descendez sur le port, et louez un canot, ou plutôt, amenez-moi un batelier.

HENRIETTE.

Monsieur veut-il que je parle à ce marinier qui se tient depuis quelques jours à l'angle du débarcadère, presqu'en face de la maison? (Allant vers la fenêtre.) Vous pouvez le voir d'ici.

BARBERIN.

Oui : amenez votre protégé... Ah! puisque vous sortez, faites-moi le plaisir de passer chez moi... S'il m'est arrivé des lettres, vous me les apporterez. (Henriette sort.)

SCÈNE III.

BARBERIN, seul.

Il est impossible que Borel ne m'ait pas répondu sur-le-champ, et que je ne reçoive pas sa lettre aujourd'hui. Dans une circonstance de cette nature, il aura dû comprendre les graves conséquences du moindre retard. Il a été témoin du duel dont Guerland m'a parlé: Il était l'ami, et sans doute le confident du jeune Darneville. Il doit savoir la vérité ; et sa réponse décidera mon sort. Tout à l'heure, en parlant à Valérie, j'ai exprimé des sentiments fort chevaleresques. Certes je ne suis pas assez mal élevé pour faire subir à une femme un interrogatoire, et pour lui demander compte du passé... Mais si le savoir vivre me commande la discrétion, l'amour véritable que j'ai pour elle, ne me permet pas de conserver un doute injurieux pour son honneur.

SCÈNE IV.

BARBERIN, HENRIETTE, GUERLAND, enveloppé d'un manteau qui lui cache la moitié de la figure.

HENRIETTE.

Monsieur, voilà le batelier.

BARBERIN, assis auprès de la table, à part, en le regardant.

Drapé jusqu'aux yeux ! une vraie tournure de conspirateur. (A Guerland.) Eh bien ! seigneur gondolier, la mer est-elle bonne? Peut-on, sans imprudence, traverser la rade?

GUERLAND

Est-ce que vous avez peur?

BARBERIN.

Oui; mais ce n'est pas pour moi... (A part.) Il est sans façon, le marin !

GUERLAND.

Je comprends... Roméo craint pour Juliette.

BARBERIN.

Depuis quand les bateliers lisent-ils Shakespeare?

GUERLAND, se découvrant.

Depuis que les chevau-légers se cachent.

BARBERIN, allant à lui et le reconnaissant.

Guerland !

HENRIETTE, à part.

Que se disent-ils donc?

BARBERIN.

Vous, ici !... qu'y venez-vous faire?

GUERLAND.

Mon épée vous l'apprendra.

BARBERIN.

Sortez : votre présence dans cette maison...

GUERLAND.

Vous voulez dire : Sortons.

BARBERIN.

Point de fanfaronnade... Venez, venez, vous dis-je.

HENRIETTE, à part.

Mon Dieu ! qu'est-ce que tout cela signifie ?

SCÈNE V.

Mme DE VALDAUNAIE, HENRIETTE.

Mme DE VALDAUNAIE.

Je vous ai fait attendre. (A Henriette.) Eh bien ! où est M. de Barberin ?

HENRIETTE.

Ah ! madame... il se passe d'étranges choses.

Mme DE VALDAUNAIE.

Qu'est-ce donc?

HENRIETTE.

Monsieur de Barberin vient de sortir avec le batelier que j'avais amené... ils avaient l'air en colère tous les deux.

Mme DE VALDAUNAIE.

Où sont-ils ?

HENRIETTE, à la fenêtre.

Les voilà qui traversent le port... là bas... cet homme en manteau brun... tenez, il se retourne.

Mme DE VALDAUNAIE.

Ah !

HENRIETTE.

Qu'avez-vous, madame ?

Mme DE VALDAUNAIE.

Cours après eux, Henriette ; ne les perds pas de vue un instant.

HENRIETTE.

Vous laisser ainsi !

Mme DE VALDAUNAIE.

Cours, te dis-je, et ne quitte pas cet étranger sans savoir où il loge... va, je le veux.

HENRIETTE.

J'obéis, madame... (Elle sort.)

SCÈNE VI.

Mme DE VALDAUNAIE, seule.

Guerland! c'est lui! et avec lui, la mort. Ah! mes pressentiments ne m'avaient pas trompée! Deux mois de bonheur, c'était trop; il faut les payer maintenant...

AIR *nouveau de M. Hormille.*

Lui! toujours lui! ni le temps ni l'absence
N'ont fait entrer la pitié dans son cœur;
Comme autrefois il vient, de sa vengeance,
Sur ce que j'aime, assouvir la fureur!...
Si, sous le fer de sa main sanguinaire,
Un autre encor aujourd'hui doit périr,
Dieu! que j'implore, exaucez ma prière,
Sauvez Horace, et laissez-moi mourir.

SCÈNE VII.

Mme DE VALDAUNAIE; BARBERIN, entrant en chantant.

Mme DE VALDAUNAIE, se jetant entre ses bras.

Horace!

BARBERIN, à part.

Elle sait tout.

Mme DE VALDAUNAIE.

M'aimez-vous?... dites : M'aimez-vous?

BARBERIN.

Si je vous aime, chère Valérie! quelle preuve vous faut-il de ma tendresse? voulez-vous ma vie?

Mme DE VALDAUNAIE.

Oui, votre vie, je la veux... elle est à moi : vous me l'avez dit tant de fois, elle est mon bien. Jurez-moi, sur votre honneur, que vous n'en disposerez pas.

BARBERIN.

Pensez-vous que j'aie envie de me tuer?... le suicide est fait pour les pauvres diables qui sont souffrants, difformes ou misérables; grâce au ciel! je ne suis ni l'un ni l'autre.

Mme DE VALDAUNAIE.

N'espérez pas me tromper par cette gaieté affectée... il est ici.

BARBERIN.

Toujours cette crainte.

Mme DE VALDAUNAIE.

Je l'ai vu, et qu'avais-je besoin de le voir?... croyez-vous que la terreur n'ait pas un instinct aussi subtil, aussi infaillible que celui de l'amour? Quand il doit venir, avant

que mes yeux ne l'aient aperçu, avant que mon oreille n'ait reconnu son pas, un frisson au cœur me dit : *C'est lui!* et jamais cette voix ne m'a trompée.

HENRIETTE, entrant et s'approchant de madame de Valdaunaie, à voix basse.

Hôtel du Lion d'or, sur la petite place, à cinquante pas d'ici.

Mme DE VALDAUNAIE.

C'est bon... Laisse-nous. (Henriette sort.) Eh bien ! vous n'essayez plus de m'abuser ?

BARBERIN.

Pourquoi mentirais-je!... Oui, il est ici ; mais est-ce une raison de pâlir et de trembler? ne suis-je pas près de vous? d'ailleurs pourquoi toujours nous occuper de lui ? le hasard seul l'a amené à Toulon ; il ne sait pas même que vous y êtes... il est venu...

Mme DE VALDAUNAIE.

Il est venu pour vous tuer... regardez-moi en face... dites-moi si vous n'êtes pas convenus de vous battre ?

BARBERIN.

Quel enfantillage ! ne sommes-nous pas amis ?

Mme DE VALDAUNAIE.

Horace, s'il vous tue, j'en mourrai. Voulez-vous que je meure?... Si je vous dis : N'allez pas à ce duel, partons

ce soir pour l'Italie, pour l'Espagne, pour... n'importe quel pays, où il ne puisse nous retrouver... Si je vous dis cela, mon Horace, m'obéirez-vous ?

BARBERIN.

Ferais-je une action qui m'attirerait votre mépris ?

Mme DE VALDAUNAIE, à part.

J'ai donc deviné. (Haut.) Il est possible que je m'alarme à tort ; mais enfin vous ne refuserez pas sans doute de me rassurer. Jurez-moi de rester ici jusqu'à demain.

BARBERIN.

Qu'est-il besoin de serment ? doutez-vous du bonheur que j'aurai à être votre prisonnier?... pourquoi faut-il que je le doive à la peur ?

Mme DE VALDAUNAIE, à part.

Ainsi, ce n'est que demain qu'il se bat.

(Elle se prépare à sortir.)

BARBERIN.

Vous sortez ?

Mme DE VALDAUNAIE.

Oui, monsieur.

BARBERIN.

Où donc allez-vous ?

Mme DE VALDAUNAIE.

Vous avez vos secrets, j'ai les miens, ne m'interrogez pas !

BARBERIN.

Vous reviendrez bientôt ?

Mme DE VALDAUNAIE.

Oui, bientôt... vous m'attendrez sans sortir. J'ai votre parole... songez qu'y manquer, ce serait renoncer à moi.

BARBERIN.

Si je ne vous inspire pas de confiance, enfermez-moi.

(Madame de Valdaunaie sort par le fond et ferme la porte en dehors.)

SCÈNE VIII.

BARBERIN, seul.

Elle m'enferme, ma foi ! et à double tour ! je ne m'attendais pas à être pris au mot. Pauvre Valérie ! un rien l'effraie, un rien la rassure... la voilà tranquille, parce que, au risque de la compromettre, je passe la nuit ici ; et demain elle me rendra la liberté, sans se douter qu'une heure après !...J'ai eu quelques affaires dans ma vie ; mais

aucune qui m'ait fait éprouver une émotion aussi désagréable.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

La veille de mon mariage,
Me battre en duel, c'est trop fort !
Sans qu'on accuse mon courage,
J'ai droit de maudire le sort;
Avec moi vraiment il a tort.
Dans une occasion pareille,
N'eût-il pas été plus humain
D'envoyer le bonheur la veille,
Et le duel le lendemain ?

(On ouvre.)

Elle rentre déjà.

SCENE IX.

BARBERIN; HENRIETTE, apportant des bougies et une lettre.

BARBERIN.

C'est vous, Henriette ?

HENRIETTE.

Je vous apporte de la lumière, et une lettre que j'avais oublié de vous remettre.

BARBERIN.

Une lettre... donnez... (Henriette pose les bougies sur la

table, et sort.) Strasbourg!... c'est de Borel... ma main hésite malgré moi ; je ferais mieux de ne pas ouvrir cette lettre qui peut-être va confirmer les paroles de Guerland, et me dire encore qu'avant de me connaître, Valérie en a aimé un autre. Si je suis tué demain, qu'au moins, en mourant, j'emporte la pensée que celle pour laquelle je me bats, fut toujours pure et sans reproche. Brûlons cette lettre ; pourtant, c'est une faiblesse ! Un homme ne doit pas plus reculer devant la vérité que devant le fer de l'ennemi ! Lisons :

« Mon cher Barberin, votre lettre m'a causé une im-
« pression bien pénible, en me rappelant le déplorable
« duel qui me priva, il y a deux ans, d'un de mes meil-
« leurs amis. J'avais juré de garder le plus profond si-
« lence sur ce fatal événement, et malgré mon amitié
« pour vous, je vous refuserais les renseignements que
« vous me demandez, s'il ne s'agissait pas de votre sort,
« et du bonheur de votre vie. Vous êtes, me dites-vous,
« sur le point d'épouser madame de Valdaunaie. Ce mot
« me dicte mon devoir. Je crois, sans manquer à mon
« serment, pouvoir vous révéler un secret qui intéresse
« la famille dans laquelle vous allez entrer... Apprenez
« que madame de Valdaunaie... » (On frappe à la porte du fond ; elle s'ouvre. Guerland paraît suivi de deux officiers. Barberin a refermé la lettre, et l'a mise dans sa poche.)

SCÈNE X.

BARBERIN, GUERLAND ; DEUX OFFICIERS en redingote bourgeoise.

BARBERIN, à Guerland.

Comment, encore vous !... vous avez donc juré de me pousser à bout ?

GUERLAND.

Je suis désolé de vous déranger ; mais j'ai à vous parler.

BARBERIN.

Et moi, je n'ai rien à entendre de vous. Les conditions de notre duel sont arrêtées. Demain, à huit heures du matin, je serai à vos ordres... jusque-là toute discussion est superflue, et votre présence dans cette maison est d'une inconvenance...

GUERLAND.

J'ai amené avec moi ces deux messieurs.

BARBERIN.

Parbleu ! je vois bien ces messieurs ; ce sont d'excellents officiers que j'estime fort, et en toute autre circonstance, je serais charmé de les recevoir ; mais, en ce moment, ils me permettront de leur dire que leur visite me semble aussi déplacée que la vôtre.

GUERLAND.

Du calme.

BARBERIN.

Du calme !... je voudrais vous voir à ma place... En un mot, que me voulez-vous ?

GUERLAND.

Je viens...

BARBERIN.

Avez-vous peur que je ne manque au rendez-vous ? Vous devriez savoir pourtant que je vais sur le terrain d'assez bonne grâce. Une rencontre arrangée est une dette sacrée. Or, j'ai l'habitude de payer mes dettes ; et vous me traitez comme si j'étais un débiteur insolvable. Sur mon âme, à vous trois, vous me faites l'effet d'un garde du commerce accompagné de ses deux recors... Pardieu ! messieurs, dans ce cas, j'invoque le bénéfice de la loi ; le soleil est couché, faites-moi l'amitié de l'imiter et de me laisser tranquille.

GUERLAND.

Au lieu de vous emporter, voulez-vous m'écouter un seul instant ?

BARBERIN.

Eh ! ne sais-je pas ce que vous allez me dire ? vous venez me renouveler la proposition que vous m'avez faite d'aller nous battre sous quelque réverbère. Ce serait fort

pittoresque assurément, mais j'ai la vue basse, et j'aime le grand jour... Je tiens à mes habitudes.

GUERLAND.

Quand vous aurez tout dit, je commencerai.

BARBERIN.

Parlez donc, au nom du ciel ! il y a une heure que je vous écoute. (A part.) Valérie qui peut rentrer à chaque instant.

GUERLAND.

Je suis venu ici dans une intention toute différente de celle que vous me supposez. Depuis notre entrevue j'ai réfléchi sur ce qui s'était passé, et j'ai reconnu que j'avais eu tort.

BARBERIN.

En vérité ?

GUERLAND.

Dans l'altercation qui s'est élevée entre nous, les provocations viennent de moi... comme elles n'ont rien eu d'offensant et qui ne puisse se réparer, j'espère qu'il me suffira de les rétracter, pour terminer ceci d'une manière toute pacifique. J'ai acquis malheureusement le droit d'adresser des excuses à un adversaire, sans que ma conduite puisse être mal interprétée.

BARBERIN.

Comment ! ce sont des excuses ?

GUERLAND.

Les plus formelles et les plus complètes. J'ai amené ces messieurs afin de donner à cette réparation toute la publicité désirable. Je vous le répète, je reconnais que j'ai eu tous les torts, et je vous prie de les oublier... Êtes-vous satisfait ?

BARBERIN.

Parbleu! mon cher ami, avec vous on marche toujours de surprise en surprise. Celle-ci, du reste, n'a rien de désagréable pour moi. Je ne tiens nullement à me couper la gorge avec vous; je m'y résignais uniquement pour vous faire plaisir. Puisque vous avez changé d'avis, n'en parlons plus, à moins que ces messieurs ne pensent autrement.

(Les officiers font un signe négatif.)

BARBERIN, offrant sa main à Guerland.

Dans ce cas, tout est oublié.

(En ce moment, madame de Valdaunaie entr'ouvre la porte à gauche.)

Mme DE VALDAUNAIE, à part.

Il est sauvé !

BARBERIN.

Maintenant que nous sommes d'accord, vous me permettrez, messieurs, de ne pas vous retenir plus longtemps.

GUERLAND.

C'est un congé positif... Nous vous laissons.

BARBERIN, le prenant à part.

Très-bien, mon cher Guerland, voilà une conduite de galant homme... En toute occasion comptez sur mon amitié... Au revoir, messieurs.

(Guerland et les deux officiers saluent et sortent. — Barberin les reconduit.)

SCÈNE XI.

Mme DE VALDAUNAIE, puis BARBERIN.

Mme DE VALDAUNAIE.

Il vivra !... Mon Dieu ! soutenez mon courage !...

(Elle va s'asseoir à gauche du théâtre.)

BARBERIN, à part.

Maintenant, Valérie peut rentrer... (Il aperçoit madame de Valdaunaie.) Eh quoi ! vous étiez là ?

Mme DE VALDAUNAIE, assise et montrant la porte à droite.

Là !

BARBERIN.

Et vous avez entendu ?...

Mme DE VALDAUNAIE.

J'ai tout entendu.

BARBERIN.

Eh bien ! quelle que soit l'émotion qu'ait dû vous causer la vue de Guerland, je suis content que vous ayez été témoin de cette scène. Me croirez-vous maintenant quand je vous jurerai que vous n'avez plus rien à redouter de lui ?

Mme DE VALDAUNAIE.

Je vous croirai.

BARBERIN.

Ne vous avais-je pas dit qu'il reconnaîtrait à la fin l'extravagance de sa conduite ? Vous l'avez entendu.... vous êtes délivrée de lui pour jamais.

Mme DE VALDAUNAIE.

Je ne le crains plus.

BARBERIN.

Que vous me rendez heureux, en parlant ainsi... Dès à présent, plus d'inquiétude, plus de terreur.

Mme DE VALDAUNAIE.

Vous ne vous battrez pas... pour qui pourrais-je trembler ?

BARBERIN.

Vous n'avez donc plus aucune peur de lui ?

Mme DE VALDAUNAIE.

Non... A défaut de pitié, il a de l'honneur. On peut se fier à sa parole.

BARBERIN.

Sans doute... et je suis enchanté de vous voir cette confiance... Cependant je ne sais... Quand j'y réfléchis, je trouve quelque chose d'étrange dans sa conduite.

Mme DE VALDAUNAIE, se levant.

Nous avons donc changé de rôle... Je vous dis que je suis tranquille, et c'est vous qui vous forgez des inquiétudes chimériques. Je ne veux pas que vous vous occupiez de cet homme.

BARBERIN.

Vous ai-je jamais désobéi ? (A part.) En attendant, j'aurai l'œil sur lui.

Mme DE VALDAUNAIE.

Maintenant il faut vous rendre votre liberté.

BARBERIN.

Je ne la demande pas... On est si bien en prison.

Mme DE VALDAUNAIE.

Il est temps de nous séparer... Horace, vous m'aimez, n'est-ce pas ?

BARBERIN.

Si je vous aime !

Mme DE VALDAUNAIE.

Oh ! dites-le-moi... Autrefois je refusais de vous écouter ; aujourd'hui j'ai besoin de vous entendre... Dites-moi que votre attachement est à l'abri des coups de la destinée ; que rien ne pourra me l'enlever, ni l'absence, ni la mort... que si jamais vous venez à me perdre, mon souvenir du moins vivra dans votre cœur... que, quoi qu'il arrive, vous n'aurez jamais pour moi, ni haine, ni mépris, ni indifférence... mais que vous m'aimerez toujours... Dites-moi : Toujours.

BARBERIN.

Toute la vie... Comme votre main tremble !... Vous pâlissez.

Mme DE VALDAUNAIE.

Les émotions de cette journée m'ont épuisée.

BARBERIN.

Vous avez besoin de repos, et je n'y songeais pas. Pardonnez-moi : le bonheur rend égoïste. Demain, je vous retrouverai plus calme qu'aujourd'hui ; mais aussi

aimante, n'est-il pas vrai, chère Valérie? Jamais votre voix ne m'a paru si attendrie; jamais vous ne m'avez regardé ainsi.

Mme DE VALDAUNAIE.

J'ai quelque chose à vous demander.... Cette bague que vous portez toujours, depuis longtemps je la désire, donnez-la-moi.

BARBERIN, lui donnant la bague.

Mon âme avec elle.

Mme DE VALDAUNAIE.

Elle ne me quittera jamais... Maintenant, partez; il le faut, Horace... Adieu, adieu.

BARBERIN.

Adieu !... à demain, ma Valérie, à demain.

(Il sort par la petite porte à droite.)

SCÈNE XII.

Mme DE VALDAUNAIE, seule.

Demain !... Tu n'as donc pas compris? Quand je t'ai dit adieu, tu n'as pas deviné que c'était un adieu éter-

nel... ne plus te voir... jamais!... toi, le meilleur, le plus loyal des hommes ; toi, pour qui je donnerais ma vie.... et quel sera le prix de mon sacrifice?... l'oubli, le mépris peut-être. Non, c'est impossible... je ne puis le quitter ainsi... Je veux tout lui dire... Que je meure ; mais qu'il ne me méprise pas... Horace!...

(Elle s'élance vers la porte par où est sorti Barberin.)

SCÈNE XIII.

Mme DE VALDAUNAIE ; GUERLAND, entrant par la porte du fond

GUERLAND.

Il ne vous entend pas.

Mme DE VALDAUNAIE.

Lui !

GUERLAND.

Je vous fais peur, madame ?

Mme DE VALDAUNAIE, à demi-voix.

Horreur !

GUERLAND.

Je regrette de faire succéder à une scène sans doute fort touchante, une explication d'une autre nature... votre volonté a été accomplie, madame, pour vous obéir,

j'ai fait une chose nouvelle dans ma vie ; j'ai adressé des excuses à un autre homme, à un homme que je hais, que j'ai droit de haïr. Au lieu de lui demander sa vie, mon épée s'est abaissée devant la sienne. Vous savez le prix que j'ai mis à cette humiliation ; je viens le réclamer. J'ai tenu ma promesse, tiendrez-vous la vôtre ?

Mme DE VALDAUNAIE.

Oui, monsieur.

GUERLAND.

Ainsi, vous lui avez dit adieu ; et vous ne le reverrez jamais.

Mme DE VALDAUNAIE.

Jamais.

GUERLAND.

Cette nuit, vous partirez pour Lyon?

Mme DE VALDAUNAIE.

Je partirai.

GUERLAND.

Et là, aussitôt que les formalités auront été remplies, vous m'épouserez.

Mme DE VALDAUNAIE.

Je vous épouserai.

GUERLAND.

Vous comprenez bien la gravité de vos paroles, ma-

dame... ceci n'est point une vaine promesse, que quelque ruse de femme puisse démentir, c'est un engagement irrévocable... Dans une heure votre départ... avant un mois notre mariage.

Mme DE VALDAUNAIE.

Je suis prête pour l'un comme pour l'autre.

GUERLAND.

Lorsque vous êtes venue, ce soir, me demander la vie de cet homme, vous étiez moins calme... Je dois sans doute me féliciter de cette résignation soudaine.

Mme DE VALDAUNAIE.

Votre triomphe aurait besoin de mes larmes, n'est-ce pas ?... je n'en ai plus... Il est un moment où le désespoir cesse de se débattre, et j'en suis là. Prenez-moi donc telle que vous m'avez faite.

GUERLAND.

Oui... je vous ai rendue malheureuse, Valérie ; mais ce que vous m'avez fait souffrir, vous ne m'en parlez pas... Les femmes, en vérité, ont de merveilleux priviléges... Se jouer d'un cœur dévoué, elles appellent cela caprice innocent, pardonnable coquetterie. Madame, c'est avant de frapper qu'il faut songer à sa faiblesse.

Mme DE VALDAUNAIE.

Vous ai-je demandé grâce?... Pour être heureux il vous faut ma vie à torturer, prenez-la, je suis à votre merci.

GUERLAND.

Heureux !... mon avenir perdu, ma carrière fermée, mon âme absorbée tout entière par un sentiment plein d'amertume et de déception ; pour but une vengeance désespérée, pour existence le métier d'espion et de spadassin, est-ce là ce que vous appelez le bonheur ? Si vous pouviez comprendre le mal que vous m'avez fait, votre haine peut-être serait désarmée comme l'est la mienne, lorsque je contemple la souffrance empreinte sur vos traits... Cette pâleur, c'est mon ouvrage ; cette expression de tristesse, de désespoir, c'est moi, c'est mon amour...

Mme DE VALDAUNAIE.

Je me suis soumise à votre persécution, épargnez-moi du moins votre pitié.

GUERLAND.

Vous me devinez, Valérie... Vous savez bien que ce n'est pas la pitié qui m'attendrit ainsi... Près de vous, je suis faible comme un enfant ; tout en rougissant de ma lâcheté, à chaque parole je sens renaître en moi l'esclave d'autrefois... et alors j'abjure mes serments d'être pour

vous ce que vous avez été pour moi... j'oublie tout, excepté cet amour que rien n'a pu détruire... Valérie, ce combat si cruel pour tous deux doit-il donc durer toujours ?

Mme DE VALDAUNAIE.

Écoutez-moi, monsieur, et ne vous méprenez pas sur le sens de mon consentement... Je ne suis pas un cœur faible qui cède à un amour persévérant; je suis une pauvre femme qui choisit entre deux malheurs. Je vous épouse pour racheter la vie d'un homme que j'aime... que j'aime, entendez-vous? et que vous tueriez sans cela, car vous savez tuer. Je remplirai ma promesse, je porterai votre nom, et votre honneur peut se fier au mien : mais là s'arrêtera le sacrifice. Je peux vendre ma destinée qui m'appartient, mais non mon cœur qui est à un autre. Votre volonté est de fer, je le sais : vous verrez que la mienne n'est pas moins inflexible.

GUERLAND.

Eh bien ! j'accepte ce pacte. Oui, vous avez raison : la fatalité qui nous a rapprochés pour nous frapper l'un par l'autre, ne saurait accorder une heureuse issue à un si long supplice. Pourquoi chercher une illusion impossible ?... mon amour vous effraierait toujours, et moi je ne croirais pas au vôtre. Subissons donc notre destinée... cette existence sera étrange, horrible ; mais vous la partagerez, et si je suis malheureux, je serai sûr du moins que vous

ne riez pas de moi une seconde fois auprès d'un rival heureux... et maintenant, madame, la voiture vous attend.

SCÈNE XIV.

Mme DE VALDAUNAIE, GUERLAND, BARBERIN.

BARBERIN.

Arrêtez.

Mme DE VALDAUNAIE.

Horace !

BARBERIN.

Ne craignez rien, madame, vous êtes sous ma protection ; malheur à qui l'oublierait !

Mme DE VALDAUNAIE.

Je me meurs !

BARBERIN.

Un mot, Guerland... je vous ai trompé à Paris ; vous venez de prendre votre revanche. Il est temps que la partie se décide en faveur de l'un de nous, car elle devient ridicule pour tous deux.

Mme DE VALDAUNAIE.

Au nom du ciel !

BARBERIN.

Pensez-vous que j'aie été dupe de la comédie que vous êtes venu jouer ici ? Vous vouliez m'éloigner, afin d'exercer ensuite sur une femme sans défense le despotisme de terreur que vous avez usurpé, mais qui va finir.

Mme DE VALDAUNAIE.

Horace, pas un mot de plus... monsieur, rappelez-vous...

GUERLAND.

Mon cher Barberin, permettez-moi de vous le dire, vous faites ici de la chevalerie hors de propos ; à chaque instant, c'est un nouvel appel à votre épée... Elle est fort redoutable, assurément ; mais avant de l'offrir, ne devriez-vous pas attendre qu'on eût réclamé son appui ?

BARBERIN.

J'use de mon droit.

GUERLAND.

Ce n'est ni vous ni moi qui pouvons juger de la légitimité de votre intervention ; mais une personne que vous oubliez de consulter... Madame accepte-t-elle votre protection ?... vous nomme-t-elle son défenseur ?... en un mot, vous autorise-t-elle à vous placer ainsi entre elle et moi ?

(Madame de Valdaunaie se place entre eux.)

BARBERIN.

Valérie...

GUERLAND.

Vous m'avez souvent rappelé le respect qu'on doit aux emmes. A votre tour, ne l'oubliez pas... pour se prononcer entre nous, madame doit être libre.

BARBERIN, à madame de Valdaunaie.

Vous l'entendez ?... de grâce, un seul mot.

GUERLAND.

Oui, parlez, madame ; nous attendons votre arrêt.

Mme DE VALDAUNAIE, après avoir longtemps regardé Barberin, s'avance vers Guerland.

BARBERIN.

Valérie !

GUERLAND.

Arrière, monsieur... vous l'avez dit, le choix d'une femme est sacré.

BARBERIN.

C'est lui... et moi, pour prix de mon amour, je me vois trompé, trahi.

Mme DE VALDAUNAIE.

Horace !

GUERLAND.

Je vous attends, madame.

Mme DE VALDAUNAIE à Guerland.

Un moment, monsieur... (A Barberin.) Horace, je vous ai trompé, mais je ne vous ai pas trahi. Il est des destinées contre lesquelles se brisent les volontés les plus fortes, les espérances les plus chères. Laissez-moi subir la mienne sans essayer de la partager. Je le sens, elle vous serait fatale, car je porte avec moi le malheur... je veux que vous viviez, voilà mon seul crime... Pour sauver votre vie, il fallait faire deux parts de la mienne ; ne vous plaignez pas de celle que je vous donne... et maintenant... maintenant... adieu, pour toujours... (A Guerland.) Monsieur, emmenez votre femme.

BARBERIN.

Sa femme?... lui, c'est impossible... songez vous à Darneville ?

GUERLAND.

Monsieur...

Mme DE VALDAUNAIE.

Grand Dieu !

BARBERIN.

Ah ! maintenant je sais tout... Ce Darneville que vous avez cru votre rival...

GUERLAND.

Parlez...

BARBERIN.

Cette lettre de Borel m'a tout appris. (Il montre la lettre à Guerland.)

Mme DE VALDAUNAIE.

N'achevez pas, au nom de ma mère.

BARBERIN.

Votre mère! Croyez-vous qu'elle voudra acheter au prix de l'honneur de sa fille, l'oubli d'une faute expiée par vingt ans d'une vie irréprochable ?

GUERLAND.

Quel mystère!

BARBERIN, donnant la lettre à Guerland.

Lisez.

Mme DE VALDAUNAIE.

Ma mère, pardonnez-moi... Ce secret auquel je sacrifiais mon bonheur, ce n'est pas moi qui l'ai révélé.

GUERLAND, les yeux sur la lettre.

Son frère !

Mme DE VALDAUNAIE.

Je vous en conjure... Que la mémoire de ma mère soit sacrée pour vous, comme elle l'a été pour moi.

GUERLAND.

Son frère !

BARBERIN, à Valérie.

Eh bien! direz-vous encore : Je suis la femme de cet homme?

Mme DE VALDAUNAIE, à Barberin.

Je dirai, comme je l'ai déjà dit : Je t'aime, je ne veux pas que tu meures... (A Guerland.) Monsieur, la sœur de celui que vous avez tué vous offre sa main. (Musique.)

GUERLAND.

Votre main... Je suis indigne de la toucher. Elle ne peut être le gage d'un mariage impossible, et je n'ose la recevoir comme signe de pardon... Ne craignez pas que j'ajoute une profanation cruelle à tout le mal que je vous ai fait. Un exil éternel est la seule expiation que je puisse vous offrir et je pars... Horace, dites à votre femme de me pardonner.

FIN DE MADAME DE VALDAUNAIE.

TABLE DES MATIÈRES.

POÉSIES :

Profession de foi 13
A Henri V 15
A Mademoiselle 21
Le Peuple des Révolutions 25
La Fête romaine 29
Les Courtisans 37
La Messe d'un Incrédule 41
L'Église 41
Kyrie eleïson 43
Gloria 46
L'Évangile 49
Le Sermon 51
Credo 54
Communion et fin 57
Le Départ d'un Croisé 61
Le Jeune homme 67
La France 71
Sardanapale 77

Quinze ans..... 93
Le Rhin..... 95
Les Rois..... 101
A M. Barthélemy..... 107
Caprice..... 111
Vingt-un Janvier..... 113
A. M. A. de L*** 119
L'Amour de l'écuyer..... 125
L'Ange gardien..... 129
Françoise de Rimini..... 133
Ugolin..... 139

THÉATRE :

Une Position délicate..... 147
Madame de Valdaunaie..... 233

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

CORBEIL, typ. et ster. de CRETÉ.

266
5862 4

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 003482618b

CE PQ 2196
.B4A6 1855
COO BERNARD, CHA POESIES ET T
ACC# 1220503